

**Dr MAURICE DE FLEURY**

DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

---

# **L'ANGOISSE HUMAINE**

**L·E·F**

---

LES ÉDITIONS DE FRANCE  
20, Avenue Rapp, 20. — PARIS



**BIBLIOTECA CENTRALA**  
**A**  
**UNIVERSITAȚII**  
**DIN**  
**BUCUREȘTI**

No. Curent ..... Format .....

No. Inventar ..... Anul .....

Secția ..... Raftul .....

41610

389192

## DU MÊME AUTEUR

---

INTRODUCTION A LA MÉDECINE DE L'ESPRIT, 12<sup>e</sup> édition (*Ouvrage couronné par l'Académie française et l'Académie des sciences*) (F. Alcan).

LES GRANDS SYMPTÔMES NEURASTHÉNIQUES (F. Alcan).

L'ÂME DU CRIMINEL (F. Alcan).

MANUEL POUR L'ÉTUDE DES MALADIES DU SYSTÈME NERVEUX (F. Alcan).

BRÉVIAIRE DE L'ARTHRITIQUE (F. Alcan).

LES ÉTATS DÉPRESSIFS ET LA NEURASTHÉNIE (F. Alcan).

---

LE CORPS ET L'ÂME DE L'ENFANT, 11<sup>e</sup> édition (A. Colin).

NOS ENFANTS AU COLLÈGE (A. Colin).

LES CAUSERIES DE BIANCHON.

QUELQUES CONSEILS POUR VIVRE VIEUX (Albin Michel).

PASTEUR ET LES PASTORIENS.

RECHERCHES CLINIQUES SUR L'ÉPILEPSIE ET SUR SON TRAITEMENT.

---

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

---

Copyright, 1924, by Maurice de Fleury.

---

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Inscr. A. 11.984

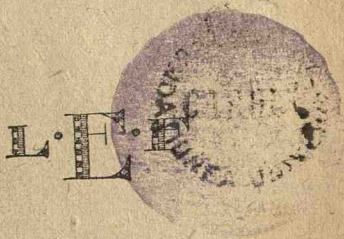
D<sup>R</sup> MAURICE DE FLEURY  
DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

---

# L'ANGOISSE HUMAINE

AVEC UNE INTRODUCTION  
TOUCHANT LE  
RENOUVEAU DE LA PSYCHOLOGIE

43220



PARIS  
LES ÉDITIONS DE FRANCE  
20, AVENUE RAPP, 20

Biblioteca Centrală Universitară  
"Carol I" București

CONTROL 1956

Cota.....

41511

MC 55/09

1956

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

*numérotés de 1 à 15*

et

TRENTE EXEMPLAIRES

SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA

*numérotés de 16 à 45.*

---

*L'Édition originale avec signature à la main de l'auteur  
a été tirée sur papier alfa.*

---

BCU – Bucuresti



\*C43220\*

## INTRODUCTION

---

### LE RENOUVEAU DE LA PSYCHOLOGIE

C'est un beau métier que le nôtre ! Passionnant par l'immense variété et l'immense difficulté des problèmes qu'il nous propose et qui sont ceux-là mêmes de l'Esprit et de l'Âme<sup>1</sup>. Dououreux, par le mur d'airain où, trop souvent encore, se brisent nos élans pour comprendre, pour soulager et pour guérir. Réconfortant et plein de joies quand nous voyons notre thérapeutique plus forte que le mal, lorsque nous retenons au bord du suicide, un anxieux qui, dans deux mois, verra guérir sa crise de mélancolie. Magnifique,

1. Je prends ici le mot âme dans le sens d'ensemble des facultés affectives, et par opposition à l'Intellect proprement dit.

vraiment, lorsque le mal subtil, démontant sous nos yeux les rouages de l'âme, nous fait toucher du doigt le cœur même des choses et nous aide à surprendre son mécanisme intime ; quand nous croyons sentir que c'est nous autres, médecins, qui donnerons à la psychologie moderne ses fondements les plus robustes.

Je compte parmi les meilleures joies de ma vie, celles que j'ai trouvées à voir mon éminent et jeune ami le docteur Achille Delmas, tirer, selon le vœu d'Auguste Comte, d'une bonne classification des maladies mentales, une nomenclature des facultés de l'âme d'une éblouissante justesse. Il y est parvenu sous mes yeux, parmi les pensionnaires de la maison de santé qu'il dirige, et parmi nos malades de guerre du Val-de-Grâce, avec la collaboration d'un mathématicien-philosophe, M. Marcel Boll, agrégé en Sorbonne<sup>1</sup>.

Je désire exposer ici, sommairement, cette grande trouvaille, sans quoi nous ne pourrions situer en sa place, parmi les tendances de l'homme et ses diverses facultés, cette disposition humaine à l'Émotivité, dont l'exaspération en manière d'angoisse fait l'objet de ce livre.

D'abord la classification des maladies mentales, qu'Achille Delmas a scellée de son sceau. Moi qui suis du métier et qui l'ai bien souvent exposée dans

1. *La Personnalité humaine. Son analyse*, par ACHILLE DELMAS et M. BOLL. Flammarion, édit.

des conférences, et discutée aux séances de la Société de Psychiatrie, je la tiens, après l'avoir mise longuement à l'épreuve, pour une acquisition définitive.

Elle distingue nettement les maladies de la substance cérébrale des maladies de l'affectivité.

Un vaste premier groupe comprend les psychoses bien certainement dues à une lésion, soit toxique et passagère, soit destructive et permanente du système nerveux central.

Ces psychoses, nullement héréditaires, mais accidentellement acquises<sup>1</sup>, se traduisent par des symptômes variables, confus, tumultueux, contradictoires, chaotiques. Aussi bien n'apportent-elles au psychologue qu'une notion, capitale à vrai dire, mais dès longtemps banale, savoir que la destruction anatomique du cerveau s'accompagne toujours d'une véritable démolition de la pensée ou, tout au moins, de ses manifestations accessibles. Lorsque leurs lésions, d'abord irritatives, puis destructives, entament les cellules de notre écorce cérébrale, les prolongements qui en émanent pour assurer la synergie fonctionnelle de l'organe, ou bien encore quand elles font proliférer la

1. La liste des ces maladies mentales, accidentelles, toxiques et infectieuses, lésionnelles, non systématisées, comprend : l'Idiotie, l'Épilepsie, la Paralyse générale progressive, la Démence précoce, la Psychose hallucinatoire chronique, l'Alcoolisme et les diverses Toxicomanies, la Démence organique, la Démence sénile, la Confusion mentale. La Neurasthénie, maladie de type dépressif d'origine toxique, accidentelle, est, de beaucoup, la psychose la plus bénigne de la sombre série.



charpente fibreuse, le tissu de soutènement jusqu'à l'étouffement du tissu noble, des cellules, la pensée de l'homme s'altère. Mémoire, Imagination, Jugement s'écroulent dans le même moment que s'abîme l'écorce grise où ils s'incarnent. Aux lésions irritatives, correspond une phase d'excitation mentale. Après quoi, dès que la destruction est commencée, surviennent désordre, discordance, incohérence, déraison, le tout aboutissant à l'affaiblissement démentiel, ruine globale à tout jamais irrémédiable de l'Entendement.

Cela pour les infections graves ; il en est, Dieu merci, de plus légères et qui guérissent. Celle qu'on nomme « confusion mentale » nous fait voir comment s'engourdit, s'exalte, rêve et déraisonne un cerveau temporairement intoxiqué.

Matérialiste ou spiritualiste, nul ne saurait nier que l'intégrité de la substance cérébrale soit nécessaire à l'intégrité des fonctions psychiques. Mais la proposition inverse n'est pas vraie, et il s'en faut que toutes les perturbations mentales soient liées à des destructions anatomiques du cerveau.

Voici, en effet, tout une autre catégorie de maladies mentales, qui donnent lieu aux désordres psychiques les plus considérables, sans que jamais il ait été possible, après décès, de constater la moindre différence entre le cerveau d'un aliéné de cette sorte et le cerveau de l'homme le mieux équilibré.

Ces psychoses sans lésions cérébrales ne sont point, comme les autres, accidentelles, mais bien constitutionnelles. On les porte en soi dès le sein maternel ; et toujours on retrouve, chez les ascendants ou les collatéraux, plus d'un exemple de troubles psychiques de même sorte. Enfin ces maladies fournissent des symptômes que nous voyons se reproduire avec une grande fidélité, en ordre logique et régulier. On les dit « systématisées ».

Elles sont au nombre de cinq — je suis horriblement didactique et cette introduction prend des airs fâcheux de cours élémentaire ; mais comment dire, sur un autre ton, de telles choses ?... Est-il besoin d'ajouter que cette sorte de maladies mentales ne saurait se développer que chez des personnes venues au monde avec une certaine prédisposition, que l'on est convenu de désigner par le mot de *constitution* ?

Après Morel, après Magnan, qui nous avaient appris, en bloc, la dégénérescence, après Ernest Dupré qui en a commencé la classification, Achille Delmas a beaucoup fait pour fixer le nombre et arrêter les contours de ces constitutions.

Une constitution psychopathique est un ensemble de tendances, tissées dans la trame même d'une âme, et permettant de prévoir vers quelle psychose un sujet donné pourra être conduit, un jour ou l'autre, à s'orienter. Transmise par hérédité, originelle et permanente, ce n'est pas une maladie confirmée : c'est,

nous disent Delmas et Boll, « une sorte d'infirmité chronique, créant un terrain spécifique propice au développement de psychoses — certaines passagères et certaines durables — dont les symptômes ne sont que le grossissement des tendances constitutionnelles ».

Comme les maladies mentales dont elles permettent l'éclosion, les constitutions sont au nombre de cinq.

L'une, dite *cyclothymique* : c'est la tendance innée aux états d'excitation psychique dont la *manie* est le point culminant, et aux états de dépression mélancolique. Presque tous les esprits de cette sorte sont enclins à l'alternance, plus ou moins périodique, des phases de dépression et d'excitation. La psychose maniaque-dépressive est un tout.

La seconde, dite *émotive*, constitue le terrain nécessaire à l'éclosion de la psychose émotive de Dupré, de la psychasténie de Pierre Janet, de la névrose d'angoisse de Hartenberg.

La constitution *perverse* comporte la tendance native à la *moral insanity* des Anglais, soit l'impulsion chronique à commettre des actes antisociaux récidivants (vols, meurtres, incendies, etc.).

On nomme *mythomaniacque* la constitution (que j'ai eu naguère occasion d'évoquer à propos de la psychologie des médiums), la manie du mensonge verbal sous forme de récits fantastiques, ou du mensonge corporel sous la forme des convulsions, des

anesthésies, des contractures, des paralysies hystériques.

Faite d'orgueil, d'égoïsme, de méfiance, de revendication vindicative, la constitution *paranoïaque* a, pour aboutissement pathologique, la psychose du même nom (délire de persécution et de revendication).

★  
★★

Ayant tiré cela au clair, Achille Delmas eut, un beau jour — assurément l'un de ses plus beaux jours — l'idée de mettre en parallèle, avec ces cinq constitutions morbides, les états d'âme normaux. Et bientôt il en vint à cette conclusion que « les groupements de tendances qui forment les constitutions psychopathiques sont les mêmes en psychologie qu'en psychiatrie, de sorte que, à chaque constitution psychopathique, correspond une constitution psychique spéciale ».

Ces cinq dispositions communes à tous les humains n'appartiennent pas au domaine de l'Intellect. Elles sont affectives.

J'entends l'objection : « Voilà bien ces aliénistes, qui voient des fous, grands ou petits, partout, et prétendent assimiler le normal au morbide ! » Vous allez voir qu'il n'en est rien.

Il s'en faut de beaucoup que tous les humains naissent liés à une constitution mentale malade.

Mais chacun d'entre nous — en dehors des trois aptitudes qui forment son intelligence : mémoire, imagination, jugement — vient au monde doué de dispositions naturelles, constitutionnelles, précoces et qui durent autant que lui-même ; ces dispositions constituent le tempérament, la personnalité innée.

Et voici, entre le pathologique et le normal, le parallèle.

Tout le monde, certes, n'est pas mélancolique, ni maniaque ; mais tous, nous possédons, originellement, plus ou moins de tendance à la fatigue ou à l'infatigabilité, à la tristesse ou à la vivacité heureuse, à la torpeur ou à l'exubérance. Heureux ceux qui furent doués d'une légère hyperactivité : ils ont reçu des bonnes fées la joie de vivre et l'aisance au travail.

Nous pouvons donc admettre une tendance *Activité*.

Tout le monde n'est pas anxieux ; mais il n'est pas un être humain qui ne réagisse habituellement aux *stimuli* du monde extérieur, comme un impressionnable, un sensible, un indifférent, un impassible.

Il y a donc une tendance de réactivité ou d'*Émotivité*.

Tout le monde n'est pas simulateur ou hystérique ; mais tous les gens que nous avons connus se rangeaient, soit parmi les loyaux, soit parmi les polis, les aimables, soit parmi les flatteurs et les dissimulés. sans compter les coquettes.

Delmas et Boll proposent, pour cette tendance constitutionnelle normale, la dénomination fort intelligemment choisie, de *Sociabilité*.

Tout le monde n'est pas pervers ; mais les humains s'étagent dans la catégorie *Bonté*, du débonnaire et du bienveillant à l'indifférent et au méchant, selon le degré de sens éthique qu'ils apportent en venant au monde.

Tout le monde, enfin, n'est pas persécuté ou revendicant ; mais nous avons tous vu des êtres cupides, orgueilleux, âpres au gain, et, leur faisant contraste, des humbles, des modestes, des désintéressés.

Et voilà la constitution *Avidité*, soit l'aptitude naturelle à défendre son bien, à exiger son dû. Les heureux de ce monde en sont doués modérément. Celui qui en manque par trop lutte pour la vie à armes bien inégales ; celui qui en a trop est bien gênant pour ses voisins.

Ainsi donc, par un de ces beaux coups d'analogie qui constituent le mécanisme de la plupart des grandes trouvailles, Delmas et Boll, en une heure de haute lucidité, nous ont donné une classification psychologique fondée sur la pathologie mentale, basée sur des connaissances scientifiques, sur des lois naturelles que j'ai tout lieu de croire solides comme roc.

Reste à savoir si cette classification est assez ample, assez compréhensive pour contenir le monde immense des intentions de l'homme et de ses actes.

Car c'est bien là l'objection qu'il convient de prévoir. Êtes-vous certain qu'il y ait là, dans ce système, comme on disait jadis, autre chose qu'une énumération ingénieuse, qu'une classification purement théorique ? Ce qu'il faut, en effet, c'est que la méthode nouvelle donne la clé des actions humaines, de toutes les actions humaines, de tous les caractères et de tous les comportements.

Et je pourrais me contenter de répondre : « Essayez sur vous-même ou sur le premier venu et vous verrez. » J'ai mieux à dire, car l'expérience pratique, je l'ai répétée sur des milliers de personnes ; et toujours la méthode d'analyse psychologique a répondu comme nulle autre n'eût pu le faire.

Mais poussons plus avant.

Nous venons au monde avec une intelligence et une âme : une certaine dose de mémoire, d'imagination, de jugement — voilà pour l'intellect — et, d'autre part, les cinq dispositions affectives dont la science des maladies mentales vient de nous apprendre la nature et le nombre.

Redisons une fois encore qu'elles n'ont, pour le commun des mortels, rien de pathologique : elles ne quittent le domaine de la psychologie normale et ne rentrent dans celui de la médecine mentale que pour quelques malheureux humains, en qui elles se manifestent monstrueusement hypertrophiées ou lamentablement atrophiées.

Nous allons voir qu'elles méritent bien le nom de facultés de l'âme et qu'en ces huit catégories, tient notre vie mentale entière, avec ses nuances infinies et sa formidable complexité.

Nous sommes tous plus ou moins aptes à garder dans notre Mémoire, à combiner grâce à notre Imagination, à comparer, à estimer, à situer et à abstraire par notre Jugement.

Et de même, tout être humain reçoit en partage, dès le sein maternel, plus ou moins d'Activité, d'Émotivité, de Bonté, de Véracité, d'Avidité. Ces tendances constitutionnelles, qui font la personnalité innée, un jeune enfant, dès ses premières attitudes, ses premiers actes, ses premières paroles, montre qu'il les détient à un certain degré, en honnête moyenne, en excès, en insuffisance.

Là est l'essentiel de la personne humaine, le Moi fondamental. Nous sommes tout cela, nous ne sommes guère autre chose.

Sans doute, le milieu où le destin nous mène, les parents, les amis, les maîtres qui nous sont donnés, les conseils que nous recevons, la morale qu'on nous enseigne, les ouvrages que nous lisons, les obstacles qui nous arrêtent, les luttes qu'il faut soutenir, nos amours, nos douleurs, nos chances, nous façonnent, nous rectifient, nous affinent à leur manière : ils ne modifient pas le tréfonds de nous-mêmes. L'éducation la plus raffinée ni la plus rude expérience ne refont



la nature d'un homme. Elles n'entament que l'écorce; elles la polissent, la teignent, la font briller d'un beau vernis : elles ne transforment pas en chêne un peuplier.

C'est seulement dans les romans purement romanesques ou dans les comédies avant tout complaisantes, que le héros change de caractère et, sur la fin, de diable qu'il était, se mue en ange du foyer.

Ce Moi profond — que M. Bergson avait magistralement vu et que Delmas et Boll nous font toucher du doigt — est d'une essence inaltérable. Les grands hommes de nos littératures, un Cervantès, un Molière, un Stendhal, un Balzac, un Dickens, un Alphonse Daudet, un Maupassant, un Rudyard Kipling, savent tailler des caractères d'une substance incorruptible. Le sens du vrai, l'alliance, dans une tête bien faite, d'une vaste imagination créatrice et d'un jugement souverain leur a fait deviner la permanence des états constitutionnels et devancer, avec une prodigieuse sûreté, la plus moderne, la plus scientifiques et la mieux assurée des classifications psychologiques. Admirable prodige de l'esprit de finesse !

★  
★★

Cependant, direz-vous, les gens s'améliorent. Pour devenir moins violentes, moins vaniteuses, moins

paresseuses, moins égoïstes, nous voyons tous les jours des âmes bien nées travailler à leur propre perfectionnement et conquérir sur elles-mêmes.

Oui, certes, à deux conditions :

La première, c'est qu'elles soient bien nées, comme vous dites, et leurs tendances fâcheuses point trop vivaces. Un grand pervers, un grand menteur, un grand orgueilleux revendicant demeurent toujours ce qu'ils sont. Qui de nous n'a pas rencontré sur sa route de vigoureux penchants au mal, que n'avaient entamés ni la plus haute morale religieuse, ni les plus tendres persuasions, ni les plus sévères des lois humaines !...

La seconde, c'est que, chez le sujet dont il s'agit, l'une ou l'autre de ses dispositions affectives apporte le moyen de lutter à armes égales ou supérieures avec la tendance fâcheuse. C'est bien plutôt dans l'intimité de nos cœurs que dans le prêche de quelque conseiller que nous trouvons les éléments d'une évolution vers le mieux.

Voici un de ces hommes qui sont nés fatigués et qui n'ont pas besoin de faire grand effort pour connaître l'accablement. A part de courtes périodes où le besoin d'activité s'exalte en lui, il incline naturellement à l'inertie. D'où vient qu'il fournisse pourtant un excellent labeur ? C'est que, en même temps que ce défaut de sa disposition *Activité*, il a reçu du Ciel, avec un peu d'*Avidité*, une *Émotivité* qui le fait réa-

gir à l'obstacle et aussi une disposition *Bonté*, un sentiment du devoir de qualité supérieure.

Pendant la guerre, alors que — sous l'éminente direction de mon ami Marcel Briand — nous travaillions, Delmas et moi, dans la fumée des cigarettes, à la même petite table du service central psychiatrique du Val-de-Grâce, les occasions ne nous ont pas manqué de comprendre de quoi se constituent, psychologiquement, la lâcheté, la peur malade insurmontable et le courage militaire. Toute une partie du livre que voici est consacrée à l'étude de ces problèmes de l'angoisse de guerre, si émouvants alors qu'il s'agissait de les résoudre en vue d'une expertise, que l'homme était prévenu de désertion ou d'abandon de poste devant l'ennemi et qu'il y allait de sa vie.

Après les expertises aux conseils de guerre, celles des tribunaux civils. Désormais, mis en face d'un fait incriminé, l'expert psychiatre ne se satisfait plus de dire : « Tel inculpé est ou n'est pas atteint d'une psychose qui réduit à néant sa responsabilité. » Il peut comprendre et il lui appartient de décrire le mécanisme psychologique ou psychopathique qui a conduit au crime ou au délit.

Ici, plus rien de doctrinal. Aptitudes intellectuelles et dispositions affectives ne sont plus à l'état figé, inerte et découpé que donne la dissection théorique<sup>1</sup>,

1. C'est cet état de découpage artificiel, d'immobilisation des phénomènes que M. Bergson a justement et éloquemment re-

mais en leur pleine activité vivante. Sous nos yeux, elles luttent, avec leur force ou leur faiblesse, se tempèrent, se paralysent, s'équilibrent ou bien s'ajoutent, s'entr'aident, se renforcent, soit pour le mal ou pour le bien. Je vois pourquoi cet homme, qui n'est pas un grand ennemi de la société, a commis cependant une action blâmable, conduit par cette ivresse spontanée et cet optimisme total, cette certitude absurde de ne pouvoir pas échouer, que confèrent les états d'hyperactivité, dits *hypomaniaques*. Je comprends clairement comment ce vieillard vénérable, de qui la vie fut bien réellement un modèle de vertus familiales et de généreuse bonté, a fini sa carrière dans une lamentable affaire de mœurs, dont une émotivité malade, cristallisée en une obsession, est seule responsable. Ou bien encore je peux descendre aux profondeurs mentales de cet étrange officier français, indolent, peureux, totalement dénué d'amour-propre et d'éthisme, mais furieusement attaché à sa chère personne et qui, comptant bien la sauver des obus ennemis, franchit la frontière d'Espagne et s'efforça de vendre des documents militaires au consul général allemand de Barcelone. Comme les pires, les bonnes actions trouvent, dans cette psychologie rénovée, leur explication, satisfaisante pleinement.

Ainsi donc : Mémoire, Imagination, Jugement sont

proché aux méthodes scientifiques. Il me paraît qu'ici sa critique perd de sa force.

les facultés de l'Esprit. Activité, Émotivité, Bonté, Véracité, Avidité, voilà les facultés de l'âme. Et l'on a calculé que leurs combinaisons diverses — en donnant à chacune un degré moyen, deux degrés pour l'excès, deux degrés pour l'insuffisance — peuvent former à peu près cinq millions de caractères humains différents !



Mais la volonté, direz-vous ? Allez-vous nier contre l'évidence, la délibération avant l'acte, le choix, le vouloir et l'effort ?...

Qui peut nier la Volonté ?... Mais, à présent, nous ne pouvons plus la tenir pour une faculté primitive, pour un corps simple de la chimie psychique : c'est une résultante, un mélange, où toujours on peut retrouver chacune de ses composantes. La volonté, ce n'est rien d'autre que la concurrence de nos dispositions affectives, lorsqu'elle aboutit à un acte estimable. C'est elle, c'est ce débat intérieur qui nous procure la sensation d'effort, ce « sentiment vif intime » de libre choix dont parle Leibniz, l'heureuse illusion du libre arbitre. A de la volonté, quiconque reçut, dès le berceau, une hyperactivité légère, tenue en bride par un éthisme suffisant et par un jugement très sain. Et nous voyons aussi des actes

méritoires accomplis par vif amour-propre ou par avidité ingénieuse, discrètement voilée.

Un jeune homme, qu'il m'a été donné de suivre de près pendant son enfance, était venu au monde doué d'un ensemble bien rare de dispositions intellectuelles et affectives : magnifique mémoire, imagination tempérée, jugement impeccable ; activité très suffisante, émotivité vive, encore que voilée, véracité totale, éthisme transcendant. Seule ombre à ce tableau rayonnant, un léger égoïsme, accompagné d'orgueil. Ses parents l'aidèrent à prendre conscience de cette tendance fâcheuse. Dès lors, armé de sa bonté profonde, l'amour qu'il avait de lui-même ne fut plus que désir de se perfectionner sans cesse. L'excès léger d'avidité devint une vertu, et ce jeune homme était, alors qu'il fut tué à l'ennemi, l'un des êtres les plus accomplis qu'il m'ait été donné de rencontrer. Et voilà, certes, un bel exemple de perfectionnement par un effort de volonté. Mais le vouloir réside, ici, dans la victoire d'un éthisme constitutionnel de premier ordre sur une avidité native beaucoup moins forte. N'est-ce pas l'évidence même ?...

Et, dans tous nos « comportements », prédominance habituelle des états affectifs sur les valeurs proprement intellectuelles. Le jour n'a pas encore lui, où l'homme n'agira que mû par des raisons du domaine de la raison. Prenez l'intellectualité la plus haute, celle d'un Renan, par exemple. Examinez de

près pour quels motifs, un jour, il a décidé de renoncer à la prêtrise. Certes, tout en témoigne, le fait d'avoir découvert l'insuffisance documentaire, la pauvreté scientifique chez ses maîtres de Saint-Sulpice, fut le motif le plus plausible, et cela est bien du domaine de l'entendement. Mais qu'eût valu cet argument pour une âme timide, indolente, sans orgueil ni probité stricte ? L'audace, l'énergie, le haut souci d'honnêteté, la confiance en soi, voilà qui compose, au moins autant que la raison rationnelle, la détermination du frère d'Henriette. S'il souffrit de la prendre, cette détermination, s'il hésita longtemps, c'est qu'il aimait vraiment ses maîtres et que son cœur saignait à la pensée de leur causer un grand chagrin.

\*  
\*\*

Aujourd'hui, on peut tenir pour morte la doctrine de Sigmund Freud, qui fit tant de bruit dans le monde. Pendant dix ans, dans certains milieux, où le savoir est vaste et le jugement incertain, elle fut prise comme une foi religieuse, cette énorme indécence et cette énorme erreur ! Elle est morte, tuée par le mâle bon sens et la saine ironie de notre critique française. Nous sommes véritablement en droit de dire qu'après les beaux débats de la Société de Psychiatrie de Paris, après l'ouvrage<sup>1</sup> irrésistiblement démonstratif du

1. Un volume. F. Alcan, éditeur.

professeur Ch. Blondel (de Strasbourg), après la cinquième satire<sup>1</sup> de Marcel Boll, il n'en reste vraiment que des débris jonchant le sol.

Pour les motifs que j'ai donnés ailleurs<sup>2</sup>, je ne crois pas, non plus, à la fécondité de la conception de M. Bleuler (de Zurich).

Nous voyons naître, en ce moment, et grandir une belle série de recherches biologiques touchant les fonctions endocriniennes et les modifications du caractère que peuvent apporter les glandes à sécrétion interne, selon qu'on les extirpe, qu'on renforce leur action ou bien qu'on les remplace par d'autres glandes du sexe adverse. Voilà, certes, qui promet d'être tout à fait digne d'attention. Mais je ne pense pas que la conception des constitutions psychologiques en soit le moins du monde atteinte. L'expérience quotidienne nous enseigne que la stérilisation de certains organes glandulaires par l'âge, par l'intervention des rayons X ou du radium, par l'ablation chirurgicale ne détermine point de perturbation profonde dans les tendances natives d'une âme humaine. Comptons sur de jolies trouvailles de laboratoire, peut-être sur la conquête de quelques perfectionnements thérapeutiques. Ne comptons pas sur une révolution en psychologie ni en psychiatrie.

1. In *Mercuré de France*, n° du 1<sup>er</sup> juillet 1924.

2. *Les États dépressifs et la Neurasthénie*. Préface. F. Alcan, éditeur.



Depuis neuf ans que je vois sous mes yeux s'élever cette bonne reconstruction de la science des âmes qu'est l'œuvre de Delmas et Boll, je n'ai pas pu — en dépit d'efforts sincères et persistants — je n'ai pas pu trouver au monument nouveau une seule fissure qui pût en compromettre la durée. On a trouvé bonne réponse à chacune de mes objections.

De temps à autre, je reçois des coupures de journaux étrangers où l'on peut lire que le génie créateur de la France est maintenant tari. Reproduction naïve d'arguments que fournit à la presse du monde entier une propagande proprement politique dont la source est connue.

Ce renouveau de la psychologie<sup>1</sup> que je célèbre ici, sera demain — le temps d'en vérifier la justesse — l'une des gloires de la médecine française.

1. De la psychologie, mais point, assurément, de la métaphysique. Les lampes claires que nous allumons, çà et là, chaque jour plus nombreuses, n'illuminent pas l'énigme du monde. Notre métier ne nous dit pas si l'âme est ou n'est pas immortelle. Je me sens, pour mon compte, mal armé pour en discuter. Quand nous montrons que des lésions irritatives ou destructrices du « manteau » cérébral s'accompagnent d'exaspération, puis d'effondrement psychiques et finalement de définitive démence, nous avons prouvé que, pour la misérable vie terrestre, les manifestations de l'Intellect s'incarnent très étroitement aux cellules de l'écorce grise ; mais rien de plus. Nous n'avons point scientifiquement démontré que l'âme n'est qu'un mythe. Il y a eu, il y aura demain des neuro-psychiatres qui croiront à l'âme immortelle et qui pourtant seront de grands et honnêtes savants. Mathématiques ou naturelles, les sciences peuvent incliner vers telle conception de l'Univers : elles ne comportent pas, en matière de foi, d'impératif catégorique.



Noble profession, disais-je tout à l'heure, si belle qu'il faudrait pour l'exercer sans trop d'indignité les plus hautes vertus de l'intelligence et du cœur. Hélas ! chacun d'entre nous y apporte les qualités et les défauts qui font de lui un homme entre les hommes et nullement d'une autre sorte ; car je ne pense pas que l'expérience la plus longue, ni l'observation quotidienne de tant d'excès et de tant de défauts suffise à nous rendre sensiblement meilleurs.

Nous sommes médecins de déséquilibres et de troubles mentaux, experts auprès des tribunaux, docteurs d'intentions nocives et de responsabilités pénales, avec ce que nous possédons d'imagination créatrice et de sain jugement, avec notre ardeur ou notre nonchalance, notre émotivité ou notre indifférence, notre bonté de cœur ou notre sécheresse, notre Alcestisme ou notre Philintisme, notre orgueil défiant ou notre généreuse confiance. Nous avons, nous aussi, nos dispositions affectives. Si bien que, devant le même cas, nos appréciations risquent de différer, et qu'il nous faut parfois un grand effort vers un idéal de justice pour ne pas mettre, dans nos conclusions, notre propre tempérament.

Mais, après tout, quelle est la profession qui ne pourrait s'inquiéter de semblables scrupules ?

Parmi nos cinq facultés affectives, s'il me fallait choisir, celle dont je voudrais être doué au plus haut point, c'est la simple, l'honnête, la charmante bonté. Elle est, pour nous, très particulièrement requise. Il nous faut soutenir tant de courages en défaite, redonner l'apaisement à des angoisses si cruelles ! Or, ce n'est point par des raisonnements subtils qu'on y parvient ni par d'austères gronderies, ni par d'amères récriminations, mais bien par un sentiment de clairvoyance et de ferme amitié, de fraternelle ou, plus exactement, de paternelle sympathie, seul baume aux plaies de cette sorte.

Quand nos malades, inconscients de leur délire, ne souffrent pas moralement, nous leur devons encore la douceur, en reportant sur leur famille désolée nos consolations et notre prévoyance.

Et puis, l'Éthisme a cela d'excellent qu'il nous fait plus savants. Il nous oblige à travailler, à nous instruire sans relâche des recherches poursuivies près de nous ou au loin, et à choisir, honnêtement et sans parti pris d'amour-propre, ce qui nous paraît le meilleur — afin que chaque soir en prenant du repos, et le dernier de tous les soirs avant le grand sommeil, nous ayons le droit de nous dire en face de notre conscience : « Je n'ai rien ignoré de ce qui pouvait apporter quelque soulagement à ceux qui m'étaient confiés. »

PREMIÈRE PARTIE

—

L'ÉMOI

## CHAPITRE PREMIER

### QUELQUES PRÉCISIONS

Les maîtres de la science de l'émotivité. — L'anxiété, point culminant de l'émoi ; le suicide, point culminant des états anxieux. — La psychologie de ces cas appartient à la médecine. — Emmêlement du moral avec le physique. — Quelques précisions nécessaires. — Les quatre émotions. — L'unité de l'émoi. — Émotivité ou bonté ne sont pas même chose. — Influence de l'entraînement sur les manifestations de l'émoi.

Vaste sujet, douloureux, magnifique champ d'étude et de méditation pour le médecin psychiatre et pour le philosophe, pour le poète aussi, qui, de tout temps, tirèrent de nos émois, de nos tourments intérieurs ou de nos désespoirs la matière première et la substance de leur œuvre.

Après les avoir lus, les descriptifs, les lyriques et les tragiques, que nous reste-t-il à apprendre touchant les souffrances de l'âme ?... Quand s'éteignit, après

quatre cents ans d'une éblouissante clarté, le flambeau de la civilisation hellénique, l'humanité en savait sur ce point à peu près autant que nous en savons aujourd'hui. Après l'immortel dialogue de Prométhée et des Océanides, après les cris de Philoctète retentissant aux rochers de Lemnos, les atroces remords immérités d'Œdipe, le suicide de Jocaste, le parricide où mourut Clytemnestre, la douce plainte d'Iphigénie et le feu dévorant de Phèdre, pensez-vous que l'humanité ait encore à connaître quelque chose d'essentiel dans le domaine de l'émoi ?...

Si, pourtant. L'agonie morale au Mont des Oliviers et la torture de la mère, *dum pendebat filius*, nouvelle source, jusqu'à présent intarissable, la sensibilité chrétienne.

Depuis l'antiquité, les plus grands maîtres de la rêverie, les plus augustes chantres de la joie et de la douleur, que nous ont-ils donné, sinon de magnifiques variantes de temps, de lieu, de costumes, de mœurs du drame unique, perpétuellement pareil à lui-même. Sur ce thème, le seul qui vaille pour consoler le genre humain en le berçant au chant de sa propre misère, ils ont écrit et ils écriront, Dieu merci, jusqu'à la fin des temps, leurs secourables symphonies.

Mais reste quelque chose à dire. L'intellectuel vient longtemps après l'affectif, mais il vient nécessairement. Non content de sentir, l'homme éprouve ardemment le besoin de connaître. Tout d'abord, il recherche dans le repliement sur soi-même et, comme on dit, dans l'introspection, la clé du mécanisme de

ses émois et de ses passions. Il semble bien n'en avoir retiré que d'assez vagues enseignements, avec de séduisantes hypothèses.

Plus tard, beaucoup plus tard, la médecine, par l'observation délicate, plus lucide d'être objective, des maladies de l'âme, nous apporte des lueurs sourdes, moins sourdes de jour en jour. Elle a découvert des méthodes pour l'analyse de la personnalité ; et remontant du pathologique au normal par des moyens qui nous paraissent sûrs, elle différencie intelligence pure et affectivité, fait la part du constitutionnel et de l'acquis, réduit à sa juste valeur l'influence, démesurément grandie, du milieu. Elle précise, çà et là, quelques points de repère, que rejoignent ensuite mille observations nuancées.

Cela non plus n'est pas sans intérêt.

Et, sans doute, pauvre littérature que ces notations étroites, à côté des splendeurs de l'art ; mais le vif plaisir de comprendre est encore de l'esthétique. La vérité scientifique, malgré sa relativité, a sa magnificence et nous verrons qu'elle conduit à des conceptions morales d'une sérénité et d'une douceur qui ont leur prix pour l'homme malheureux.



Les précisions de cet ordre que nous possédons à présent sur l'émotivité et sur l'angoisse humaines, nous les devons, vraiment, à la médecine française : à Esquirol, qui connaissait déjà les obsessions anxieuses ; à Morel, qui décrivit fort bien *le Délire*

*émotif* ; à Lasègue, qui préféra le mot moins bon de *Délire mental* ; à M. P. Janet, dont chacun sait les études considérables sur *la Psychasténie* et sur les *Idées fixes* ; à Pitres et à Régis, mes maîtres bordelais, de qui l'ouvrage sur les *Obsessions et les Impulsions* fit, en 1902, la plus vive lumière sur bien des points obscurs ; à Ernest Dupré, dont les travaux, de 1909 à 1911, fixèrent avec une admirable précision et dans une langue achevée, la plus concise et la plus ferme, notre savoir touchant *la Constitution émotive*. En 1918, en collaboration avec ses deux élèves Devaux et Logre, il décrivait *Les Anxieux*, s'attachant, après une peinture magistrale, à faire voir quelle coloration particulière la constitution émotive communie à chacun des principaux types de maladies mentales. Le docteur Francis Hæckel, puis le docteur Paul Hartenberg — celui-là même qui traduisait *la Névrose d'angoisse* de Freud et décrivait, dans un fort bon roman, l'attente anxieuse — nous ont donné, sur le même sujet, des œuvres dignes de louange.

Dans le présent ouvrage, mon intention n'est pas de suivre la même voie que ces médecins éminents. J'éviterai, tant que je le pourrai, le ton didactique. Je n'écris pas ici pour l'enseignement médical<sup>1</sup>. Je peindrai seulement les trois degrés de notre sensibilité, de notre pouvoir de souffrir :

traite le même objet de façon didactique et pour l'enseignement médicale et de Thérapeutique appliquée (Maloine, éditeur), traite le même objet de façon didactique et pour l'enseignement.



*L'Émotivité* native, constitutionnelle, plus rarement acquise, terrain indispensable à l'éclosion de l'angoisse ;

*L'Anxiété*, point culminant de l'hyperémotivité et quelques-uns de ses modes divers : l'anxiété de guerre, les anxiétés de l'amour, l'angoisse de mourir ;

Et cet étrange *appétit de la mort*, degré suprême où l'intensité suraiguë de l'angoisse ne permet plus de supporter la vie.

Tout cela, c'est de la médecine ; plus particulièrement de la médecine de l'Esprit, de la Psychiatrie, science qui traite des maladies où participe le physique avec le moral. En vérité, dans ce district des choses humaines, c'est la psychiatrie qui nous apprend ce que nous savons d'un peu ferme.

Certes, cette façon de se placer pour voir les choses n'est pas la seule. On comprend bien que des esprits rompus à d'autres disciplines pensent que les douleurs de l'âme sont chose réservée, intangible, quasi sacrée et qui n'ont rien à voir avec notre métier. Il est bien permis de penser que la morale religieuse, la thérapeutique divine, enseignée par un représentant de Dieu, est seule capable d'apporter, à de telles misères, l'apaisement. Je n'ai jamais rayé de ma mémoire la charmante ironie de mon illustre ami Bourget quand il nous raille, médecins, de vouloir substituer une boîte de pilules à l'Évangile. Mais depuis qu'il a écrit cette phrase, le maître psychologue a trop vécu dans l'intimité de quelques aliénistes, il s'est trop profondément instruit dans notre

art, pour ne pas estimer que la science médicale moderne déborde le physique<sup>1</sup> et peut étendre jusqu'au moral son pouvoir de connaître avec son efficacité thérapeutique.

Qui peut nier *a priori*, pour un malheureux dans l'angoisse, le bienfait d'une fraternelle tendresse ou d'un religieux secours ! Mais je sais par expérience que l'ignorance des choses de la médecine rend parfois inutile ou nuisible la plus belle ferveur, et je citerai des exemples où l'on verra les intentions les plus nobles tourner au drame le plus noir.

Le chrétien strict ne peut pas ne pas reconnaître que, dans la pratique de la vie quotidienne, la vie physique et la vie morale s'emmêlent si intimement en certains points qu'on ne peut discerner ce qui est de l'une ou de l'autre. Aussi bien, voyons-nous des confesseurs éclairés, comme on dit, nous confier des scrupuleux et des douteurs, qui ne sont, manifestement, que des obsédés anxieux. Il nous arrive de secourir utilement des croyants et voire des prêtres, assurément près de la sainteté, mais à qui, cependant, n'avait pas suffi le seul recours spirituel, bien qu'il s'agît de maladie morale.

On conviendra que, médecin, je ne puisse apporter ici que des notions nées de l'observation clinique ou de l'expérience thérapeutique.

Les moyens d'apaisement dont nous disposons au moment actuel de la connaissance, je sais bien ce

1. Dans l'un de ses derniers romans, *La Géôle*, où le suicide anxieux est le sujet même de l'œuvre, le confident, le guide n'est pas un prêtre, mais bien un médecin.

qu'ils peuvent pour certaines souffrances morales. C'est de cela seulement que je me sens le droit de parler, sans prétendre tirer, des constatations de mon art, une doctrine métaphysique touchant la destinée de l'homme.

Nul ne saurait être blâmé de dire ce qu'il sait, et de ne rien dire au delà.



Nous avons vu, pour commencer, que l'anxiété naît et se développe seulement chez les êtres vivants, de constitution émotive. Il me faut bien, avant d'aller plus loin, fixer le sens que nous donnerons ici à quelques mots essentiels, employés fort diversement selon l'écrivain, le philosophe ou le savant qui les manient.

Et, par exemple, le mot de *sensibilité*. C'est, vaguement, la faculté d'éprouver des impressions physiques ou morales, ou bien encore la faculté de sentir avec une vivacité singulière : on dit sensible aux malheureux, sensible à la musique ; on parle volontiers de la sensibilité d'un écrivain ou d'un artiste. On dit aussi sensible pour susceptible. Il nous faut tâcher de parler une langue un peu plus serrée.

En physiologie, la sensibilité, c'est seulement le phénomène centripète, savoir cette vibration nerveuse qui, venant du dehors, entrant en nous par nos sens ou nos téguments, chemine le long de nos nerfs jusqu'à notre moelle épinière, puis jusqu'à notre écorce

cérébrale, laquelle la reçoit, la perçoit et la garde en manière de souvenir. Phénomène très physiologique et peu psychologique, en somme.

Notre *Emotivité* est chose différente. C'est une disposition innée de l'homme, ou, tout au moins, de certains hommes — car elle est fort inégalement répartie — de réagir dans un but habituel de protection (Delmas et Boll).

On dit d'une personne qu'elle est plus ou moins émotive, selon qu'elle répond aux stimulations du monde extérieur avec plus ou moins d'ampleur ou de brusquerie. Elle répond, d'ailleurs, de façons fort diverses : par un tressaillement, par un sursaut, par la fuite, par une immobilisation soudaine et comme hypnotisée, par les pleurs, par le rire, par un geste qui repousse, par un geste qui attire.

L'émoi — on préfère aujourd'hui le mot émotion, en langage courant — c'est, à propos d'une sollicitation particulière venue du monde extérieur, une de ces réactions. On dit encore qu'il est « le retentissement traduisant le dynamisme direct de l'émotivité ».

On a coutume de décrire, dans les traités de psychologie, quatre sortes d'émotions : la joie, la peine, la colère, la peur. Encore que l'on dise, dans un parler aujourd'hui désuet, un doux émoi, le mot émoi implique, le plus souvent, la signification d'inquiétude, d'alarme.

Ces quatre émotions fondamentales, les ouvrages de philosophie les décrivent attentivement, les comparent, les opposent, notant avec grand soin com-

ment elles retentissent sur l'organisme et quels accompagnements physiologiques les escortent. En ce qui nous concerne, nous insisterons au contraire sur l'habituelle unité de la tendance à s'émouvoir. L'ampleur des réactions affectives, extrêmement marquée chez certains sujets dits hyperémotifs, les incline tout aussi bien, selon les circonstances et selon l'état actuel de chacun, à la peine, à la joie, à la frayeur ou à l'irritation-colère.

Et quant aux manifestations de l'un ou l'autre de ces modes de l'émoi, elles n'ont vraiment rien de spécifique, car on pleure de joie, le chagrin peut déterminer un rire spasmodique et la peur nous clouer sur place, à moins qu'elle ne nous commande une fuite éperdue.

Que mon lecteur ne s'attende donc point à rencontrer ici de ces développements ingénieux sur chacune des quatre émotions, comme on en voit partout. Prenons en bloc, pour la décrire, l'Émotivité, le pouvoir naturel, inné — parfois acquis ou, tout au moins, très renforcé par quelque accident de la vie — de réagir avec ampleur ou promptitude.

Un tableau général y peut suffire : presque tous nos sujets se ressemblent singulièrement.

Bien entendu, là comme ailleurs, les cas individuels se distinguent par le degré de leur intensité. Il s'en faut que tout émotif soit un malade. La constitution émotive de Dupré n'est, cela va sans dire, que le terrain où peut un jour s'épanouir la psychonévrose émotive, elle-même bénigne ou grave.

La timidité, ou bien encore ce que les artistes

nomment *le trac*, voilà des manifestations les plus familières, les plus courantes, du tempérament émotif.

Une jeune fille qui rougit pour un compliment, ce jeune homme que voilà, la tête dans ses mains, et qui pleure discrètement en écoutant l'*andante* de la neuvième Symphonie, un étudiant qui se trouble, tremble et bredouille devant un examinateur, ce passant qui vibre et se redresse quand passe le drapeau, telle personne qui défaille pour un peu de sang qu'elle voit, une femme en proie au fou rire qu'elle ne peut plus maîtriser, une maîtresse de maison qui sursaute parce qu'en desservant la table le domestique a fait tomber une fourchette et, dans le domaine purement physique, quelqu'un de chatouilleux, voilà quelques exemples d'émotifs, qui ne sont pas proprement des malades.

Après d'hommes, de femmes qui réagissent aux appels du dehors, aux *stimuli* externes, avec trop d'ampleur ou trop de brusquerie, nous en observons d'autres de qui l'impassibilité est telle que rien ne semble les atteindre. J'en cite un cas assez typique au chapitre qui traitera des angoisses de guerre.

Un certain degré d'anémotivité ou, au contraire, d'hyperémotivité peut présenter des avantages. Il est patent que, durant les premiers mois des hostilités, l'imperturbable sérénité d'un Joffre, l'impossibilité pour lui de connaître le désarroi, le pouvoir qu'il a conservé de bien dormir, le lucide sang-froid qui ne l'a point quitté furent du plus grand secours au réta-

blissement de notre fortune militaire. Pareillement, à la fin de la guerre, la sensibilité vibrante, la fougue impétueuse, l'ardente réactivité d'un Foch l'aidèrent puissamment à fixer la victoire.



Avant d'aller plus loin, attardons-nous quelques instants. Nous avons tous tendance à mélanger, dans notre esprit, l'émotivité et la bonté, qui sont choses fort différentes. Les larmes que Voltaire appelle le langage muet de la douleur, nous attendrissent aisément. Nous inclinons à croire que quelqu'un qui pleure a, comme on dit, du cœur. Tout le xviii<sup>e</sup> siècle a vécu sur cette conception, en vérité fragile, de la sensibilité ; on était, semble-t-il, plus sage à l'âge précédent : Madame de Sévigné connaît fort bien « qu'il entre bien des sortes de sentiments dans la composition des larmes ».

Je sais quelqu'un qui pleure fréquemment, mais toujours sur lui-même et, dont le cœur est, pour autrui, merveilleusement desséché. Au troisième acte de *Parsifal*, après l'« Enchantement du Vendredi Saint », les larmes de Kundry suffisent à laver son âme des fautes d'une infernale vie. Le *Théâtre de poche* du bon Théo contient un bien joli « mystère » qui s'appelle : *Une larme du diable*. La tendresse et la pureté de la délicieuse Alix arrachent une larme aux yeux de Satan et le poète prête au Seigneur Dieu ces paroles : « Cette larme que j'ai fait recueillir

dans une coupe de diamant, sera pour vous un breuvage précieux, dont l'interminable fraîcheur vous empêchera de sentir les flammes dévorantes de l'enfer. » Et Celui qui a prononcé, contre l'ange déchu, l'arrêt irrévocable, en vient, pour cette larme, à envisager la possibilité du rachat de Satan.

Rien de mieux en littérature ; mais il importe de savoir, dans la pratique de la vie, que les pleurs ne sont nécessairement ni une preuve de bonté, ni même une marque de sincère chagrin. On dit d'une femme de théâtre qu'« elle a le don des larmes » et le théâtre est l'artifice même.

Il était inutile aux femmes d'apprendre le latin pour mettre en pratique le *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi* du vieil Horace. Quand elles sont en passe difficile, afin de se tirer d'affaire, elles usent du recours aux larmes avec une aisance qui fait l'admiration du connaisseur. Les coquettes, les plus habiles à la ruse, savent, de naissance, jusqu'à quel point un homme de bonne composition est attendri par les pleurs qu'elles versent. Prises en flagrant délit d'imposture, nous les voyons faire appel aux larmes et s'exalter jusqu'aux sanglots qui leur viennent à volonté ; car en leur âme se mélange assez d'émotivité vraie pour pleurer surabondamment et assez de mythomanie pour tirer habile parti de leur faculté d'émoi. Les plus discrètes, sans aller à cette extrémité, savent, au bon moment, faire briller, au bord de leur paupière, une petite perle lacrymale dont s'avive le luisant de l'œil et qui les embellit en donnant à entendre qu'elles vous ont



une âme bien profonde ! Mais quel charme aux comédiennes !...

Jouer de notre émoi, c'est affaire au poète, au musicien, au dramaturge et à leurs interprètes, marchands de belle illusion. Leur art est de réactiver notre sensibilité engourdie et d'ébranler nos nerfs par la reproduction ingénieuse des sottises, des vices, des ardeurs, des souffrances qu'offre la vie, en ses heures comiques ou terribles. Et nous nous laissons prendre avec avidité à ces faux semblants magnifiques. C'est qu'il n'est pas de plus noble plaisir, ni de mieux accessible à la foule des hommes. Les grandes âmes tourmentées s'y retrouvent comme en un miroir. Les âmes plus modestes s'enivrent à se voir hausser pour un moment aux passions et aux douleurs des demi-dieux de l'Émotivité.

L'homme cherche et il trouve son plus vif agrément au frôlement de cette même angoisse, en oubliant qu'elle peut devenir dans la réalité, le supplice plus fort que les forces humaines. Mais je m'éloigne de mon but. J'étais parti pour démontrer qu'en l'ordinaire de la vie, il faut laisser à ce mot Émotivité son sens exact, qui n'est pas celui de Bonté.

Comptons encore avec ces personnes discrètes qui passent une grande partie de leur vie à maîtriser leur sensibilité. Nous connaissons tous de ces âmes d'élite — dans *Une Vie*, Maupassant nous en donne un exemple admirable — qui mettent une pudeur exquise à ne rien laisser voir d'un pouvoir de réaction qui eût pu être immense si elles s'étaient abandon-

nées. Et celles-là, sous les dehors d'une sérénité trompeuse, cachent des drames les plus touchants qui soient. Notre métier nous permet quelquefois de sonder de ces cœurs à profondeur vertigineuse.



L'éducation que la nation britannique donne à ses fils tend principalement à grandir en eux le sang-froid, la maîtrise de soi, le pouvoir de se dominer et de garder des apparences calmes dans les moments les plus tendus. Outre-Manche, c'est une sorte d'indécence que de laisser paraître de l'énervement ou de prendre un air attendri. Entrant un jour dans le drawing-room d'une maison anglaise, où j'étais hôte de passage, je surpris un garçon de dix-huit ans qui cajolait très tendrement sa mère, laquelle, Française d'origine, se laissait faire béatement. Le jeune garçon, furieux d'être surpris en aussi peu mâle posture, prit sa course et, pour cacher sa honte, fut invisible jusqu'au lendemain.

Je comprends, certes, et je respecte cette volonté de culture de la tenue et de la dignité humaines.

Il faut bien, d'ailleurs, reconnaître que la mise en pratique de ces principes honorables ne parvient à modifier que des apparences, ou plus exactement, à dériver sur un autre point la réaction de l'organisme à l'émoi. Si les Anglais de tous les âges, dans la société polie, suppriment la plupart des gestes dont les peuples méridionaux usent trop largement, par

contre il leur arrive de rougir avec une aisance singulière ; c'est que l'entraînement le plus méthodique n'a qu'une action restreinte sur les manifestations vaso-motrices de la constitution émotive. En fait, devant les grands périls, les hommes de tous les pays, quoi que l'on fasse pour leur dressage, sont à peu près semblables. En dépit d'un système éducatif qui les prend au berceau, les Anglais ne furent, de 1914 à 1918, ni plus calmes au feu, ni plus résistants que les nôtres aux perpétuels ébranlements émotifs de la guerre. Peut-être même supportèrent-ils un peu moins aisément que les paysans de chez nous les peines de la vie des tranchées. Leurs relèves furent, jusqu'à la fin, plus fréquentes que les nôtres, sans que, du reste, leur bravoure puisse être mise en doute. L'endurance vraiment prodigieuse de nos troupiers venait certainement de ce qu'ils avaient aux semelles la terre sainte de la patrie.

De telles considérations ne sont pas inutiles à qui veut prendre un sentiment exact de la place que tient, dans la vie des hommes — et plus encore dans la vie des femmes — ce que Dupré a justement nommé : la *Constitution émotive*.

Bien entendu, ce n'est pas proprement une maladie, mais tout simplement le terrain où va pouvoir s'épanouir la psychonévrose émotive, maladie définie. Elle se manifeste par un certain nombre de troubles physiques et psychiques que l'hyperémotif décrit spontanément ou que le médecin découvre en lui.

La psychose commence là où la constitution, cessant d'être latente, revêt un certain degré d'intensité,

donne des manifestations assez vives ou assez durables pour que le sujet éprouve le besoin de demander secours<sup>1</sup>.

1. Encore n'est-ce point là limite bien parfaitement dessinée. Nombre de grands émotifs, toujours timides, deviennent tout à fait farouches et s'obstinent à ne point voir de médecin. Il nous arrive d'être appelés par l'entourage, en dépit du malade qui, le premier jour, se dérobe à nos interrogations.

## CHAPITRE II

### SYMPTÔMES D'ÉMOTIVITÉ

La constitution émotive. — Les signes cliniques : variétés de spasmes. — L'attaque de nerfs émotive et la crise hystérique. — La mentalité émotive : les larmes, les bouffées de colère. — Le crime passionnel purement émotif. — Formes psychasténiques. — Les accidents hyperémotifs : par diffusion, par dérivation, par explosion, par besoin exagéré de certitude et par le mécanisme du réflexe conditionnel. — Expériences de Pawlow. — Un cas type de kleptomanie. — Phobies et superstitions émotives.

#### *La constitution émotive.*

La constitution émotive, c'est la disposition qu'en entrant dans la vie, nous apportons à réagir avec ampleur et promptitude aux sollicitations du monde extérieur.

Elle est, nous l'avons dit, indispensable à l'épanouissement de la psycho-névrose émotive, que j'ai nommée *Maladie de Dupré*, et par conséquent à l'écllosion de l'angoisse, degré suprême de l'émotivité. Pour comprendre l'angoisse, il faut auparavant connaître la psychose émotive, dont je vais essayer de donner une idée.

Un malade entre dans notre cabinet. Il vient à nous amaigri, les traits ravagés, l'air inquiet, les mains tremblantes, le pouls variable et rapide ; son visage passe, en une minute, d'une extrême pâleur à une rougeur en bouffée ; sa voix frémit et sa parole s'embarrasse, cependant que son front se couvre de sueur. Au bout d'un moment, à propos d'une question qu'on lui pose avec sympathie, il fond en larmes et il a peine à s'exprimer, tant les sanglots l'étouffent. Les réflexes sont amples et brusques : il arrive qu'un coup de notre léger marteau percuteur sur le tendon rotulien, provoque des secousses de tout le membre, voire de tout le corps.

Né d'une mère fort impressionnable et sujette aux petites crises nerveuses, il s'est montré, dès son enfance, timide, timoré ; une querelle dans la rue, la vue d'un peu de sang répandu, le spectacle d'un accident, la seule lecture d'un fait-divers tragique lui communiquent un émoi difficilement supportable. Pourtant, à force de bon vouloir, il était parvenu à s'entraîner, à s'adapter, tant bien que mal, à la vie commune.

Mais une grande secousse est venue détruire ce qu'avait recréé son effort : il a perdu un être cher,

sa femme l'a quitté ; un notaire infidèle a causé sa ruine ; il est sorti d'un accident d'automobile ou de chemin de fer indemne, mais évidemment ébranlé par le choc émotif. Et depuis lors, il vit en énervement continuel, oscillant presque incessamment des larmes à l'impatience. Le moindre bruit le fait tressaillir ; sa poitrine est comme opprimée et sa gorge comme étranglée. Se met-il à table, un spasme de l'œsophage empêche littéralement les aliments de passer ; il dort mal, reste éveillé deux ou trois heures, en proie à toutes les alarmes et, aussitôt qu'il s'assoupit, son sommeil est hanté de cauchemars cruels. Son être entier s'agite d'une sorte de vibration qui ne cesse presque jamais ; dans sa chambre, il va et vient en proie à une agitation incoercible et qui l'épuise. De temps à autre une bouffée d'angoisse le terrifie, ou bien se cristallisent et grandissent en lui les idées obsédantes.

Dupré pensait que l'émotivité peut être acquise, et cela voulait dire qu'en certains cas l'état constitutionnel est si discret qu'il peut fort bien passer inaperçu. Un très violent choc émotif peut faire une psychose émotive formidable avec une prédisposition native peu marquée. Un choc léger suffit pour faire une psychose grave chez un grand constitutionnel.

La guerre, comme on pense, était bien faite pour nous instruire sur le mode d'action de ces puissants émois, comme ceux que donnait une commotion par exemple, ou bien, dans le domaine du moral, la perte d'un être aimé, dévastant une vie. Au chapitre que je consacre à *l'angoisse de guerre*, mon lecteur

pourra s'édifier sur le mécanisme de ces grands ébranlements du système nerveux : secousse émotive supprimant le fonctionnement de nos organes de défense contre les poisons de notre propre organisme ; intoxication de l'économie en quelques heures ; production d'un état dit confusionnel à forme de dépression, d'asthénie simple ou bien à forme d'onirisme (délire de rêve) ; puis éclosion de la psychose émotive.

Il faut bien dire que cette intoxication de l'organisme et cette confusion mentale, on les retrouve, considérables ou légères, au lendemain d'un grand nombre de chocs émotifs du temps de paix comme du temps de guerre.

★  
★★

Écoutons maintenant la plainte que profère le patient, quitte à guider son récit pour y mettre un peu d'ordre. A peu près tous les organes de son corps participent au déséquilibre qui constitue sa psychose émotive.

Par exemple, il accuse le refroidissement habituel de ses extrémités ; un sentiment étrange de coulée d'eau chaude et d'eau froide sous la peau, comme si ses petits vaisseaux sanguins superficiels se contractaient ou s'ouvraient tour à tour, laissant passer le sang, tout d'abord retenu.

Il souffre de battements de cœur, violents ou désordonnés. Il lui arrive de défaillir au point de croire



qu'il va se trouver mal et cela l'entretient dans la peur de la mort subite. Bien des médecins de quartier sont appelés au milieu de la nuit pour un malade qui grelotte, sent le froid le gagner et qui se croit en grand péril, d'autant que le rythme du cœur a perdu sa mesure. Or, un gramme ou deux de bromure, quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre, une boule d'eau chaude aux pieds, quelques paroles catégoriquement réconfortantes, suffisent pour mettre fin à tout ce petit drame et le malade se rendort, parfaitement guéri.

On a longtemps nommé, à tort d'ailleurs : *boule hystérique* — l'hystérie est tout autre chose — une contraction spasmodique des voies aériennes supérieures qui appartient en propre à l'hyperémotivité. Baudelaire la connaissait, qui écrivait, dans un fameux poème en prose <sup>1</sup> : « C'est en contemplant cette visiteuse (la lune) que tes yeux se sont si bizarrement agrandis, et elle t'a serrée si tendrement à la gorge que tu en as gardé pour toujours l'envie de pleurer. »

La constitution émotive se manifeste encore par la raucité de la voix et par l'aphonie spasmodique, c'est le *vox faucibus* du poète latin ; par le bégaiement, la toux quinteuse, la laryngite striduleuse qui simule le croup chez les petits enfants, par l'angoisse pré-cordiale qu'il faut se garder de confondre avec l'angine de poitrine ; par le sentiment du thorax serré dans un étau ; par les sanglots convulsifs ; parfois aussi par le fou rire, si pénible alors qu'il se prolonge

1. *Les Bienfaits de la lune*, Poèmes en prose, n° XXXVII.

et semble vouloir ne jamais cesser, quoi que fasse la volonté.

L'asthme et le rhume des foins dont on s'attache, un peu partout, à nous décrire ingénieusement le mécanisme déterminant, ne s'observent jamais que sur des gens de constitution émotive, autant dire, chez des déséquilibrés du système sympathique.

Tel autre nous accuse des spasmes de l'œsophage ou du pharynx assez marqués pour que, dans un moment d'inquiétude ou de contrariété vive, il lui devienne tout à fait impossible de prendre son repas ; l'appétit ne lui manque point, mais l'hypertonie des muscles de la déglutition est telle que, littéralement, les aliments ne passent point.

Spasmes encore de l'estomac : on les voit à l'écran radioscopique, onduler puissamment en s'accroissant davantage vers la région du pylore : cause évidente du sentiment de lenteur et de pesanteur digestive, fréquent chez les nerveux, et aussi de cet état vaguement nauséux que communiquent à certains êtres trop sensibles, les chagrins, les tourments. La diarrhée profuse de la peur, la jaunisse émotive, choses classiques et banales ; et, pour le moins aussi fréquente, la stase par spasme qui aboutit si fréquemment à cette entéro-névrose qu'est l'entérite muco-membraneuse.

Bien entendu, les appareils glandulaires prennent leur part de ce déséquilibre vaste et diffus : sécheresse de la bouche ou salivation excessive, transpirations profuses, souvent nocturnes et qui font craindre la tuberculose ; moiteur de la paume des mains, émis-

sion d'urines claires, semblables à de l'eau pure, inhibition sexuelle, sur quoi nous reviendrons plus tard.

Que les troubles du sommeil soient fréquents dans la maladie de Dupré, c'est chose que savent trop ceux qui connaissent cette misère. On peut bien dire que l'insomnie des mélancoliques est surtout importante alors qu'elle se double d'émotivité vive ; c'est chez eux que l'on rencontre ces préoccupations émotives, ce pouvoir de se tourmenter qui chassent le sommeil, et cette sensibilité au thé, au café, à l'alcool<sup>1</sup> qui, pour des doses légères, empêche de fermer les yeux ; chez eux aussi ces réveils en sursaut avec angoisse, terreur inexplicquée, besoin de fuir ; et ces cauchemars douloureux ou terribles, dont s'empoi-

1. C'est chose fort curieuse et mal connue encore que l'hyper-sensibilité des grands émotifs à certains médicaments, plus particulièrement à l'alcool. J'en ai observé un exemple frappant. En 1916, l'un de nos plus merveilleux aviateurs de guerre, tandis qu'il volait à 4.000 mètres devant Verdun, reçut d'un aviateur allemand une balle qui lui cassa le bras gauche. Le lieutenant N... perdit connaissance, tandis que son avion descendait lentement. A 2.000 mètres, N... revint à lui et put rentrer à Sainte-Menehould. Là, il fut pris de confusion mentale délirante qui dura plusieurs jours. Guéri de cette maladie et plus tard de sa fracture, N... vint passer à Paris quelques semaines de convalescence. Depuis sa commotion, il était devenu très hyperémotif. Auparavant, il tolérait de façon normale le vin et l'eau-de-vie, dont, d'ailleurs, il n'abusait pas ; maintenant, une intolérance très marquée se manifestait en lui : un verre de Porto, deux coupes de vin de Champagne le mettaient en état d'ivresse. C'est après avoir bu de faibles quantités de vin qu'une nuit, en automobile, il donna la chasse aux agents de police chargés de la surveillance de la voirie. Le lieutenant N... fut arrêté et prévenu. Après expertise médico-légale, il fut reconnu irresponsable et le non-lieu fut prononcé.

sonne le sommeil et qui font le réveil effaré, le visage en larmes et le corps en sueur.

Et tel de nos malades nous décrit encore un sentiment extrêmement pénible et fatigant de trémulation intérieure, de vibration de tout l'être et ce besoin d'aller et de venir, de se tordre les bras, de se tirailler la moustache, de se gratter ici ou là, pour une démangeaison *sine materia*.

Les tics ne sont pas autre chose que des symptômes de dérivation, de cette surcharge motrice, l'une des caractéristiques de la tension émotive du système nerveux ; cette tension aboutit d'ailleurs, par moments, à une véritable explosion, sous forme de crise nerveuse.

### *Les attaques de nerfs.*

Or, rien n'est plus utile, pour un médecin, sans nul doute, mais aussi bien pour un mari, pour un amant, que de savoir distinguer la crise de nerfs émotive de la crise hystérique que l'on confond trop aisément et que sépare, on va le voir, un grand fossé.

L'attaque de nerfs hystérique n'évolue que chez des sujets pathologiquement insincères, chez cette variété de mythomanes qui mentent souvent avec leur langue et plus souvent avec leur corps ; Dupré nommait cela de la mythoplastie. Il y a par le monde beaucoup de gens de cette sorte.

Quand ils vous font une attaque de nerfs et qu'on

en recherche la cause déterminante, on n'en trouve jamais que deux : ou bien le désir d'étonner et d'intéresser à leur cas, ou bien la volonté de se tirer par une scène dramatique de quelque mauvais pas. C'est ainsi que plus d'une femme prise en faute, connaît un bon moyen de faire taire les reproches en se précipitant dans d'affreuses convulsions, jusqu'à l'heure où le partenaire, bouleversé devant tant de douleur, honteux de sa sauvagerie, verse des larmes sincères, celles-là, et s'agenouille pour demander pardon.

Artificielle, certainement voulue, l'attaque de nerfs hystérique se révèle par des manifestations atypiques grossièrement, maladroitement empruntées, tantôt au mal comitial et tantôt à la crise émotive. Elle débute le plus souvent par un cri, par une chute brusque à l'instar de l'épilepsie. Nous ne sommes plus aux temps héroïques de la Salpêtrière et des trois périodes classiques de Charcot. Les hystériques d'à présent, n'ayant plus la tradition, se contentent de nous donner des convulsions désordonnées, aussi violentes, aussi dramatiques, aussi émouvantes que possible. Il ne s'agit que de produire un grand effet. Regardez-les, apitoyez-vous : la crise redouble d'intensité ; mais elle cesse si disparaissent les témoins. Elle est uniquement ostentatoire et fabriquée, chose facile à reconnaître et du premier coup d'œil, si l'œil est exercé.

Mon éminent ami Georges Dumas, qui enseigne en Sorbonne la psychologie physiologique et pathologique, raconte volontiers ce petit fait qui est topique.

A l'hôpital de X..., pendant la guerre, il était attaché à un grand service de psychiatrie militaire avec un camarade, lequel en était demeuré à l'ancienne conception de l'hystérie. Un jour, survint dans le service, un vieux soldat des bataillons d'Afrique qui savait, comme on dit, tous les tours du métier. Georges Dumas lui ayant demandé s'il était capable de faire une belle attaque de nerfs, l'autre lui répondit :

— Tout de suite, si vous voulez, et vous allez voir ça !...

Il fut convenu qu'on attendrait au lendemain et que la crise de commande éclaterait au moment de la visite médicale.

A l'heure dite, comme on approchait de son lit, le bat' d'Aff exécuta la plus magnifique série de grandes convulsions qui se pût concevoir. Et l'un des médecins présents de s'écrier :

— Ce sont là choses qu'on ne simule point.

Sur quoi, le grand convulsivant, retrouvant tout son calme avec une soudaineté pleinement rassurante sur la gravité de son cas, dit avec le plus pur accent du faubourg :

— Voilà !... Seulement, pour la réussir, faut être un peu nerveux !

Sommaire et, après tout, excellente définition de l'attaque hystérique.

Au Val-de-Grâce, il nous arrivait fréquemment de voir éclater une crise de cette sorte, dans la salle où les nouveaux venus attendaient notre examen. Dès que nous avions reconnu le caractère artificiel de ces

convulsions, notre premier soin était de faire évacuer la salle.

— Pas de témoin pour cette comédie ! avais-je coutume de dire d'une voix forte de commandement.

La porte étant trouée par un judas, on pouvait voir sans être vu. Aussitôt les témoins partis, l'hystérique, ayant constaté qu'il était seul, reprenait ses sens avec la plus heureuse aisance, et venait s'asseoir sur le banc qui faisait le tour de la salle.

Le professeur Pierre Marie me fit un jour l'honneur de m'inviter à traiter, dans la chaire de la Salpêtrière, la question de l'hystérie. Une des anciennes malades de Charcot, demeurée à l'hospice depuis les années quatre-vingts, voulut bien illustrer cette leçon en nous donnant, au moment où je l'en priai, la grande crise et ses trois phases : la clonique, la tonique et la délirante. Comme elle avait plus de soixante-dix ans, elle ne pouvait exécuter — faute de souplesse dans ses articulations vertébrales — qu'une courbe bien surbaissée, alors que jadis, elle « faisait le pont » comme personne. A part l'intensité, rien ne manqua d'ailleurs au spectacle traditionnel. Mais elle se montra froissée qu'on ait pu douter une minute de sa sincérité parfaite, alors qu'elle nous apportait ce phénomène, prétendu spontané, à l'heure dite, au commandement, pour ainsi dire, et pour une rétribution modeste, c'est-à-dire dans les conditions mêmes de l'artificiel.

A l'encontre de l'attaque hystérique, la crise de nerfs émotive est discrète, presque honteuse. Loin de faire étalage de sa misère, le patient cherche la

solitude où se cacher. Au début de l'accès, on voit qu'il voudrait dominer cette explosion de surtension nerveuse : il étouffe, porte sa main à sa gorge et à son estomac où le tenaille une constriction qui l'angoisse ; son corps est secoué par un grand tremblement ; puis ses membres se tordent ; ses jambes se raidissent ; il faut qu'il assouvisse un besoin d'épanche au dehors une surcharge motrice trop longtemps contenue. Il lui arrive d'en venir tout près de l'évanouissement. Au bout d'un temps plus ou moins long, lorsque s'est épuisée l'hypertonie des muscles et des nerfs, l'apaisement se fait de façon progressive, une émission de larmes, et, peu après, d'urines claires.

Ainsi le diagnostic de la menteuse crise hystérique et de l'honnête attaque émotive est-il le plus souvent facile.

Mais il faut compter cependant avec les grands artistes, assez émotifs pour connaître à fond les manifestations de la nervosité sincère et, par ailleurs, assez mythomanes pour en jouer avec une maîtrise supérieure. Pour dépister leur ruse il faut être un vieux routier de la médecine légale psychiatrique.

Terrible chose que la mythomanie ! Quand elle simule, avec finesse, l'émotivité sincère, la vraie bonté, la charmante bienveillance, elle devient la plus redoutable des armes, et trop de gens s'y laissent prendre.



*La mentalité émotive.*

Heureusement nous constatons, le plus ordinairement, un antagonisme assez net entre la tendance émotive et le goût du mensonge ; presque toujours, Babinski l'avait vu, l'hystérique ne connaît pas l'émotion profonde, il la simule comme il peut, le plus souvent de grossière façon. Le fond de l'émotivité est la sincérité.

Dans le domaine plus particulièrement psychique, les manifestations hyperémotives se nomment : timidité, attente anxieuse, désarroi pouvant aller jusqu'à l'obnubilation mentale ; promptitude réflexe aux larmes, réactions colériques, violentes et vite tombées et, pour peu que la maladie de Dupré s'associe à certain orgueil, à un certain amour de soi, riposte véhémement à tout ce qui paraît être une critique ou une attaque, extrême susceptibilité.

Ces colères, ces indignations d'émotifs, où la réaction est manifestement hors de proportion avec sa cause, empoisonnent, par leur renouvellement perpétuel, la douceur de vivre en famille. Bon nombre de héros de guerre, rendus à leurs foyers après de grandes commotions, furent longtemps insupportables, tant leur caractère s'était modifié du fait de l'émotivité acquise sur les champs de bataille et revêtant cette allure à quoi l'on donne communément le nom de mauvais caractère.

Il est fréquent de voir, après un choc traumatique important, un accident d'automobile ou de chemins de fer, la querelle régner au logis qui, jadis, connaissait la paix<sup>1</sup> : les disputes entre conjoints, renouvelées sans fin, l'humeur impatiente vis-à-vis des enfants, prennent souvent une telle importance, que le médecin expert — consulté à propos des suites d'un traumatisme — doit tenir compte, dans ses conclusions, d'un si pénible changement.

Il y a pis. L'irritabilité purement émotive et sans méchanceté foncière peut atteindre aux plus violents paroxysmes. De temps à autre, dans la masse des crimes, dus, bien évidemment, à la férocité cupide, nous lisons le récit d'un meurtre auquel il n'est pas possible de trouver d'autre explication que l'état d'exaltation où parvient quelquefois la psycho-névrose émotive. Nous sommes ici dans l'ordre de ces crimes que l'on nomme passionnels. Et j'en veux dire quelques mots.

1. Voir à ce propos les quelques histoires d'émotifs au chapitre suivant. Mais l'émotivité qui produit fréquemment ces sursauts d'exaltation et ces impulsions est bien souvent aussi inhibitrice. Et l'on voit des timides en venir à restreindre de plus en plus les moments d'activité dans leur vie courante : ils évitent de saluer dans la rue un ami rencontré, refusent de faire les visites les plus utiles à leur situation et aussi celles qui font leur gagne-pain professionnel ; et cela parce que la petite angoisse s'empare d'eux dès qu'il faut affronter autrui, soutenir une conversation qui peut devenir un débat. Même effroi vis-à-vis de ce qui touche aux choses de l'amour, pareille terreur de la femme, alors même qu'elle fait les premiers pas. Et parfois, nous le verrons plus loin, déviation de l'amour normal vers ses anomalies les plus fâcheuses, par conséquence directe de cette timidité.

Certains esprits sévères — et Bourget, dans sa *Physiologie de l'Amour moderne* — tendent à les traiter sur le même pied que les autres ; en Angleterre, il est à peu près universellement admis que le fait de donner la mort mérite invariablement le châ-timent suprême.

Achille Delmas et Marcel Boll ont fort bien vu que ces actes que nous avons coutume de nommer anti-sociaux, dépendent de deux constitutions, l'une et l'autre pathologiques : la constitution hyperémotive engendre les impulsions exceptionnelles, aveuglantes, que l'on peut dire irrésistibles ; la constitution perverse est à l'origine des délits et des crimes récidivants. Le vol d'un kleptomane et celui d'un pervers revêtent des caractères psychologiques dissemblables ; le kleptomane — nous y reviendrons tout à l'heure — n'est pas, à proprement parler, un ennemi de la société, car il agit honnêtement, dans tous les cas, sauf dans ceux qui relèvent d'une catégorie toute spéciale où s'est cristallisée en lui une idée fixe, obsédante, généralement anxieuse. Le pervers, au contraire, en toute occasion qui lui paraît bonne, cherche à tourner les lois ou à les violer ; son plaisir est de nuire, de détruire, d'abîmer, de convertir son entourage à ses tendances de malignité. Comprendons donc qu'un jury ou que des magistrats aient la main dure, pour les véritables pervers, inadaptables à la famille, à l'école, à l'atelier, au régiment, qui sont et qui demeurent les adversaires du genre humain et que rien ne rendra meilleurs. Comprendons aussi qu'ils aient la main clémente pour un émotif, parce

que, sous l'influence d'un état impulsif impossible à réfréner pour un système nerveux comme est le sien, il a commis un acte, nullement médité, dont il est, après coup, désolé et qui restera certainement isolé dans sa vie.

Et certes, le pervers est né ce que nous le voyons, avide et sans pitié ; il a grandi presque toujours dans un milieu déplorable et parmi les pires exemples. Il n'est théoriquement, philosophiquement responsable ni de son hérédité morbide, ni d'une affreuse éducation ; il est pratiquement intolérable en milieu social libre et la nécessité s'impose, non sans doute de le punir, car nul châtiment ne saurait lui être exemplaire, mais seulement de mettre ses semblables à l'abri d'une férocité foncière.

On ne saurait trop insister sur cette distinction entre les deux sortes de crimes : l'émotif et le pervers. C'est parce que notre système pénitentiaire le néglige, que peuvent se passer, dans nos bagnes civils ou militaires, les atrocités et les absurdités que nous révèlent deux ouvrages récents de M. Albert Londres. L'auteur de ces livres affreux et persuasifs propose qu'un prêtre soit adjoint aux gardiens de ces bêtes humaines. Et sa proposition paraît bien digne d'être prise en considération. Mais auprès de ce ministre de la religion chrétienne, la présence d'un psychiatre est pour le moins aussi utile, car lui seul est armé de ce savoir qui permet de discriminer l'impulsif hyperémotif, véritable malade, du monstre sanguinaire qui n'est que haine et que cupidité.

Dans le domaine de l'angoisse impulsive, la psychose émotive atteint un autre paroxysme, qui est le suicide. Nous y reviendrons longuement.

\*  
\*\*

Le professeur Pierre Janet a donné le nom de *Psychasténie* à une forme particulière d'hyperémotivité, importante par sa fréquence et sa ténacité, que caractérise l'état d'obsession et celui d'obsession-impulsion : certains émotifs, hantés par une idée fixe, éprouvent une tendance impulsive, violente au point d'être parfois irrésistible, à l'accomplissement de l'acte correspondant à leur idée<sup>1</sup>. L'éminent professeur au Collège de France a choisi cette appellation « psychasténie », parce qu'il pense que la cause première des états d'obsession plus ou moins anxieuse réside invariablement dans une baisse de ce qu'il nomme la « tension psychologique ». Il est bien vrai que les manifestations hyperémotives ou anxieuses se produisent avec une prédilection particulière chez les déprimés constitutionnels et les mélancoliques. Tout de même, je ne peux partager sur ce point l'opinion du maître à qui nous devons tant de belles doctrines.

En vérité, la tension psychologique ou la tonicité nerveuse — ce sont choses qui se confondent, — m'apparaissent, au contraire, très hautes dans les moments d'anxiété. Des chercheurs fort ingénieux, le

1. J'en citerai, tout à l'heure, un exemple à propos d'un cas de kleptomanie.

D<sup>r</sup> Santenoise et le D<sup>r</sup> Tinel entre autres, étudient avec beaucoup de soin, certains phénomènes biologiques qui accompagnent, semble-t-il, de façon assez régulière, la survenue d'une période d'excitation, d'une phase dépressive ou d'une bouffée d'angoisse : eh bien ! ces savants sont conduits à penser que ces diverses manifestations sont de même sens pour les cas d'excitation et pour les cas d'angoisse, de sens contraire pour les cas de dépression mentale<sup>1</sup>. Et nous savions déjà que l'émotivité se comporte souvent comme une force : réagir est parfois le seul mode d'activité des faibles, incapables d'agir de façon spontanée.

Oui, certes, hypertension pénible, gênante, douloureuse et qui cherche de cent façons à se détendre, à s'assouvir.

Au cours des leçons qu'il a données à la Sorbonne, au cours de l'hiver de 1922 et qui, je le regrette fort, ne sont pas encore publiées, le D<sup>r</sup> Achille Delmas, avec sa force et sa clarté coutumières, montre très bien le mécanisme habituel des accidents de la psychonévrose émotive. Il les a résumés dans un petit tableau qui, au premier coup d'œil, nous en dira plus long que ne pourraient le faire beaucoup de phrases alignées. Partout vous y verrez la machine humaine sous pression chercher l'apaisement soit par diffu-

1. Ces expérimentateurs étudient les variations du réflexe oculo-cardiaque, du bloc colloïdclassique et du pouvoir de combustion des sucres dans l'économie. Je ne m'attarde point sur ces expériences cliniques, trop récentes, trop peu nombreuses et trop peu contrôlées encore pour qu'on en puisse tirer une doctrine définitive

sion de sa force excessive dans les différents groupes musculaires de l'organisme, soit par dérivation, comme il arrive dans les cas de tics et d'agitation anxieuse, soit par explosion, ainsi qu'on peut le voir quand le malade fait une attaque de nerfs ou bien encore, quand, épuisé par une longue lutte, il succombe à la puissance impérieuse d'une impulsion.

## ACCIDENTS HYPERÉMOTIFS

PAR DIFFUSION MOTRICE A PRÉDOMINANCES RÉGIONALES.	{ Bégaiement. Laryngite striduleuse. Aphonies nerveuses. Asthme (Élément nerveux de l'). Dyspepsie nerveuse. Entéro-névrose muco-membraneuse. Polyurie et pollakiurie. Tremblements. Hyperhydroses. Tachycardies variables. Fausse angor.
PAR DÉRIVATION DE SURCHARGE MOTRICE.	{ Agitation subanxieuse. Tics.
PAR EXPLOSION DE SURCHARGE MOTRICE.	{ Crises nerveuses. Impulsions.
PAR BESOIN EXAGÉRÉ DE CERTITUDE.	{ Obsessions. Doutes. Scrupules. Phobies diverses.
PAR LE MÉCANISME DU RÉFLEXE CONDITIONNEL.	{ Anomalies sexuelles. Certains actes délic- tueux de nature } Kleptomanie. émotive . . . . .

(D'après Achille Delmas.)

De ce dernier paragraphe, je voudrais dire quelques mots. Ce mécanisme du réflexe conditionnel qu'on y désigne ouvre, en effet, des horizons nouveaux et nous permet de saisir, de façon pleinement vraisemblable, la genèse de certaines actions humaines, d'interprétation bien malaisée jusqu'à présent.

Je ne peux être bref et clair que si je simplifie extrêmement. C'est là une question d'un si rare intérêt et d'une si haute importance, que je conseille à ceux de mes lecteurs qui se sentent requis par cet ordre de connaissances, de lire dans le *Traité de Psychologie* de mon ami le professeur Georges Dumas, le beau chapitre consacré, par M. André Mayer, professeur au Collège de France, aux *Phénomènes d'excitation psychique et aux sécrétions*<sup>1</sup>. Ils y pourront trouver dans toute leur précision et leurs détails essentiels les grandes recherches du physiologiste Pawlow et de ses élèves : elles comptent assurément parmi les mieux conduites, les plus variées, les plus démonstratives ; elles éclairent tout un côté de la psychologie.

Le phénomène du réflexe dit conditionnel ou plus exactement *conditionné* — c'est le terme même de Pawlow — se passe dans les centres nerveux supérieurs : il est tout de suite aboli si l'on extirpe l'écorce cérébrale<sup>2</sup>. On peut en trouver la description sommaire dans le récit d'expérience que voici :

Sur un chien de laboratoire, pratiquons une fistule

1. Félix Alcan, éditeur. Tome I, livre II, chap. v, p. 539 à 564.

2. Ce qui n'empêche nullement, comme on pourrait le croire, l'animal opéré de vivre sa vie végétative.



du canal de Wharton, c'est-à-dire du conduit excréteur de la glande sous-maxillaire ; dans cette ouverture du canal, plaçons un tube de verre qui reçoit la salive et permet d'observer les changements de sa sécrétion. Déposons sur la langue de l'animal un aliment savoureux, une bouchée de viande, par exemple, et nous constaterons une sécrétion de salive épaisse et abondante.

Maintenant, prenons soin d'associer au repas de l'animal en expérience un bruit qu'il pourra percevoir : coup de sifflet, sonnerie de timbre ou son de flûte. Plusieurs jours de suite, le chien entendra ce bruit, au moment même où il connaîtra le plaisir de manger : alors, une association étroite se liera entre l'une et l'autre de ces perceptions, association de nature psychique et telle que si l'on supprime l'apport de viande, si l'on se contente de donner le bruit de timbre ou bien le son de flûte accoutumé, la sécrétion de la glande salivaire se produira avec la même intensité. Comme les sons, les impressions visuelles, les odeurs peuvent produire le réflexe conditionné. Cette expérience et un grand nombre d'autres, multipliées autour de celle-là, méritaient de prendre en psychologie une importance capitale.

Un mécanisme parfaitement comparable se laisse à tous moments surprendre au déroulement quotidien de notre vie mentale, de notre vie affective, surtout. Ici, c'est l'émoi, coïncidant avec une perception qui va lui imprimer un relief, une couleur et une intensité qu'elle conservera, car le réflexe conditionné de Pawlow est tenace : chez l'homme comme chez le

chien de laboratoire, une habitude ainsi contractée ne se perd qu'à grand'peine et de façon très lente.

Ainsi se comprend l'importance que prennent en une âme émotive certains lieux qui nous restent chers<sup>1</sup>, telle page d'un grand poète, ou quelque phrase musicale étroitement liés à l'image d'un être chéri. Parmi nos préférences et nos aversions, beaucoup n'ont pas d'autre origine.

Dans ses leçons à la Sorbonne, Achille Delmas évoque le temps des raids nocturnes d'avions qui venaient bombarder Paris, annoncés au long hurlement des sirènes. Même ceux d'entre nous qui n'étaient pas doués d'une émotivité très vibrante, connaissent, réveillés par ces cris lourds de menace, une ébauche d'angoisse. Plusieurs mois après l'armistice, on ne pouvait entendre l'appel, dans la banlieue, d'une sirène d'usine, bien pacifique cependant, sans un bref sentiment d'alarme. Petit exemple net d'association tenace entre une perception et un état d'émoi.

Et voici la contre-partie : une jeune femme est tourmentée, depuis plusieurs années, par des obsessions intenses qui la maintiennent en état anxieux à peu près permanent et qui la réduisent à vivre en état de claustration quasi perpétuelle. Or, pendant l'année 1918, le cri des sirènes guerrières l'arrachait à la rumination triste de ses idées fixes : il lui fallait

1. Toutes les littératures comptent des morceaux célèbres composés sur ce thème. Il n'en est point, je pense, qui passent en beauté lyrique la *Tristesse d'Olympio*, où bien des générations d'émotifs trouveront leur noble pâture.

descendre à la cave avec les autres locataires de sa maison et, pendant une heure ou deux, détendue, délivrée de ces liens nerveux qui l'enserraient, elle savourait un délicieux soulagement. Depuis que la guerre est close, ses obsessions ne l'ont point abandonnée ; mais aussitôt que retentit le bruit d'une sirène — il y a beaucoup d'usines autour de la maison de santé où elle est soignée — madame X... retrouve pour un moment le même repos de tout son être.

Voilà qui met bien en valeur cette riche coloration qu'un grand émoi communique à nos perceptions. Chez les êtres humains de profonde émotivité, ce n'est point couche superficielle de peintre, mais plutôt solide teinture qui imprègne partout dans l'âme et ne s'efface plus que très malaisément.



L'importance de cette combinaison que donne une émotion vive et une représentation mentale concomitantes, les grands émotifs la multiplient par cent, soit qu'il s'agisse d'un grand choc brutal (accident de chemin de fer, traumatisme de guerre), soit surtout qu'intervienne l'irruption soudaine d'un petit incident d'importance médiocre, mais qui s'implante dans l'esprit par éfraction émotive brutale.

Sans attendre le prochain chapitre de ce livre où je vous conterai quelques histoires d'émotifs, je veux apporter un exemple qui me paraît bien fait pour illustrer ce que l'on vient de lire. Il s'agit d'un cas de *kleptomanie* véritable, de nature franchement

émotive et ne relevant point de la constitution perverse. On en observe de temps à autre, moins fréquents, certes, qu'on n'a voulu le dire ; car on plaide souvent en correctionnelle l'impulsion irrésistible en faveur de personnes qui sont, bel et bien, des voleuses, sans plus.

Un jour de mars 1919, à l'étalage d'un grand magasin de Paris, madame F... déroba un coupon de soie blanche qu'elle emportait, enfoui dans son réticule. Comme elle s'en allait, un inspecteur la pria de le suivre et la conduisit au commissariat de police du quartier, où l'on ne trouva sur elle aucun autre objet volé. Son sac à main contenait une ordonnance médicale qui concernait évidemment des troubles d'ordre névropathique. On estima qu'il s'agissait d'une malade : on la laissa en liberté provisoire.

Chargé d'examiner cette personne, je constatai qu'elle ne cherchait point à nier et qu'elle avouait franchement la préméditation : elle était partie de chez elle, résolue à l'acte fâcheux qu'elle devait commettre. Pourtant, cette détermination ne fut pas prise de sang-froid. Depuis plusieurs mois, madame F... vivait, hantée par la tentation de se saisir uniquement d'un coupon de soie blanche et seulement au magasin en question. Désir parfaitement absurde, car son mari lui donnait amplement l'argent nécessaire à sa parure. Ce coupon de soie blanche n'ajoutait rien à son élégance habituelle.

Madame F..., qui fut toute sa vie une hyperémotive, devient périodiquement plus vibrante encore, alors qu'elle est *unwell* comme disent pudiquement les

Anglaises. Or, plusieurs mois avant le vol qu'elle a commis et précisément un jour où elle avait ses règles, elle vit, au même magasin, au rayon des coupons de soieries une femme qui choisissait un morceau de soie blanche, le pliait avec une extrême dextérité, l'escamotait comme eût pu faire un prestidigitateur, et l'emportait caché dans son sac à main. Et cette vue causa à madame F..., un choc émotif d'une violence inattendue : ce fut, en elle, un court-circuit d'angoisse, accompagné d'un sentiment de grande indignation. Et elle demeura pendant quelques heures obsédée par tant de malhonnête audace et aussi par la crainte d'être capable d'en faire autant. Pendant plusieurs semaines, elle oublia cette aventure, qui, tout à coup, revint s'imposer à son esprit, au moment d'une nouvelle période menstruelle, accompagnée, comme toujours, d'un redoublement d'émotivité. Or, cette idée s'empara d'elle avec une insistance dont elle s'alarma. Bientôt le souvenir se doubla de la crainte de plus en plus intense d'en venir à ce geste affreux ; une crainte aussi sotte lui fit d'abord hausser les épaules ; mais, à mesure que le temps passait, elle s'affirmait davantage, revêtant peu à peu le caractère d'une obsession anxieuse, avec impulsion à l'acte.

Une première fois, madame F... s'attarda au rayon de soieries et y lutta pendant un long moment contre la tentation. Elle n'avait aucun besoin de ce morceau d'étoffe : le seul mobile appréciable résidait donc uniquement dans le souvenir obsédant du vol pareil qu'elle avait vu commettre. Ce jour-là,

après un très pénible débat intérieur où ses sentiments éthiques luttèrent désespérément contre l'appel du mal, elle parvint à s'arracher à cette sorte de fascination — c'est le mot même dont elle s'est servie ; — dehors, elle respira librement, heureuse de rentrer chez elle les mains vides... Mais trois semaines plus tard, toujours au même moment critique, elle se sentit reprise de son obsession-impulsion plus impérieuse que jamais : elle souffrait beaucoup de se sentir vertigineusement entraînée vers l'accomplissement d'un acte en contradiction avec toute sa vie. Le 9 mars, l'angoisse élective prit une telle acuité de souffrance morale qu'il lui fallut comprendre qu'elle ne s'en libérerait que par l'assouvissement, inéluctable désormais. Et elle partit, résolue à faire exactement ce qu'elle avait vu faire, afin d'apaiser la fureur du démon qui habitait en elle. Elle vola le coupon de soie, d'ailleurs très maladroitement. Au moment où elle s'en empara, elle ressentit un soulagement véritable par suppression de l'hypertension émotive.

Le cas de madame F... diffère manifestement du vol commun par l'appareil d'extrême émotivité qui l'accompagne et le caractère d'obsession pathologique qu'il revêt nettement. Pour qu'ait pu survenir, chez cette personne, par ailleurs tout à fait respectable, cette sorte d'effraction émotive déterminée par la vue d'un vol, pour qu'ait pu se produire cette cristallisation d'un vif émoi en manière d'idée fixe, il a fallu, de toute nécessité, que madame F... fût une grande émotive constitutionnelle. Or, chez elle,

la maladie de Dupré se révélait intense à première vue et à l'épreuve de l'examen le plus serré. Aucun des signes objectifs ne manquait : déséquilibre circulatoire, spasmes respiratoires, tension artérielle faible, pouls variant de 96 à 112, exagération de tous les réflexes, dermographisme très marqué et très persistant, tremblement généralisé.

On ne saurait tenir pour responsable une malade de cette sorte.

Prenons pleine conscience de la nécessité d'un bon diagnostic, alors qu'il s'agit de dire à la justice : voici le vol par perversité, et voilà la kleptomanie par hyperémotivité.

Ce même phénomène de cristallisation en idée fixe avec obsession-impulsion, mène encore à d'autres délits du domaine érotique. Il faudra les décrire à part.

★  
★★

L'immense domaine de la psychose émotive-anxieuse s'étend encore aux régions où vivent inquiets, douloureux, incertains, les phobiques, les scrupuleux, les douteurs, les superstitieux et ceux que le langage courant nomme des « maniaques »<sup>1</sup>.

On vous a raconté l'histoire de ce pharmacien qui passe la moitié de sa vie à craindre d'être con-

1. Un maniaque dans la langue ordinaire, c'est un homme qui a contracté une habitude singulière. Dans la langue des psychiatres, la manie est la forme hyperexcitée de la cyclothymie, par opposition à la mélancolie qui en est la forme dépressive.

duit à verser des doses toxiques dans les potions de ses clients ; et celle de la pauvre mère, infiniment tendre, pourtant, et qui frémit, à tous les repas qu'elle fait, à la pensée qu'elle va peut-être clouer sur la table, d'un grand coup de couteau, la menotte de son enfant ; celle de scrupuleux qui vont confesser leurs péchés, le plus souvent imaginaires, revoient, quatre fois par semaine, leur directeur de conscience, en changeant avec l'espoir d'en trouver un plus rigide, satisfaits alors qu'ils rencontrent un prêtre de peu d'expérience et qui les prend au sérieux, navrés quand un bon vieux conducteur d'âmes leur donne l'adresse d'un médecin en leur disant : vous croyez être un pécheur, vous n'êtes qu'un malade.

Vous avez tous connu de ces mortels infortunés qui ne peuvent, sans le secours d'un bras, traverser une rue un peu large, qui ne sauraient demeurer enfermés dans une église ou dans un théâtre, sans ressentir l'étreinte de l'angoisse ; ceux qui, pour un empire, ne toucheraient pas un bouton de cuivre, qui voient des microbes partout, se relavent les mains toutes les dix minutes. D'autres ne peuvent s'habiller le matin ni se coucher le soir, sans obéir aux rites singuliers qui éloignent le mauvais sort, font que l'enfant ne tombera jamais malade, que le ciel sera beau ou que la réception du soir sera bien réussie : il s'agit seulement de toucher douze fois le flacon dentifrice en le changeant un peu de place vers la gauche, de se laver la main gauche avant la main droite, et de bien placer son rasoir dans la direction est-ouest, de compter jusqu'à trente en se



savonnant le visage, quitte à recommencer chacune de ces menues cérémonies, pour peu qu'un doute subsiste dans l'esprit sur le nombre de répétitions de chacun de ces gestes.

Vous l'avez dans votre famille, proche, lointaine ou alliée, l'émotif qui se relève avant de s'endormir pour aller voir s'il n'a pas oublié d'éteindre le réchaud électrique, allumé tout à l'heure pour la toilette du soir, celui qui remonte deux ou trois fois ses cinq étages pour s'assurer qu'il a fermé sa porte et le tiroir-caisse de sa table ; celui-ci, qui rouvre ses lettres qu'il vient de cacheter, par crainte obsédante de s'être trompé d'enveloppe, et cet autre que vous voyez revenir sur ses pas parce qu'il n'est pas bien certain d'avoir quitté du pied gauche le seuil de sa maison, car chacun sait de connaissance sûre comme il est dangereux de partir du pied droit !

Le maître philosophe et le maître écrivain du *Bréviaire de l'Histoire du Matérialisme* et des *Fonctions du Cerveau*, retournait en arrière quand il avait franchi du pied qui ne convenait point une bordure de trottoir.

Un écrivain célèbre, mort lui aussi, niait Dieu, tenait pour absurde la foi en l'immortalité de l'âme et publiait, de temps à autre, des pages d'un anti-cléricalisme exaspéré : cependant, il faisait — j'en ai reçu la confiance en un jour de détresse — trois signes de croix, le soir, sa lampe éteinte ; quand il était plus anxieux, il répétait trois fois ce triple geste de piété chrétienne, auquel il emmêlait le *numero deus impare gaudet*, qui est d'essence païenne.

Pour apaiser le dieu terrible des catholiques, une israélite, pourtant fidèle à la foi de ses pères, a fait brûler un cierge à Notre-Dame-des-Victoires.

Cérémonies purement rituelles et de conjuration, ne comportant aucune adhésion à la foi qui les recommande : il s'agit seulement d'écartier le malheur dont un état subconscient fait ressentir vaguement la menace.

Un de mes camarades, peintre de grand talent, était, voici vingt ans, fort amoureux de sa maîtresse : la crainte de la perdre lui troublait un peu la raison. Tout à fait incroyant<sup>1</sup>, il en venait à s'imaginer vaguement que le clergé ne pouvait qu'être hostile à ses jeunes amours ; aussi bien quand passait un prêtre, il empoignait à pleine main le trousseau de ses clés dans sa poche et ne le lâchait point tant que la robe noire était en vue. Pour faire ce geste plus vite, il lui est arrivé de laisser choir et de briser un objet précieux qu'il portait sous le bras.

Un homme distingué, qui vient causer avec moi fréquemment, s'alarme d'être atteint de cardio-sclérose, et il compte, un peu plus souvent qu'il ne faudrait, le nombre des jours qui le séparent de sa fin. Il compte, en vérité, de façon singulière... par le nombre d'allumettes qu'il brûle chaque jour pour le bec Bunsen de son cabinet de toilette ; il en con-

1. J'ai lu, je ne sais plus où, que la superstition est la foi, la pauvre foi des incrédules. Mais l'on ne peut admettre cette définition : les personnes les plus pieuses, pourvu qu'elles soient anxieuses, tombent exactement dans le même travers. L'antiquité païenne, la romaine surtout, connut les mêmes recours pour conjurer la malechance.

sumé trois ou quatre chaque jour : ça lui fait quatre années à vivre ; si l'une d'entre elles casse, il la compte pour six mois seulement. Et il triche, de temps à autre, en trouvant un prétexte pour en allumer une de plus, afin de se donner, à demi sérieux, moitié riant de son enfantillage, une année de vie supplémentaire.

Le bon maître Anatole France, celui du *Jardin d'Épicure*, dit que l'humanité veut qu'on la traite par l'ironie et la pitié. Je pense que, s'il avait exercé mon métier, il eût laissé volontiers l'ironie et n'eût gardé que la pitié, la tendre pitié pour les pauvres malheureux hommes !

## CHAPITRE III

### QUELQUES HISTOIRES D'ÉMOTIFS

Utilité des exemples concrets. — Explosion émotive à propos d'une séparation ; inhibition émotive à l'heure de l'heureuse réunion. — Violent émoi maternel ; persistance de la psychose émotive acquise ; diagnostic de l'émotivité pure. — La vie d'un émotif constitutionnel : timidité familiale, scolaire, conjugale ; un timide peut faire un brave, grâce à la force de l'amour-propre et de l'éthisme. — Accident de chemin de fer ; psychose émotive intense consécutive. — Émotivité et sinistrose. — La question de médecine légale.

Nombre d'émotifs se ressemblent et leurs symptômes, le plus souvent, diffèrent moins par la diversité que par l'intensité. Il existe, pourtant, toute une catégorie d'émotivités électives, d'un intérêt particulier, nous le verrons.

Dans ce domaine, nos observations cliniques ont une proche parenté avec les humbles faits divers

dont s'emplit la troisième page des journaux. Elles ont très souvent pour point de départ, un accident. Ce sont de petites histoires vulgaires, qui ne valent que par leur scrupuleuse exactitude. Si j'en donne ici trois ou quatre, bien caractéristiques, c'est que la prise de contact avec la réalité est nécessaire à qui veut se faire une bonne idée générale. Si l'on y trouve quelque intérêt documentaire, l'art n'y sera pour rien, car elles ne sont en aucune manière arrangées pour mieux plaire.

*Le trop sensible Monsieur Pierre.*

Voici quelques années, j'ai accepté d'accompagner mon ami M. Pierre V..., pour conduire, dans un sanatorium de province, sa jeune femme qui donnait quelques signes de tuberculose au début. Nous arrivâmes à R\*\*\* par un jour de décembre brumeux, glacial, lamentable et le premier abord fut très pénible. Madame V..., mieux que résignée, courageuse, pensait surtout à consoler le chagrin de son mari. Très épris, il souffrait cruellement d'être contraint d'abandonner sa femme aux mains de médecins et d'infirmières inconnus. Tandis qu'avec le directeur, je m'attardais à l'installation de la malade, je pouvais voir, par la fenêtre, Pierre errant dans le parc, l'air navré, changeant à tous moments d'allure et de chemin, ruminant son chagrin, évidemment en proie à l'agitation anxieuse.

Sachant de longue date quel grand émotif il faisait, je vis qu'il était nécessaire de m'occuper un peu de lui. Je le retrouvai dans un état de profond désarroi et la tête comme perdue. D'une voix rauque et basse, il prononçait des paroles sans suite, mettant à tous moments, un mot à la place de celui qu'il eût voulu dire. Je l'installai dans une pièce chaude. Il frissonnait, claquant des dents, tremblait de tout son corps. Son pouls, défaillant, battait à 130. Le visage était couleur de muraille et les traits ravagés. En même temps qu'une soif ardente et qu'une extrême sécheresse de la gorge, il ressentait un tel refroidissement qu'il lui paraissait que ses jambes, jusqu'à mi-cuisse, étaient bottées de glace. Il fallut lui tremper les bras dans l'eau chaude et lui faire avaler de force une bolée de grog brûlant pour lui redonner une circulation périphérique supportable. Quand il fut assuré d'être seul avec moi, il suffoqua dans les sanglots.

Je brusquai les adieux. Nous reprîmes le train pour rentrer à Paris. Une fois accomplie la séparation, une fois bien finie cette hésitation qui, tout le jour, lui avait fait se demander s'il n'allait pas ramener avec lui sa compagne chérie, une fois la rupture faite, Pierre avait retrouvé son calme. Il put dîner avec moi, dans le train, et causer très normalement tout le long de la route. C'est que l'angoisse fait son nid dans le doute et l'attente.

Huit mois plus tard, madame Pierre V..., que l'on pouvait considérer comme guérie, revenait à Paris et j'ai su, par les confidences qu'ils me firent tous deux,

à l'insu l'un de l'autre, ce que fut leur rapprochement. Pierre, qui attendait avec la plus ardente impatience le retour de sa bien-aimée, comptait sur une nuit d'ivresse. Ils dînèrent ensemble, très tendrement, au cabaret, puis regagnèrent leur logis. Surmené par la joie comme il l'avait été par le chagrin, notre héros — si l'on peut dire — passa les deux premières heures de la nuit à pleurer de joie sur le cœur de sa « rescapée ». Après quoi, détendu, sans forces, il s'endormit, pendant huit heures, du sommeil le plus lourd. Il lui fallut, m'affirma-t-il, cinq ou six jours pour retrouver sa pleine jeunesse amoureuse et prendre conscience du bonheur reconquis. On observe souvent chez les grands émotifs ces dépressions soudaines, ces écroulements du tonus après les grands émois. Pour eux, le retour au bonheur est une épreuve presque autant que la menace de le perdre.

### *L'histoire de Madame Louise.*

C'est une petite bourgeoise de trente-six ans, mariée à un employé d'administration. Heureux ménage : trois enfants.

On est en août. Le père demeure au travail dans son chef-lieu, cependant que madame Louise et ses petits partent pour une plage extrêmement modeste. Tous quatre viennent de monter en hâte dans le train. Il est plus de minuit. Le service se fait un peu non-

chalamment ; un employé les a laissés monter à contre-voie... Voilà, vide, un compartiment de seconde. Quelle chance ! Et déjà le train roule...

Madame Louise met de nombreux cartons dans le filet. Puis elle installe sur les coussins des couchettes improvisées :

— Voyons, enfants, il se fait tard : venez vite dormir.

Voilà l'aîné : huit ans ; la cadette : six ans... Où donc est passé le petit ?...

— Dans le couloir, maman, où il s'amuse.

Madame Louise appelle et le petit ne répond pas. Dans le couloir, personne. Mais une portière est là, grande ouverte. En jouant, celui de trois ans est tombé sur la voie. En un clin d'œil, c'est une certitude.

Folle, la mère se suspend à la sonnette d'alarme, cependant que les deux aînés, à genoux, embrassant sa jupe, poussent des cris d'angoisse.

Après un temps interminable, le train se ralentit et stoppe. Voilà le pas du chef de train sur le ballast. Et la mère lui crie que l'enfant est tombé par la portière ouverte. Comme elle veut descendre, courir à la recherche de son petit, on lui répond de ne pas quitter sa place. Et c'est le grand silence nocturne dans la campagne, rompu seulement par le toussotement rythmé de la machine. Puis une rude voix d'homme qui interpelle un camarade :

— Dis donc ! viens avec moi et apporte la boîte pour ramasser ce qu'il en reste !

Un grand frisson secoue la pauvre femme. Des



gens sont venus la rejoindre dans son compartiment, plus curieux peut-être encore que sympathiques, et qui ne se lassent de demander : « Comment ça s'est-il fait ?... » et de blâmer, à voix criarde, la négligence des employés, qui ne peuvent même pas fermer convenablement les portières !... Et madame Louise, qui voudrait écouter si les hommes reviennent avec les restes, ne sait comment faire taire ces importuns.

Mais voilà que le train s'est remis en marche, et il roule vite, à présent, pour regagner le temps perdu. Ne l'aurait-on pas retrouvé ? Bien sûr, si son petit n'était pas mort, on serait venu le lui dire. Elle a pensé tout haut ; les cris redoublent des deux aînés cramponnés à leur mère. Pendant deux grandes heures, la pauvre femme a souffert ce que souffre une mère pour la mort d'un enfant. Une lueur d'espoir lui demeurait encore, tout juste assez pour entretenir en elle le doute qui double la douleur des affres de l'angoisse. Et la pensée la torturait aussi de son mari dont chaque tour de roue l'éloignait, qui reposait paisiblement, qui les croyait en sûreté, son malheureux mari qui, tout à l'heure, avait trois enfants, qui, maintenant, n'en avait plus que deux ! Et il faudrait lui annoncer cette nouvelle !...

Mais le train ralentit et s'arrêta dans une gare. Et quelqu'un la prit par la main pour la conduire dans un compartiment de première où elle vit, gisant sur les coussins, tout empaqueté, dans des linges sanglants, son petit qui pleurait, qui respirait, qui vivait ! Il était tombé sans réaction de défense, à la

manière d'un paquet. Par une merveilleuse chance, les roues ne l'avaient pas touché. Il n'avait qu'un grand nombre de plaies contuses. Pas même une fracture !

L'enfant guérit en peu de temps. Mais, de cette aventure, la mère demeura malade. Il fut longtemps d'usage, parmi les romanciers, de dire que, le lendemain d'une telle secousse, « la pauvre femme avait les cheveux blancs ». Madame Louise réagit autrement. Elle fit une psycho-névrose émotive, une maladie de Dupré.

Pendant près de deux ans, elle resta tremblante, la gorge serrée, les mains moites, le cœur battant au plus léger émoi. Elle connut les insomnies, les cauchemars tragiques. Un bruit soudain la faisait tressauter. Des crises de larmes lui venaient sous les plus futiles prétextes. Pour un rien elle entrait en colères d'une violence inouïe. Il ne se passait plus de jours sans querelle avec son mari, sans taloches distribuées aux enfants, et qui n'épargnaient pas plus que les autres celui qui lui était devenu deux fois cher. La vie du ménage avait perdu sa douceur de naguère. Sous l'empire d'une secousse émotive terrible, madame Louise, déséquilibrée, avait changé de caractère.

Et, le jour où il fut question d'une indemnité à payer par la Compagnie, madame Louise se plaignit de n'être plus la même femme. Un jeune médecin du réseau fut désigné, intelligent et de haute culture, mais qui n'avait point fait, en neuro-psychiatrie, d'études spéciales ; si bien qu'après examen pro-

longé, il n'osa pas conclure à la réalité d'une psychose traumatique. Sa propre psychologie prenait part à son incertitude : impeccablement probe, mais constitutionnellement enclin au doute et à la défiance, il avait naturelle tendance à soupçonner la patiente sinon de simulation, du moins d'exagération intéressée. En médecine comme ailleurs, on peut pécher par excès de confiance ou par défaut contraire.

Un médecin d'expérience plus rassise, appelé en consultation, fit voir à son jeune confrère :

1° Que le récit de madame Louise était, en ce qui concernait l'accident, pleinement véridique, comme il avait été possible de le vérifier ;

2° Que la description des symptômes éprouvés par elle était de tous points conforme à toutes les bonnes descriptions de la psychose émotive post-traumatique et que pas un détail n'en paraissait artificiellement forgé ;

3° Que les dires des gens de son entourage la dépeignaient comme une femme pleine de santé morale et nullement mythomane ;

4° Que l'intéressée, de son propre mouvement, déclarait que son mal, après avoir atteint son apogée, s'atténuait de manière sensible avec le temps. (La plupart des exagérateurs et des simulateurs ou des revendicants ne manquent point de se dire de plus en plus malades.) ;

5° Que persistaient encore tous les signes objectifs et qui ne se simulent point.

Et d'accord, cette fois, le jeune médecin et le vieux consultant firent donner à madame Louise l'in-

demnité qui convenait au dommage subi par elle et à la perturbation transitoire de la paix du ménage.

Aider impartialement à faire rendre justice, c'est l'une des prérogatives les plus hautes de notre art. Pour exercer la profession d'expert, on voit comme est indispensable une connaissance approfondie de l'émotivité morbide. Les exemples suivants le montreront encore.

*Les aventures de Monsieur Maurice.*

M. Maurice M... a 46 ans. Dès son enfance, il s'est toujours montré prodigieusement timide, perpétuellement affolé à l'idée des fautes qu'il aurait pu commettre. Les plus douces remontrances de ses parents lui paraissaient comme les manifestations d'une redoutable justice et contribuaient à étouffer en lui toute expansion gaie ; il aimait son père et sa mère de tout son jeune cœur, mais avec un respect plein d'émoi.

L'instruction religieuse l'induisait en de mystérieuses terreurs ; la pensée de la damnation l'obséda longtemps. A l'école, l'appel inopiné de son nom lui communiquait l'attitude tremblante d'un coupable. Pendant les classes il vivait dans l'angoisse d'avoir à réciter une leçon pourtant soigneusement, méticuleusement apprise. Interrogé, il était pris de transpirations profuses, de battements précipités du cœur et d'un tremblement généralisé assez intense pour que

ses voisins de classe pussent le discerner ; tout cela s'accompagnait d'un désarroi mental où tourbillonnaient ses idées et qui lui faisait oublier ce qu'il avait le mieux appris.

A l'âge de 8 ans, il voit un camarade tomber sous les roues d'une voiture, ressent une vive secousse émotive et fait une jaunisse, vraisemblablement due à un spasme des voies biliaires.

De 13 à 17 ans, notre sujet est à l'école primaire supérieure ; son intelligence est bonne et il travaille assidûment. Mais la crainte l'obsède de ne pas réussir aux examens de fin d'année ; les professeurs et les répétiteurs, presque tous bienveillants, lui inspirent une malade terreur ; sans cesse il se demande si ses paroles ou ses attitudes les plus franches ne seront pas mal interprétées ; et cela le maintient dans un état quasi permanent d'anxiété qui l'épuise.

La puberté se manifeste chez lui normalement et le désir des femmes se révèle très vif ; mais une timidité farouche le tient éloigné des courtisanes et des honnêtes femmes.

« Mes désirs, a-t-il écrit, allaient à la recherche de l'aventure sentimentale, et lorsque celle-ci paraissait se nouer, une timidité extrême s'emparait de moi et me faisait fuir, si ma partenaire semblait vouloir pousser les choses au dénouement, je vivais dans la crainte affolée d'être obligé de payer de ma personne, tant je craignais le ridicule d'une insuffisance physique. »

A dix-huit ans, il entre aux services techniques et administratifs d'une entreprise industrielle, se donne

dix fois plus de peine que ses camarades par crainte de n'être pas assez consciencieux, et garde toujours devant ses chefs la même attitude rougissante et tremblante. Le fait de se sentir observé le paralyse et rend tout travail impossible. Il ne parvient à uriner que dans la solitude et le silence : une fois, aux manœuvres, faute de pouvoir s'isoler, il reste un jour entier sans vider sa vessie et en souffre cruellement.

Il a des évanouissements, des états demi-syncopaux, pour être demeuré longtemps debout chez un tailleur, au cours d'un essayage, et, au régiment, au cours de revues exigeant une longue immobilité. Il fut, d'ailleurs, très bien noté, quitta le régiment avec les galons de sous-officier.

A vingt-trois ans, pendant une promenade au bois de Boulogne, à bicyclette, Maurice M... tomba sous les pas de deux cavaliers, et fut piétiné par les chevaux, d'où contusions à la tête et plaie, dont on voit encore la cicatrice, au coude droit. Il eut une petite commotion, avec perte de connaissance ; et il dut constater, dans la suite, une recrudescence très marquée de ses rougeurs, de ses transpirations, de son tremblement, de sa tachycardie. Pendant des années, il ne put pas entendre le bruit des sabots des chevaux martelant le sol, sans être pris d'une véritable reviviscence émotive de son accident.

Sa main droite, particulièrement malmenée au cours de sa chute à bicyclette, fut prise lentement, progressivement de troubles moteurs importants ; comme sa profession l'obligeait à écrire à peu près

constamment, les mouvements pour l'écriture furent précisément ceux sur quoi se localisa son émotivité post-traumatique ; ses doigts se crispèrent, les mouvements de la main prirent un caractère spasmodique, si bien qu'il lui devint impossible d'approcher du papier la plume sans qu'elle lui échappât. Plus il insistait, et plus sa main se révoltait, se raidissait en manière de crampe ; il crut à un commencement de paralysie, apprit à écrire de la main gauche ; et c'est ainsi qu'il se tire d'affaire encore à l'heure actuelle, quand une reprise d'émotivité lui redonne une crise de crampe des écrivains.

Maurice M... rencontra, en 1902, celle qui devait être sa femme ; il l'aima et fut aimé d'elle ; mais une grande terreur le prit à l'idée de lui donner un mari si craintif, et que ne manquerait point de paralyser l'excès même de son amour. Avant d'oser faire sa demande en mariage, il hésita deux ans, pris de sueurs froides, quand il cherchait à se représenter les premières approches. Elle finit par lui arracher l'aveu de ses scrupules, que sa douceur sut vaincre. Leur nuit de noces fut pénible. Éperdu de désir et de crainte, écrasé de bonheur, jusqu'à l'aube il ne cessa de sangloter comme un enfant sur l'épaule de sa jeune femme.

Mais, à la longue, il se calma, contracta l'habitude de la possession conjugale. A la moindre contrariété, l'impuissance fonctionnelle reparaisait pour quelques jours. A six ans d'intervalle, deux enfants, bien constitués, naquirent au ménage. Maurice M..., devenu petit industriel, allait beaucoup mieux et

commençait de s'installer, tant bien que mal, dans l'équilibre instable de sa vie quotidienne, quand la guerre éclata.

M... partit le second jour de la mobilisation, en qualité de lieutenant au ...<sup>e</sup> territorial. Il prit part aux premiers combats de Belgique et, à force d'éthisme, s'y comporta très convenablement. Mais les fatigues de la retraite sur la Marne et l'angoisse de la défaite lui avaient valu un tel état de dépression qu'à la fin de septembre il dut se laisser évacuer.

En février 1915, il demandait à retourner au front et obtenait le commandement d'une compagnie, au ...<sup>e</sup>. Il prit la tranchée dans la région de L... et y demeura jusqu'au 26 janvier 1916. Ce jour-là, après avoir subi, pendant neuf heures consécutives, un bombardement des plus violents, il fut enseveli à son poste de combat par l'explosion d'un gros obus. Il eut la tête durement serrée par l'aplatissement du casque, reçut plusieurs plaies superficielles au front et de multiples contusions. Rapidement déterré par ses hommes, il ressentit d'abord de violentes douleurs de tête. Évacué sur le poste de secours, c'est là seulement qu'il perdit connaissance. Il fit ensuite, indiscutablement, une phase de confusion mentale, qui lui laissa une grande lacune amnésique.

Évacué sur un hôpital d'Amiens, il y demeura quatre semaines. Là, grosse éclosion de troubles nerveux, principalement sous forme de tremblement généralisé, survenant au moindre bruit, et prenant forme de véritables crises nerveuses avec suffocations.



Il lui fallut, pour se remettre, cinq mois de traitements divers ou de convalescence. Le 20 juin 1916, il retournait au front, avec un bataillon de travailleurs. A ce moment, sa santé n'était pas trop précaire ; il accusait seulement une extrême fatigabilité, des réactions très violentes à toutes les situations imprévues, de véritables crises de tremblement survenant à l'occasion des explosions, même lointaines, d'obus de gros calibre.

En octobre 1916, chute de cheval sans graves conséquences, mais suivie d'un redoublement de nervosité.

Le 22 mars 1917, il est envoyé au bois Le Prêtre, comme capitaine au ...<sup>e</sup> territorial. Peu de jours après, plusieurs torpilles ayant explosé tout près de lui, sans le blesser, il est pris d'un tremblement généralisé d'une intensité inouïe et qui dure trois jours. Il fait d'héroïques efforts pour le dissimuler et pour demeurer à son poste ; mais le plus léger bruit lui est intolérable ; le sifflement des balles qui, jusqu'alors, le laissait indifférent, lui cause un émoi grandissant. Il est pris de vertiges, il ne mange plus, ne dort plus. On l'évacue sur le service central psychiatrique de Lyon : après une convalescence de deux mois, il est hospitalisé au Val-de-Grâce, dans le service de M. le professeur C..., où mes fonctions m'amènent à l'examiner.

Le malade accuse une dépression persistante, physique et intellectuelle ; une sensation de tension douloureuse à la nuque ; des brouillards parfois scintillants passent devant ses yeux ; le sommeil est irrè-

gulier, tout bourrelé de cauchemars, et suivi d'extrême fatigue : il existe un certain degré d'incertitude de la marche, surtout à la descente d'un escalier, et c'est le tremblement qui paraît en être la cause. La plus légère contradiction l'irrite et provoque une réaction de véritable exaspération. Au moindre bruit inattendu, le malade tressaille et manifeste une ébauche d'état anxieux. On constate chez lui une hyperréflexie tendineuse extrêmement marquée, de la tachycardie très variable (de 70 à 130), du dermatographisme, un gros tremblement généralisé, qui s'exagère à l'occasion d'un bruit inopiné. Alors qu'il me racontait certains épisodes de sa vie militaire, et notamment l'effondrement de son abri, le capitaine M... était pris de transpirations plus marquées au front et aux mains.

La plupart des signes objectifs que je notais à cette date persistent encore actuellement.

Le diagnostic porté fut celui-ci : *dépression constitutionnelle, avec tendance aux scrupules ; constitution émotive de Dupré, avec recrudescence très marquée du syndrome, à la suite d'émotions de guerre et d'une commotion suivie de confusion mentale. Nulle trace de mythomanie ; pas la moindre tendance à l'exagération utilitaire.*

J'ai proposé la mise hors cadres, le capitaine M... étant, indiscutablement, hors d'état d'exercer un commandement effectif. Actuellement, il a repris la direction de ses affaires : mais il y est gêné perpétuellement par l'intensité persistante de son émotivité, se manifestant par un déséquilibre respiratoire,

circulatoire, glandulaire, par des réactions émotives sous forme d'impatience — et aussi par la dépression neurasthénique que cause et entretient, ainsi que nous l'observons fréquemment, cette incessante spasmodicité.

*L'accident de chemin de fer de Madame Marie.*

Chez elle, on ne découvre guère la constitution émotive. Elle a acquis le syndrome de Dupré, dans les conditions que voici :

Le 1<sup>er</sup> février 1916, à 7 heures 10 du soir, comme elle revenait d'Amiens, le train express où elle se trouvait, et qui marchait à vive allure, heurta une rame de wagons en manœuvre, déraila et prit feu. Madame Marie, qui s'était suspendue par les mains au filet à bagages, fut projetée sur la banquette avant, puis rejetée sur la banquette arrière. Après quelques secondes de stupeur, elle constata que son compartiment, l'un des plus près de la locomotive, flambait sur toutes ses parois ; le couloir n'était plus qu'un infranchissable amas de bois rompu et de tiges métalliques tordues. A l'imitation d'un de ses compagnons de voyage, elle se glissa par un trou béant dans le plancher, et put ainsi éviter d'être brûlée vive. On lui a dit, plus tard, que ses vêtements, dans son dos, avaient été arrachés et déchirés.

Au moment où elle quitta le wagon, elle se sentait pleine de calme, malgré le brasier flamboyant sous

ses yeux, malgré les cris des victimes demeurées sous les décombres. Même, quand un express, qui passait sur une voie tout auprès d'elle, faillit l'écraser, elle ne perdit pas son sang-froid. A l'infirmerie militaire, installée dans les locaux de la Compagnie des wagons-lits, près du lieu du sinistre, elle alla se réfugier. Très bravement, elle se mit à aider au pansement des blessés qu'on amenait continuellement. Elle se sentait forte et croyait être calme. Un témoin lui a dit, depuis, qu'elle allait et venait dans la salle commune, en redisant d'une voix exaltée :

« Je n'ai rien, moi ; je n'ai absolument rien ! »

De cet épisode, elle n'a pas gardé le souvenir. Elle dit seulement qu'à un certain moment elle s'est sentie extrêmement incommodée par les cris des blessés et l'odeur de « brûlé ». Actuellement encore, quand il arrive à madame M... de percevoir une odeur analogue, par exemple celle que donne un poêle d'appartement verni et surchauffé, elle est reprise de malaise et d'anxiété.

Le soir de l'accident, elle a accepté le bras d'un des employés supérieurs de la Compagnie des wagons-lits et s'y tint longuement cramponnée, prise qu'elle était de battements de cœur, de claquements de dents, de frissons et d'un tremblement généralisé, assez fort pour qu'elle eût grand'peine à se tenir debout.

Pourtant, elle a demandé à ne partir qu'après les grands blessés. Vers 10 heures du soir, une auto l'emmena à l'hôpital de Saint-Denis, où un pansement fut apposé sur sa jambe gauche blessée. Là, elle se

prit à marcher de long en large, avec une agitation anxieuse manifeste.

Elle a pu donner son adresse. Rentrée chez elle vers onze heures, elle a dû réclamer l'assistance de sa concierge, pour regagner son appartement, tant ses jambes tremblantes peinaient à la porter. Il lui fut impossible de dormir ; ses yeux se fermaient-ils, une secousse violente la réveillait péniblement ; elle prit le parti de se lever et d'aller auprès de ses enfants ; leur vue détermina une longue explosion de sanglots et de suffocations.

Les jours suivants, la malade se montra encore très agitée : fait important et qui prouve bien qu'elle a fait une courte phase confusionnelle, il ne lui restait aucune mémoire de l'hôpital où elle avait été pansée, ni d'une infirmière qui lui avait prêté son écharpe.

A peu près nul les premiers jours, le sommeil ne revint que très lentement. Pendant deux mois il fut coupé de véritables épisodes de terreur nocturne : réveils en sursaut avec anxiété, sueurs froides, suffocations, battements violents et précipités du cœur. Durant le même laps, le repas du soir dut être supprimé ; comme il avait lieu à l'heure même du sinistre, madame Marie, au moment de se mettre à table, était prise invariablement d'anxiété, de spasmes de l'œsophage et de l'estomac qui s'opposaient au passage du moindre aliment, même liquide, si bien que, bientôt, l'amaigrissement fut considérable.

En même temps, le caractère se modifiait profondément. Elle était autrefois, au dire de son entou-

rage, d'humeur parfaitement égale ; à dater du 1<sup>er</sup> février, elle s'est montrée, tantôt calme et presque normale, tantôt prise d'un singulier besoin de s'isoler dans le recoin le plus obscur de son appartement, pour y demeurer inerte, farouche, en proie aux pensées de découragement ; tantôt encore elle fondait en larmes, ou bien s'emportait violemment sous les plus futiles prétextes, jetant à terre, brisant avec colère les objets qui lui tombaient sous la main, ou distribuant à ses enfants, — jadis extrêmement choyés, — de très rudes taloches à la plus légère incartade.

Sa mémoire devint lacunaire et incertaine. N'ayant à peu près rien oublié des faits antérieurs à l'accident, elle a perdu le souvenir de plusieurs précisions acquises postérieurement : elle oubliait le numéro du secteur postal de son mari, à qui, pourtant, elle écrivait à peu près tous les jours ; ou bien elle passait et repassait, sans la reconnaître, devant la porte de son avocat.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1916, comme elle finissait de dîner, elle entendit l'appel caractéristique des voitures de pompiers et vit au ciel une grande lueur d'incendie. Elle fut aussitôt prise de phénomènes anxieux, passa une nuit sans sommeil ; le lendemain et les jours suivants, ses jambes se dérobaient sous elle ; son estomac souffrait de douloureuses contractions spasmodiques.

C'est à ce moment qu'elle vint me demander avis. Madame Marie accusait une extrême fatigue, un amaigrissement progressif, la persistance des états

spasmodiques ou anxieux, des troubles de la mémoire et du caractère décrits plus haut. Elle avait beaucoup pâli, et, depuis le traumatisme, elle donnait de nombreux signes d'anémie.

J'ai constaté une tension artérielle basse (11-5 à l'appareil de Pachon qui révélait un véritable tremblement de la pulsation) ; de la tachycardie à 106 ; de la brusquerie et de l'exagération des réflexes tendineux ; du déséquilibre circulatoire et sécrétoire sous forme de dermatographie, des changements brusques de coloration du visage, une transpiration abondante des mains.

Actuellement, après deux ans, madame M... n'est pas encore guérie. Nombre de symptômes se sont améliorés de façon progressive, — et cela, malgré l'approche du procès en dommages et intérêts intenté par elle à la Compagnie des chemins de fer du Nord — mais elle demeure incapable de supporter, sans tressauter, un bruit soudain ; prompte aux larmes ou à la colère, elle a quelques lacunes de mémoire : elle garde de l'hyperréflexie tendineuse ; et, comme son quadriceps fémoral réagit avec véhémence au coup de marteau le plus léger sur le tendon rotulien, de même elle s'exaspère et frapperait, pour un cri inattendu que pousse l'un de ses enfants, ou pour une fourchette qu'en desservant sa femme de chambre laisse choir.

\*  
\* \*

Certes, ce sont là choses connues depuis longtemps et telles qu'on en peut observer chaque jour. Avec les

faits de cette sorte, épars, Dupré a su nouer solidement la bonne gerbe, et c'est là son mérite. Nous les classions mal, nous ne savions pas leur donner le nom qui leur convient. Nous les baptisions hystérie, neurasthénie ou, plus prudemment, névrose traumatique. Ces désignations ne doivent plus, à mon avis, survivre.

Le qualificatif est à supprimer, puisque aussi bien le traumatisme n'agit, le plus souvent, que comme agent révélateur ou aggravant d'un état nettement constitutionnel ; il suffit d'observer attentivement pour constater que les choses se passent le plus souvent ainsi. Rayons donc le mot traumatique.

Rayons aussi le mot neurasthénie. En vérité, tout ce cortège de déséquilibres circulatoires, respiratoires, digestifs, tous ces spasmes, ce tremblement, ces troubles du rythme cardiaque, cette hyperréflexie, représentant un total énorme d'activité neuro-musculaire automatique, n'ont rien à voir avec le tableau clinique de l'épuisement nerveux. Certes, la fatigue réitérée peut, à la longue, se faire complice de l'émotivité ; et, d'autre part, à force de vibrer, à force de demeurer pour ainsi dire, sous pression, certains émotifs — pas tous — peuvent acquérir un certain degré d'asthénie neuro-psychique. Mais, associées, les deux entités morbides restent distinctes.

Et quant à l'hystérie, c'est ici principalement qu'il importe de préciser la séparation.

Avant de m'être pénétré du travail de Dupré, je me disais depuis longtemps : il y a des hystériques sincères et d'autres de qui les manifestations morbides



diffèrent peu de celles des simulateurs. Je ne peux plus me satisfaire aujourd'hui de cette approximation.

Ces sincères ne sont pas des hystériques, mais de purs émotifs. Et voilà que le mot hystérie ne peut plus s'appliquer qu'aux autres cas.

Émotive, la constriction des muscles du cou, que nous nommions à tort boule hystérique. Émotive toute la série des états spasmodiques présentés par nos malades et dont vous trouverez l'énumération dans le fameux article du *Paris médical*. Émotives ces crises de nerfs, faites de suffocations, de sensation d'étranglement, de tremblement généralisé, de torsion des membres, de sanglots, de désarroi, suivies d'une abondante émission d'urines claires... Crises franches, spontanées, honnêtes manifestement, que nulle persuasion n'améliore, que le malade cherche en vain à dominer, dont il a honte et qu'il voudrait pouvoir cacher, le plus souvent faciles à distinguer de ces attaques à grand spectacle, survenant à l'heure opportune, théâtralement étalées en vue de provoquer l'étonnement admiratif ou de profitables attendrissements, qui cessent par enchantement quand elles n'ont plus de témoins, qui disparaissent de partout où on ne les prend pas au sérieux, qui guérissent par persuasion bien conduite (pithiatisme de Babinski) et qui relèvent, comme Dupré nous l'a fait voir, de la mythomanie sous sa forme mythoplastique.

Dès lors, la psychonévrose émotive et l'hystérique nous apparaissent non seulement comme distinctes,

mais comme séparées par un fossé profond, celui-là même qui fait frontière entre l'honnête véracité et la tendance malade au mensonge.

Certes, nous voyons d'anciens émotifs — après commotion, par exemple — prolonger, exagérer, dramatiser les symptômes d'un mal plus d'à moitié guéri et, grâce à leur constitution mythomanaïque, muer en grande hystérie des états émotifs sincères au début. Mais nous sommes en droit d'affirmer que seuls les médiocres émotifs peuvent ainsi jouer à la mise en valeur de leur nervosité naturelle ou acquise. Les grands émotifs sont sincères et le demeurent.

Et vous entrevoyez déjà combien cette distinction est nécessaire dans la pratique journalière de la vie militaire ou civile.

Lorsque se plaide un procès en dommages et intérêts comme celui de madame Marie, ce que le tribunal demande aux experts, c'est ceci : « La plaignante est-elle atteinte d'une de ces psychonévroses traumatiques demi-volontaires, complaisamment entretenues jusqu'à l'heure du jugement, et dont les symptômes s'évanouissent le plus heureusement du monde, aussitôt la cause gagnée ?... ou bien, est-ce une de ces sincères qui ne demandent qu'à guérir ?... »

Appelé à rédiger, à propos de cette affaire, un certificat détaillé, j'ai pu écrire sans crainte de tromper la justice : « Les phénomènes que présente madame Marie ne sont pas de nature hystérique ; ils ne car madame Marie n'est, en aucune manière, une

relèvent pas, non plus, de la *sinistrose*<sup>1</sup> de Brissaud, revendicante... Il s'agit bien d'hyperémotivité acquise... nombre de symptômes ont été s'améliorant, d'autres persistent, et il est probable que la constitution hyperémotive fera désormais partie de sa personnalité... Quelle que doive être la terminaison du procès, elle n'aura sur l'évolution de la maladie aucune influence, heureuse ou fâcheuse. »

On ne peut oser de ces affirmations que si l'on est assuré de faire le diagnostic différentiel de l'hystérie et de la psychonévrose émotive. Comment ne pas louer les maîtres de la neuro-psychiatrie dont les observations nous confèrent l'autorité qu'il faut pour apporter aux tribunaux de pareilles précisions.

1. Rappelons que Brissaud donna le nom de *sinistrose* à ces états post-traumatiques où le blessé, de constitution revendicante, exagère sincèrement, aveuglément, obstinément l'importance du dommage par lui subi et réclame avec une énergie irréductible ce qu'il estime être son dû.

DEUXIÈME PARTIE

—

L'ANGOISSE  
ET L'APPEL DE LA MORT

## CHAPITRE PREMIER

### L'ANGOISSE MÊME

L'anxiété, c'est l'exagération de l'émotivité. — C'est la moins tolérable de toutes les souffrances. — L'angoisse mineure ou le trac : sa forme inhibitrice, sa forme exaspérée ; le trac des étudiants devant leurs examinateurs. — L'état anxieux ou subanxieux et les diverses toxicomanies. — L'anxiété chronique : état d'alerte perpétuelle. — L'accès aigu d'angoisse ; le premier accès. — Comparaisons pour donner une idée de l'angoisse à ceux qui ne l'ont jamais éprouvée.

Après ce que nous savons maintenant touchant la constitution émotive et les accidents, fort divers, de l'hyperémotivité, l'angoisse nous sera facile à concevoir. Elle est de même essence. Seul, un grand émotif peut hausser sa souffrance jusqu'à son tourment.

Plus d'un, parmi ceux qui me lisent, l'ont connue personnellement. Elle est venue, un jour, à l'appel de quelque imminence terrible, peut-être encore au

cours d'une période mélancolique, ou bien spontanément, pareille à quelque visiteuse inattendue, aux membres de glace, au visage d'effroi.

Nous avons observé ensemble des hyperémotivités gênantes ou pénibles et il en est qui peuvent bien passer pour ridicules. L'angoisse même rend le son du tragique. Devaux et Logre disent d'elle très justement : « La force nerveuse inutilisée se dérive tout entière sur le sujet lui-même, sous forme d'émotivité stérile ; elle n'aboutit qu'à son supplice et à son épuisement. C'est une torture sans cesse renouvelée..., c'est le *hard labour* de l'émotivité. »

Chez l'anxieux, le doute, l'irrésolution, la peur du destin, le sentiment d'insécurité, l'alarme, se haussent au degré suprême, comme, d'ailleurs, tous ces spasmes de tout ce qui peut en nous se contracter, respiratoires, circulatoires et cardiaques, digestifs, glandulaires, dont se constituent par excellence les signes de l'hyperémotivité. Quand il manifeste au dehors sa misère, l'anxieux, l'estomac serré, le cœur dans un étau, claque des dents, frissonne, balbutie, se tord les mains, va et vient, le regard effaré, en proie tout à la fois à une indicible fatigue et au besoin de s'agiter pour assouvir la force étrange qui l'étreint et le pousse.

D'autres demeurent, comme figés sur place, tout le corps baigné de sueur, les bras et les jambes refroidis comme ceux des cadavres, la face ravagée, l'esprit tout imprégné d'un sentiment vague et puissant de mort. Et c'est le désarroi, l'obnubilation des idées, l'impossibilité de voir devant soi, une hésita-

tion poignante, un doute affreux, un redoutable sentiment d'étrangeté.

Brissaud, un jour, a pu la dire « méditation de la mort ». Définition magnifique, si le mot de méditation ne comportait un certain état de recueillement, de réflexion apaisée. Elle est, plus exactement, vertige mental, tourbillon de pensées obscures, sinistre désarroi. C'est la somme d'un supplice physique et d'une torture morale.

De toutes les souffrances dont la vie est semée, c'est la moins tolérable. Chez des gens, même braves et de cœur chaleureux, l'anxiété peut prendre une intensité si aiguë qu'aucune force concurrente ne la sait maîtriser. C'est pour cela que, dans l'immense majorité des cas, la seule cause du suicide réside en elle. Les malheureux humains que tenaillent, nuit et jour, les affreuses morsures d'un cancer viscéral, les endurent jusqu'à la fin, à moins qu'ils ne soient, par ailleurs, anxieux. S'ils se donnent la mort, ce n'est point lâcheté devant la souffrance physique, mais impossibilité totale de supporter le supplice moral des grandes poussées anxieuses.

Elles se montrent doublement impulsives, en ce qu'elles précipitent l'homme aux actes violents et que, par l'obnubilation mentale qui les accompagne, elles paralysent ce que les psychologues nomment les « réducteurs psychiques » ; elles cassent le frein. L'affectif déchaîné, déborde et noie l'intellectuel : l'homme ne sait plus ce qu'il fait. L'émotivité suraiguë réduit au silence amour-propre, bonté, amour des siens et soi-même ; elle balaie la piété,

anéantit la foi religieuse ; elle déterre et jette au vent la vieille souche enracinée de l'instinct de conservation.

Dans ses manifestations véhémentes, l'angoisse est exactement infernale. Comme souvent — chez les mélancoliques, par exemple, — elle va, s'accompagnant de remords rongeurs, elle représente fort bien l'idée que le christianisme se fait du châtement suprême. N'étant pas théologien, il ne m'appartient pas de dire si la conception même d'un lieu de peines éternelles est d'origine purement humaine ou de révélation. Mais ce dont je suis assuré, c'est que les descriptions si profondément émouvantes qu'en ont donné quelques théologiens, quelques prédicateurs et le sublime Alighieri, n'ont pu être inspirées que par la connaissance personnelle de la grande angoisse morbide. A le lire, on dirait que Dante a porté lui-même la chape de plomb des réprouvés ; qu'il a connu le plomb fondu qui coule dans les veines, le cœur étreint dans une main d'acier, le grand étau de fer écrasant la poitrine ; et s'il en parle éloquemment, ce n'est sans doute pas imagination pure.

Elle a, d'ailleurs, la redoutable hôtesse, outre les aspects effroyables que nous venons de dire, outre ses raptus éperdus, ses formes atténuées et lentes, la plupart du temps tolérables, et voire ses formes légères, bénignes, très compatibles avec la vie courante, comme *le trac*, dont il faut dire quelques mots.



*Le trac.*

Le trac, c'est l'angoisse mineure. Il diffère de beaucoup d'autres symptômes de la psychose de Dupré en ce qu'il n'est pas spontané. C'est un état d'attente subanxieuse, à l'occasion d'une difficulté, d'une épreuve, d'un obstacle à surmonter, d'un examen à subir, d'un discours à prononcer, d'un début au théâtre, d'un voyage à entreprendre, d'une responsabilité à encourir, d'un coup à faire, d'une femme à conquérir. C'est une crainte malade de ne pas réussir dans une entreprise et, généralement, dans une entreprise nouvelle, à quoi l'organisme n'est pas encore adapté. C'est une crainte de l'imprévu. Chez certains sujets qui sont à la fois émotifs et inquiets de plaire, par exemple au public qui doit les entendre, un rien de la constitution mythomaniacque vient colorer de vanité la constitution émotive de Dupré. C'est une forme de la peur pour un petit péril.

Et voilà, certes, une définition bien longue et qui procède par approximations. La cause en est que les dictionnaires qui font autorité, celui de Littré par exemple, ne mentionnent pas le mot *trac*.

Cette crainte subanxieuse n'est pas toujours inhibitrice ; certains acteurs, certains conférenciers, sujets au trac, jouent ou parlent d'autant mieux qu'ils ont été plus violemment émus quelques instants avant d'entrer au contact du public. Il est d'ailleurs,

avec certains d'entre eux, assez malaisé d'en juger, car j'ai connu des gens de théâtre et des orateurs vraiment maîtres de leur émoi, mais qui, pour la beauté du fait, et pour paraître plus touchants, ne manquent point de dire, à qui veut les entendre, qu'ils souffrent mort et passion avant de monter en scène ou de gravir les marches d'une tribune.

Mais j'en connais aussi qui, le plus sincèrement du monde, malgré l'entraînement presque incessant et la plus longue expérience, souffrent du trac et de façon sévère. Il en est ainsi de celle que l'on s'accorde partout à juger la première comédienne de ce temps. Tout récemment encore, à une reprise du *Bois sacré*, j'ai vu Jeanne Granier entrer en scène le poulx battant, le corps tremblant, les mains glacées et dire d'une voix mal assurée, avec des doigts que l'on voyait frémir, ses premières répliques. La salle entière lui fit, pour la réconforter, une charmante ovation, et ce lui fut une bonne détente. Elle joua dans la perfection, à sa coutume, un peu vibrante, pourtant, jusqu'au bout. Rien n'explique cela, qu'une constitution émotive d'une puissance extrême. On ne peut pas dire qu'une pareille artiste manque d'expérience, ni d'adaptation au milieu, ni de légitime assurance, car personne ne travaille un rôle avec plus de soin minutieux, personne n'a plus de talent naturel, ni plus d'art, ni plus de probité artistique, ni plus de souci de satisfaire ses auteurs, d'aider ses camarades et de contenter le public. Jeanne Granier est véritablement un exemple admirable d'hyperémotivité professionnelle.

Un de nos orateurs politiques les plus illustres, celui qui peut être tenu pour le plus éloquent de tous, n'aborde jamais la tribune ou la barre sans le plus vif émoi. Et, chez lui, la tension émotive se traduit, non plus par du tremblement apeuré, mais bien par une sorte d'irritation colère, d'explosion farouche. On l'entend grommeler à voix sourde des paroles brutales, des exclamations sauvages ou d'incohérentes injures. Ainsi le mécanicien, avant de mettre en route sa puissante machine, en purge la vapeur sous pression excessive ; après quoi se fait le départ noble et majestueux. Pareillement, passé cette minute de quasi-délire anxieux, sortent de cette même bouche les plus lumineuses, les plus pures, les plus magnifiques paroles.



Les symptômes du trac ne diffèrent point de ceux de la psycho-névrose et de la constitution émotive. Les plus fréquemment observés sont, je crois bien, le petit tremblement généralisé, la tachycardie variable, la pâleur contractée des traits, le refroidissement des mains avec transpiration de la paume, refroidissement qui, de temps à autre, fait place à de la vaso-dilatation avec élévation de la température locale et faux sentiment de fièvre ; notons encore la sécheresse de la bouche et de la gorge, l'étranglement de la voix, et, chez quelques sujets, un véritable désarroi émotif.

Cela est vrai, tout particulièrement, pour les

étudiants, en présence d'un examinateur, pour peu que les interrogations soient faites de façon médiocrement bienveillantes. J'ai vu de jeunes émotifs, de culture très suffisante, refusés au baccalauréat parce que le monsieur de l'autre côté de la table les interrogeait avec rudesse, et dès la première erreur, même légère, les gourmandait d'un ton hargneux. Cette infériorité, à connaissances égales, des candidats émotifs, est chose que devraient connaître les maîtres de nos Facultés pour en tirer cette conséquence pratique, un redoublement de bienveillance envers les jeunes gens particulièrement impressionnables. Autant il est indispensable de se montrer sévère aux véritables ignorants, autant il est odieux et absurde de prendre plaisir à faire perdre la tête à un jeune homme capable de répondre convenablement, pour peu que le regard et la voix de son juge témoignent de quelque sympathie.

Le trac se manifeste encore par un certain degré d'oppression, un sentiment de constriction de la poitrine, de serrement de la gorge, parfois par des troubles pouvant aller jusqu'à la poussée d'entérite muco-membraneuse.

L'état moral de la personne en proie au trac est fait de doute avec ardent besoin de certitude. La souffrance de ne pas savoir ce qui va se passer est telle que l'échec, quand il survient, apporte comme un soulagement, parce que, du moins, il est chose acquise et qu'il met fin à l'attente anxieuse.

D'ailleurs, chez beaucoup de sujets, le fait d'entrer

en action suffit à soulager l'état de spasme diffus de l'organisme ; j'ai vu des orateurs et des acteurs que rassurait le timbre de leur voix et qui, dès les premiers moments, recouvraient la chaleur d'une bonne circulation périphérique, l'aisance respiratoire, la souplesse du geste.

Certaine de mes malades passe une nuit ou deux d'insomnie anxieuse au moment d'un voyage. Jusqu'au dernier instant elle reste hésitante. Il lui est arrivé de redescendre sur le quai, un peu avant le signal du départ et de rentrer chez elle. D'ailleurs, sitôt que le train roule irrémédiablement, la détente se fait et, le doute aboli, elle voyage avec tranquillité.

Cette crainte anxieuse de l'inconnu, de l'inattendu, se manifeste quelquefois de façon singulière. Achille Delmas a publié l'observation d'un acteur, incapable de se rendre au théâtre ou simplement de sortir de chez lui autrement qu'en voiture et accompagné de sa femme ; et cela parce que, dans la rue de Paris, on peut être d'un moment à l'autre obligé de parer à une foule de petits incidents imprévisibles. Cependant qu'au théâtre, ses répliques et ses moindres gestes, étant réglés une fois pour toutes, il n'a rien à improviser, rien à craindre de l'inconnu. Si bien qu'on le voit, en scène, aussi parfaitement à l'aise qu'il est, dehors, *agoraphobe* et empêtré.

Combien d'hommes qui se comportent normalement et voire brillamment avec leur femme ou leur maîtresse accoutumée, se retrouvent fort empêchés au moment d'une conquête nouvelle. Alors, leur timidité native les reprend en présence de l'inconnu,

et elle les tient d'autant plus désespérés et plus pe-  
nauds que l'objet de cette conquête est plus rare, plus  
beau, plus imposant par le rang ou par la fortune, ou  
plus ardemment désiré.

Lorsque le trac est très intense, très cruel, très  
voisin de la grande angoisse, il peut devenir une cause  
de toxicomanie. Des gens de théâtre ont contracté  
l'habitude impérieuse de l'opium, de la morphine,  
de l'alcool, parce qu'un hasard leur a fait rencontrer  
dans ces drogues l'apaisement inespéré de leurs états  
subanxieux. Comme bien on pense, ils en usent in-  
considérément, à doses toujours progressives et jus-  
qu'à contracter une infirmité redoutable, alors que  
quelques doses d'une drogue innocente, du bromure  
de sodium, par exemple, suffirait à leur rendre  
l'apaisement cherché.

Nombre de médecins, constatant que le trac est  
fréquemment lié à l'un des états dépressifs (mélancolie,  
neurasthénie), usent de la médication tonique.  
Je vois habituellement la strychnine, les cacodyles  
et plus particulièrement la caféine accroître la ten-  
dance aux spasmes.

J'ai publié l'observation d'un orateur politique,  
plein de talent et de timidité, qui ne retrouva l'ai-  
sance verbale que grâce aux antispasmodiques ; celle  
d'un amoureux, jeune, timide et de condition mo-  
deste, que troublait fort la promesse de se donner, à  
lui faite par une dame d'une grande beauté, d'une  
grande fortune et d'une naissance princière : le pauvre  
diable, affreusement ému, se révéla piteux le jour  
même de sa victoire. Pour se donner du ton, il crut

devoir absorber des doses importantes de ces médicaments que les traités de thérapeutique appellent *hypersthénisants* : et il ne fit qu'accroître son énervement émotif ; il recouvra toute sa jeune ardeur grâce aux calmants les plus inoffensifs.

Alors que j'étais très jeune médecin et tenté, comme tous mes contemporains, de mettre au compte de la neurasthénie la plupart des symptômes des diverses psychonévroses, je fus consulté par un compositeur à ses débuts qui venait d'obtenir un prix d'harmonie, je crois bien, et qui ne dédaignait pas de concourir, au Conservatoire, pour un prix de piano.

Comme il était manifestement surmené, comme je ne connaissais guère, et pour cause, la psychonévrose émotive — qui ne devait être décrite que douze ou treize ans plus tard — j'usai, pour lui donner du ton, de bonnes doses de caféine, mêlée à la valériane<sup>1</sup>. Ce faisant, certes, je parvins à vaincre partiellement la fatigue dont il souffrait ; mais du même coup, je communiquai à son jeu quelque chose de raide, d'impatient, de dur, de saccadé, grâce à quoi il n'eut pas son prix. Si j'avais un peu mieux connu en lui l'association d'un état dépressif et d'une vive hyperémotivité, j'aurais agi d'autre manière et, pour lui, plus utilement.

J'en fais tranquillement l'aveu et sans fausse ver-

1. Les belles recherches de laboratoire du professeur Gabriel Pouchet et mon expérience clinique personnelle m'ont conduit à penser que la valériane, dont on use, dans l'univers, des doses incommensurables, n'est pas du tout un antispasmodique puissant. Mais cela nous le savions mal en 1897.

gogne, car tout me paraît bon à dire de ce qui peut incliner ceux de mon art, tout ensemble à l'orgueil de leur magnifique métier et à la conscience de ce qui manque à chaque être humain pour être ce qu'il devrait être, à tout le moins inoffensif !

*L'anxiété chronique.*

Pour l'anxieux chronique, c'est un être malheureux, certes, mais qui s'accommode tant bien que mal de sa misère et qui vit avec elle, encore qu'il ne manque point d'envisager le pire. Il vit, mais en attente perpétuelle, en attente de catastrophe. Jamais, ou presque, il ne respire largement ; jamais il n'est, comme on dit, à son aise ; jamais il ne détend, jamais il ne repose l'hypertonie de sa musculature, dont il reste courbaturé ; son estomac serré, ne se desserre point. Tout son être reste à l'état de demi-contraction.

Pour un retard de vingt minutes, sa femme, assurément, vient d'être écrasée dans la rue. Pour peu qu'il ait l'esprit riche en imagination, il la voit ramenée au logis sur un matelas de fortune, par de secourables passants, escortée d'un sergent de ville, la tête ouverte, les cheveux collés par le sang... Son fils a-t-il un rhume, le père envisage aussitôt, ou bien la pneumonie grippale double, ou bien la dernière période d'une phthisie rapide.

Pour peu qu'il soit entiché de lui-même, égocen-



triste ou autophile, comme dit notre parler professionnel, l'anxieux tourne sur lui-même son inquiétude, se voit toutes les maladies, pense au cancer pour le moindre bobo, et lit, tous les matins, dans son miroir, mille raisons de se croire profondément atteint. C'est le malade imaginaire ou l'*hypocondriaque*, dont l'état mental se constitue de dépression, d'hyperémotivité et d'amour de soi-même.

Notre anxieux chronique prévoit, fondant sur lui ou sur les siens, — émanations de sa propre personne — tous les malheurs imaginables. Chose singulière, quand lui viennent les menues misères de la vie, il n'en est pas extrêmement peiné. Après quelques heures d'abattement profond, il fait à mauvaise fortune moins mauvais accueil qu'on n'aurait pu l'attendre d'un pessimiste comme lui. Une bonne déception n'est pas pour lui déplaire; d'abord parce qu'il l'avait prédite, et qu'on a sa fierté d'avoir exactement prévu; ensuite et principalement parce que c'est la fin d'une attente anxieuse, autant dire d'un petit supplice. L'attente, le doute, l'alternance d'espoir et de crainte, voilà ce qui lui fait du mal. Au nom du ciel, une solution, pour ne pas rester en suspens; Dormir sur un échec, mais dormir sur une période bien close, sur la fin d'une incertitude!

Quant aux bonheurs qui lui adviennent, comme à nous tous, de temps à autre, à ses yeux d'inquiet, ils ne présagent rien de bon. Un de mes malades, négociant fort honorable et voire scrupuleux, ayant eu une année 1922 exceptionnellement heureuse, vint me voir, effaré à la pensée des malheurs qui ne man-

queraient point de lui venir en compensation. Certain peintre de mes amis désirait ardemment la légion d'honneur : du jour où elle lui fut donnée, il ne cessa de se lamenter avec l'idée que sa petite fille allait sûrement faire une maladie grave<sup>1</sup>.

Un enfant, dont Devaux et Logre content brièvement l'histoire, à la veille d'un voyage de vacances qui le séduisait beaucoup, se relevait la nuit pour aller voir si ses parents n'étaient pas partis en l'abandonnant, ou s'ils n'étaient pas morts subitement.

Un gamin de six ans, de qui l'hérédité hyperémotive est assez lourde et qui est, par ailleurs, très bon, adore son père et sa mère ; il savoure littéralement la joie d'être leur fils : mais il pleure, de temps à autre, avec la crainte, à la fois absurde et poignante, de n'être qu'un enfant trouvé et non le fils de ceux qu'il chérit tendrement. Cette idée l'obsède parfois, à n'en pas dormir de la nuit.

Petits ou grands, qu'ils soient d'esprit religieux ou incrédule, les anxieux chroniques se représentent la Providence ou le Destin comme une puissance bizarre, qui ne les perd jamais de vue et tient un compte rigoureux des douleurs et des joies qu'elle leur dispense, plus généreuse, cependant, de présents funestes que de bienfaits. Certains peuples pratiquent, comme cela, la politique extérieure des douches chaudes et des douches glacées. Ainsi nos pauvres psychopathes ne peuvent-ils voir venir le moindre

1. N'est-ce pas le grand anatomiste Farabeuf, dont le pessimisme narquois se plaisait à redire : on appelle santé un état provisoire et qui ne présage rien de bon.

événement heureux sans tendre un dos tremblant aux coups de la fatalité.

La venue du télégraphiste est une alarme. Un de mes collègues, expert près les tribunaux, reçoit souvent des « ordonnances » d'un juge d'instruction ou quelque pièce provenant d'un commissariat de police. Or, sa femme, anxieuse chronique, se trouble fort à la venue de ces messages professionnels et tremble comme s'il était possible de mettre en arrestation son mari qu'elle sait universellement honoré !

Devaux et Logre, dans l'ouvrage que j'ai déjà cité, parlent en fort bons termes de « la sollicitude inquiète, volontiers exigeante et tyrannique. Cette espèce de « persécution par la tendresse », écrivent-ils, est surtout le propre de la femme anxieuse. L'épouse retient au foyer son mari, lui impose certains vêtements, certaines habitudes, certaines précautions pour conjurer des dangers très problématiques. La mère garde près d'elle ses enfants, les accapare et les enjuponne. Elle ne consent à les laisser sortir seuls, par crainte des voitures et des mauvaises rencontres, leur interdit l'équitation, l'escrime, les lointains voyages, les professions dangereuses, les mariages pouvant amener des séparations prolongées ; elle les terrorise par ses avertissements et ses conseils ; elle leur prescrit des soins d'hygiène et des régimes plus ou moins vexatoires en vue d'affermir un état de santé qui n'est d'ailleurs pas compromis. »

Je sais des femmes anxieuses qui s'enferment à triple tour par crainte des cambrioleurs, refusent de sortir, la nuit venue, par peur de rencontres fâ-

cheuses, encore qu'elles aient largement dépassé l'âge canonique et que la crainte d'être mises à mal ait dû, depuis beau jour, leur passer de l'esprit ; d'autres qui pour rien au monde ne prendraient le Métropolitain, qui refusent de monter en wagon s'il faut passer sous un tunnel, qui ne consentent pas à prendre le bateau, qui pourrait bien faire naufrage ; j'en ai soigné qui ne veulent point s'asseoir aux fauteuils d'orchestre d'un théâtre, parce qu'une chute du grand lustre risquerait de les écraser. On en voit qui se félicitent de n'avoir pas d'enfants ou bien de n'avoir que des filles, une guerre future pouvant leur prendre les garçons !

On conçoit bien que toutes ces causes de craintes ne sont en vérité que des prétextes. Ce qui est, dans ce phénomène mental, essentiel et primitif, c'est l'angoisse qui s'accroche à tout ce qu'elle trouve d'un peu plausible sur sa route, la dévorante angoisse en quête de tout, ce qui peut assouvir sa manie du doute et son besoin d'alarme.

Mais tout cela, menus tourments au jour le jour, petits épisodes modiques, près de ce drame, l'accès d'angoisse.

### *L'accès aigu d'angoisse.*

M. Z... a eu, pendant une période de sa vie, quelques accès d'angoisse. Voici comment il a fait connaissance avec ce mal singulier, qu'il a décrit lui-même, dans une note juste et assez expressive.

Trente-deux ans, au moment de la première atteinte.

Fils de père très émotif. Très émotif lui-même et depuis l'âge le plus tendre.

Tonicité nerveuse très ébranlée par la mort, quinze mois en ça, d'une mère très aimée, par la ruine récente de son père et par le gros effort qu'il a fallu donner pour faire face à quelques dettes de famille pressantes.

L'épuisement nerveux et la tension hyperémotive où il vit depuis plusieurs mois, ont mis M. Z... en état de moindre défense, de « réceptivité », grâce à quoi il est devenu maladivement et cruellement amoureux d'une coquette qui joue dangereusement de sa jalousie, « comme pour le plaisir de voir », a-t-il écrit, « jusqu'où pourraient aller mon pouvoir de souffrance et son pouvoir de nuire ».

Et il va dans le monde, alors qu'il lui faudrait se coucher à neuf heures. A peu près tous les soirs, après une rude journée, il passe son habit pour aller retrouver cette mauvaise amie, se planter dans l'embrasure d'une porte afin de voir sa maîtresse sourire, plaisanter, flirter et rire, par moments, « de ce rire strident qui passe la mesure, irrite le bon goût et écorche le cœur par l'énervement qu'il dénonce ».

Jusqu'ici, rien que de banal.

Un certain soir, il est plus fatigué et plus vibrant que de coutume. Malade, de travail excessif presque autant que de surmenage sentimental, c'est à peine s'il a dîné. Il a voulu la revoir, cependant, chez des gens. Elle danse et il est jaloux du plaisir qu'elle y

prend. Il quitte le salon et va au buffet dans l'espoir qu'un peu de nourriture lui redonnera du ton.

Il faut, ici, lui laisser la parole :

« Et tout à coup, au moment où je tendais le bras vers une assiette, je fus cloué sur place par quelque chose d'inconnu, d'effarant, d'indicible. Au moment même, je n'aurais pas pu dire ce que c'était. Je peux en parler maintenant, l'ayant éprouvé bien des fois : un resserrement stomacal, une constriction totale, un froid mortel, et puis, surtout, un sentiment d'effroi sans cause, une panique devant la mort qui passe et va vous emporter... La main crispée au dossier d'une chaise, je ne pouvais ni avancer ni reculer... D'un élan spontané, tant mon visage devait paraître ravagé, un ménage de vieux amis vint à mon secours. On me fit absorber un breuvage brûlant et fort et l'on m'accompagna jusque chez moi, tandis que l'autre dansait toujours.

» Au logis, veillait une vieille bonne dévouée que ma mère m'avait léguée. Elle voulut passer la nuit dans un fauteuil près de mon lit. A bout de forces, je m'endormis très vite. Mais moins d'une heure après, je fus brutalement assis sur mon séant... La panique me reprenait, atroce, avec une stupide envie de fuir, pour m'évader de cette étreinte, et de fuir follement, par la porte ou par la fenêtre. Une heure après, comme je commençais de me calmer, j'ai rencontré mon visage dans un miroir, livide, avec des yeux exorbités, les traits creusés, le visage amaigri, les lèvres frémissantes ; et j'ai gardé le souvenir d'un autre moi, vieilli de vingt ans par une longue mala-

die... Une autre fois, je fus frappé par ma ressemblance avec un condamné que j'avais vu, au petit jour, marcher à la guillotine.

» Voilà comment j'ai fait connaissance avec l'accès d'angoisse. »

J'ai publié, avec l'autorisation du patient, ce récit véridique. C'est une description exacte. Tous les malades que j'ai vus en crise anxieuse ressentait la même épouvante, cette même constriction, ce même froid terrible, et ce besoin de fuir que traduit bien le mot panique.

Au cours des chapitres prochains, à propos du suicide ou bien des angoisses de guerre, nous aurons plus d'une occasion de retrouver ces moments redoutables.



Il faut souligner cependant la gravité unique d'un tel état d'âme et de corps, douleur physique et torture morale, pouvant atteindre, par bouffées, à un tel paroxysme que, pour un être humain fréquemment visité par l'angoisse majeure, l'amour de Dieu, l'amour des siens, l'amour de soi, tout sombre. Et même pour un saint, le don suprême, la vie, n'est plus tenable.

Par deux ou trois comparaisons, essayons de donner une idée de ce délire où plus rien ne subsiste de ce qui fut un homme plein de courage et de vertu.

A la campagne, un soir d'été, je lis, fenêtre ouverte et ma lampe allumée : fenêtre étroite, tout au creux d'un vieux mur très épais. A grand bruit effarant, un

oiseau vient d'entrer, un pauvre oiseau velu qu'attire la lumière, et qui se met à tourner éperdument. Ne connaissant que l'infini des espaces du ciel, quelle terreur de se sentir emprisonné ! Et le voilà qui vole et se rue furieusement, passe et repasse, se heurtant au plafond, froissant aux murs ses ailes frémissantes, retombant jusque sur ma lampe où il roussit le duvet de son ventre, repartant d'un élan redoublé par la peur, cherchant stupidement à percer la muraille, ébloui à tel point qu'il n'aperçoit plus la fenêtre, toujours béante et qui est le salut ! L'effroi sans nom de ce pauvre être fait pitié. Je jurerais que son délire est à ce point qu'il choisirait aussi bien de mourir que d'endurer un tel supplice. Ce qui se passe en cette misérable créature, c'est, bien pis que du désespoir, un affreux doute : il n'est pas concevable que cette horreur dure toujours : il faut lutter, voler encore, pour conserver le seul bien qui soit, l'existence. Hélas ! à chaque tour de chambre, à chaque huit de chiffre dessiné dans l'espace, on sent l'abominable incertitude croître jusqu'au sentiment de salut impossible... Ma lampe, posée au fond de l'embrasement, indique maintenant le chemin de la délivrance... L'oiseau de nuit s'évade dans la nuit.

Vertige mental, disions-nous. Oui, l'angoisse met proprement l'âme au bord de l'abîme.

Vous qu'une émotivité native ou quelque catastrophe qui vint déchirer votre vie a parqué chez les anxieux, il vous est arrivé, cheminant en montagne, d'apercevoir, tout près de vous, le précipice.

A peine aviez-vous mesuré du regard l'énormité du



trou béant, vous avez dû fermer les yeux pour ne pas le voir plus longtemps. Vous vous étiez bravement engagé sur le rebord étroit, entre un grand mur à pic et cet immense creux sonore, au fond duquel les bondissements furieux d'un torrent pressent encore le tournoiement de vos pensées... Un parapet de quelques centimètres, un fil tendu d'un bout à l'autre du passage, feraient une sécurité. Mais ici, rien pour retenir, pas un point d'appui pour l'imagination, nul secours pour éteindre la représentation mentale obsédante, attirante, insoutenable de la chute.

Votre esprit calcule pourtant qu'on a la place pour passer, deux ou trois fois plus de place que sur la bordure du trottoir où, en ville, il vous amuse parfois de marcher en équilibre, sans que votre pied la dépasse. Vous n'êtes pas un lâche. Vous avez bravé des périls où la mort était plus probable... Alors, pourquoi ce doute horrible et cette crainte, cette affreuse hésitation qui tient de la paralysie, de la contracture et de l'impulsion, en même temps terreur et tentation véhémente de sauter dans le vide pour mettre fin à la torture ?...

Écoutez cette confidence :

— Vais-je passer ?... D'autres, devant moi, viennent de franchir ce pas en disant seulement un « fichtre ! » qui signifie que, tout de même, il ne ferait pas bon de choir en cet endroit... D'autres compagnons de route sont par derrière, qui me pressent. Le rire moqueur d'une femme a fouetté mon amour-propre... Je viens de faire, à la sueur de mon front, un pas de plus ! Mais me voilà cloué sur place,

désormais incapable d'avancer ou de reculer, le regard trouble, l'esprit tourbillonnant et le vouloir anéanti. Je ne me soucie plus d'être, ou non, ridicule. D'où viennent cet indicible sentiment de détresse, ces lourds battements de mon cœur, ce petit tremblement atroce dont vibre tout mon corps et qui dissout la tonicité de mes muscles ?... Ma peau ruisselle et ma sueur se glace au vent qui m'enveloppe comme pour m'emporter.... Ma main moite glisse sur le bâton ferré qui me servait d'appui... J'oscille, je fléchis, avec l'ardent désir de me coucher et de ramper. Mais, me coucher, je n'ose pas ! J'ai heurté de mon coude droit la paroi de granit et mon corps, trop tendu, a un peu rebondi à gauche, où le vide m'attend. Ce que je souffre, maintenant, est à peu près intolérable... De seconde en seconde l'instant approche où je ne pourrai plus. Tout plutôt que cette fascination, que cet appel, que cette ivresse de l'abîme. Assurément, il est moins impossible de sauter là, pour en finir, que de demeurer où je suis ou que de faire un pas de plus... Mon bâton vient de m'échapper. Il heurte ma cheville, m'empêtre le temps d'un éclair, roule, glisse, rebondit aux arêtes du roc, et tombe en m'attirant, comme si quelque fil le rattachait à moi... Des mains fortes m'ont empoigné : j'ai vaguement senti qu'on m'emportait <sup>1</sup>...

1. On dira, lisant ces vingt lignes, voilà tout bonnement les aveux d'un capon ! L'homme qui les a écrites pour moi — je n'y change que quelques mots sans importance — a donné, dans la vie, d'incontestables preuves de courage. C'est qu'il y a des émotivités électives. Après une préparation latente souvent longue, l'angoisse se cristallise un jour sur un fait insignifiant.

Voilà, vraiment, les horreurs de l'angoisse : incertitude déchirante, fascination et terreur.

D'autres à qui cette grande misère humaine est depuis longtemps familière, se la représentent à la manière romantique.

C'est une grande salle sombre où, dans l'air vicié par des haleines empestées, tournent de pauvres êtres amaigris, ravagés, en proie au supplice du doute et au rongement du remords. Ce sont les condamnés sans crime. Par la porte qui donne sur l'immense logis de l'Émotivité, ils sont entrés dans cette nuit, et, Dieu merci, beaucoup regagneront, en repassant la même porte, le chemin de la paix, qui fut promise, sur la terre, aux gens de bonne volonté... Mais cet autre jamais ne retrouvera la bonne issue. Il continuera de pousser la meule et de traîner sa chaîne, de donner son effort stérile pour revenir toujours au même point. Comme il voudrait ne pas désespérer ! Le sentiment du bien, le souci d'une responsabilité, l'amour de la famille ou la crainte de Dieu le tiennent pour le rattacher à la vie, et veulent lui montrer une lueur d'aurore. L'aube promise n'arrive pas. Depuis longtemps, d'ailleurs, il se sent appelé par l'autre

Un héros de guerre est incapable de franchir le portique à la salle de gymnastique. L'auteur de la description ci-dessus a, depuis son enfance, de ces *hallucinations hypnagogiques* : au moment même où il s'endort, il se voit obligé de grimper tout au long d'une flèche de cathédrale, contraint de franchir un abîme sur un fil de fer, qui va rompre, ou suspendu au guide-rope d'un ballon volant à quatre mille mètres ; et sa peur spécialisée est, très probablement, entretenue par le retour fréquent de ces cauchemars.

porte, qu'un jour il a trouvée dans le coin le plus noir, celle qui donne sur l'abîme. Des mots gravés luisent à son fronton, la phrase illustre de la *Tentation* : « Avance ! que crains-tu ? Un large trou noir... Il est vide, peut-être !... » Et dans les moments où s'enfle dans le cœur une vague plus haute, la pauvre âme, submergée d'amertume, ne voit plus que la porte noire. Et puis, un jour, le malheureux la pousse...

Mais, pour savoir ce qu'est la grande angoisse, il faut, ou l'avoir ressentie, ou bien la voir comme nous la voyons. Tout le reste est littérature.

## CHAPITRE II

### LE MORTEL PAROXYSMES

Pourquoi l'abolition de l'instinct de conservation ? — Opinion courante sur le suicide. — Le *Fort comme la mort* de Maupassant ; *Werther*. — Ce n'est point par une décision raisonnée que l'homme se donne la mort. — Les statistiques de Durkheim ; multiplication du suicide dans les sociétés modernes. — Suicide et misère. — Causes diverses invoquées. — Le suicide se multiplie à mesure que l'homme vieillit. — Suicides dits rationnels. — La contagion du suicide ; Victor Hugo ; Napoléon. — Clémence actuelle de l'Église. — Seule la psychiatrie donne du suicide une explication valable. — L'hérédité du suicide ; *La Géole*, de M. Paul Bourget. — Prophylaxie du suicide. — Faillite des méthodes dites psychothérapiques et notamment de la Christian-Science. — On empêche le suicide par le traitement médical de l'angoisse. — Exemple à ne point oublier.

Quand un homme a commis d'irrémissibles crimes, quand il paraît bien démontré qu'il a tué, non point

dans un accès d'affolement, mais par cupidité, malignité foncière et bas calcul, la société le condamne à mourir. C'est un châtiment si terrible que plus d'un peuple répugne à l'infliger. A part quelques cyniques fermés à tout émoi, les condamnés ne marchent au supplice que ployés par l'effroi, les aides du bourreau soutenant leurs pas amollis.

Dans tous les pays de civilisation, depuis le Décalogue, le respect de la vie humaine est, au moins théoriquement, dogme fondamental. L'instinct de conservation vit au tréfonds de tout ce qui respire et il persiste par delà les limites mêmes de l'espoir. J'ai vu des malheureux que torturaient d'indicibles souffrances, qui, depuis bien des nuits, ne connaissaient plus le repos, qu'empêstait la suppuration d'un cancer infecté, qui savaient la mort proche — et qui voulaient encore en reculer l'instant.

Il me souvient — cela date de mon internat — d'un pauvre être de cette sorte dont la carotide, usée par une tumeur, commençait à saigner comme je passais au pied de son lit, à l'heure de la contre-visite ; je n'oublierai point le regard suppliant et impérieux qui me commanda de lier l'artère et de garder encore au malheureux quelques instants d'une vie qu'en dépit de tant de misère, il n'avait pas fini d'aimer.

Eh bien ! Des hommes, de nombreux hommes — tout près de 8.000 par an, un, à peu près pour 4.000 habitants de la France<sup>1</sup> — vont au-devant de

1. La France n'est pas l'un des pays où la mort volontaire se montre particulièrement fréquente.

l'instant redouté. Ils se choisissent ce destin. Ils appellent la mort, qui ne les cherchait pas, et la contraignent à les prendre.

En eux, nous voyons s'abolir un instinct qui résiste à tout. D'où leur vient ce besoin nouveau, le plus contraire à l'homme même ? Que se passe-t-il en ces êtres pour que, reniant, semble-t-il, ce que fut toute leur vie, ils deviennent des assassins, et des assassins de leur Moi, intolérable désormais ?

C'est le plus sombre drame et la plus difficile énigme.

La vue, le souvenir d'un suicide, la représentation que notre imagination peut s'en faire, sont choses si cruelles que nous en éprouvons comme une sorte de colère, aiguisée par la vague peur d'une contagion.

Une sensibilité normale, ou qui se croit normale, répugne à ce qui est si manifestement contre nature. Pour peu que nous soyons doués d'émotivité, nous nous en irritons d'autant plus que nous aurons nous-même entrevu, par lueurs, la fatigue de vivre. L'instinct s'indigne d'être foulé aux pieds ; il se révolte et il veut se venger d'avoir failli une ou deux fois être tenté par cet affreux goût de la mort.

Aussi bien, voyons-nous, dès la lointaine antiquité, dans les pays les plus divers, la voix du peuple, la législation civile, les commandements des Églises, le règlement des armées poursuivre de sévérités implacables le fait d'avoir voulu mourir. Presque toutes les philosophies aiguissent leurs raisonnements en vue de démontrer par la logique que le suicide ne peut être que condamnable. Un article de dictionnaire

fournit l'argumentation que voici : « Puisqu'il y a une morale individuelle et sociale, il n'appartient pas à chacun de fixer le point au delà duquel il cessera d'accepter le devoir. Se réserver à soi-même de décider si la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est placer en soi seul la règle de sa conduite. Toutefois, ceux qui condamnent le plus nettement le suicide sont amenés quelquefois à l'excuser quand il paraît être l'aboutissement d'une sorte d'affaiblissement involontaire, livrant l'individu désespéré à l'obsession d'une idée fixe, car les limites entre l'état de santé et l'état de maladie sont difficiles à déterminer. Au point de vue sociologique, certains faits importants nous éclairent sur la parenté du crime et du suicide, surtout aux époques où la criminalité revêt surtout les caractères de la paresse et de la misère. Dans les statistiques, on ne les voit pas monter ou descendre l'un sans l'autre. L'un et l'autre sont donc deux symptômes d'un mal tendant à désagréger la société par cette idée qu'il appartient à chaque individu de disposer à son gré de sa destinée. »

C'est bien ainsi que jugent, en très grande majorité, nos professeurs de philosophie. C'est là, du moins, ce qu'ils croient devoir enseigner. Cette tirade apparaît raisonnable. Elle a je ne sais quoi de moyen et de balancé, un évident souci de sauvegarder la morale, qui en font la réponse idéale d'un bon élève au baccalauréat.

Mais elle est, proprement, sans le moindre contact avec la réalité, telle que mon métier de psychiatre me la montre. Tous les mots de ces quelques phrases



me semblent vides de substance, glacés et morts, théorie sans expérience, pure vue de l'esprit, construction *a priori*, qui vraiment ne peut aboutir qu'à une morale de façade.

Sans doute penserez-vous avec moi que, précisément en vue de faire un peu de bien, si c'est possible, mieux vaudrait commencer par observer patiemment, honnêtement, impartialement ce qui se passe chez un homme qui se donne la mort ou chez un homme qui en est violemment tenté. Or, ce n'est point dans le cabinet du philosophe que ces choses s'apprennent, mais seulement au confessionnal du prêtre ou au confessionnal du médecin. Notre métier nous met constamment en présence d'êtres humains qui souffrent au point de supporter avec peine de vivre, et qui entendent ces appels si violemment impérieux de l'angoisse, et puis un jour, par accumulation, si parfaitement insoutenables que la mort apparaît comme le seul refuge, comme la porte unique.

On parle, nous parlons nous-même dans la langue professionnelle, « d'idées de suicide ». Et c'est une expression contre quoi je ne cesse de protester. L'appel de la mort n'est pas proprement une idée ; ce n'est point dans la sphère de l'entendement que se passe ce drame ; il s'agit bien uniquement d'un état affectif, d'une émotion, la plus forte du monde, à quoi convient excellemment le mot de *raptus anxieux*.

Mais, me dit-on, nous voyons bien des suicides accomplis dans le calme, comme la conclusion lo-

gique d'un raisonnement. Des gens se tuent pour des motifs tout à fait discernables, parce que les voilà écroulés dans la ruine ou dans le déshonneur que ne souffre point leur orgueil. Qui donc a dit que c'est l'orgueil qui mène au désespoir ?...

Des cas justiciables d'une telle interprétation, je les crois extrêmement rares. Les hommes de ma connaissance attachés comme je le suis à fouiller le champ désolé des maladies de l'esprit et de l'âme s'accordent à dire qu'ils n'en rencontrent guère. Sur ce point, les idées apparaissent faussées par le raisonnement *a priori* et par ces lambeaux de la pensée stoïcienne qui nous sont parvenus, élimés à travers tant de commentateurs. Nous savons que Zénon, qui pendant trente années enseigna au Pécile, se donna la mort quand il devint vieux : dès lors le stoïcisme autorisa le suicide que réhabilitait le geste de son fondateur ; et l'on couvrit d'un manteau de rationalisme la dernière crise de mélancolie anxieuse où succomba la volonté de vivre du penseur. Je dirai, par la suite, pourquoi les vieillards, à deux doigts de la mort, la recherchent plus volontiers et pourquoi les artistes, les orateurs, les philosophes, les poètes ont fréquemment fini de si triste façon.



Pour écrire ces pages, j'ai voulu relire le *Fort comme la mort* de notre Maupassant. C'est un admirable roman et conduit avec une habileté merveilleuse jusqu'au sinistre dénouement. Ce n'est pas, à

mon sentiment, tout à fait un chef-d'œuvre, parce que, bien évidemment, le maître d'*Une Vie* a mis cette fois tout le drame dans une situation bien tragique en effet, mais non pas dans le caractère même, dans la nature psychologique de son héros. Ce qui conduit Olivier Bertin à se détruire, c'est accidentellement le fait d'être amoureux de la fille d'une maîtresse dont il est adoré. Et c'est là, certes, un grand malheur. Un autre s'en fût bien tiré par la fuite et par ce mécanisme de la substitution d'une image mentale nouvelle à l'image obsédante et du remplacement d'un amour maladie par un amour plus sain. La raison profonde d'une fin si cruelle, nous ne la trouverons que dans la constitution psychopathique d'Olivier, qui était d'un grand anxieux hors d'état de trouver en lui-même la force de guérir. Cela, il faut en convenir, Maupassant ne l'avait nullement conçu ni exprimé.

Werther est, à mon sens, bien plus près de la vérité. Un jour, Albert, le mari de Charlotte, dit à son ami qu'une femme simple et bornée peut bien se donner la mort, mais qu'on ne saurait excuser un homme d'esprit, à même de juger des choses et de leur motif; et le héros répond : « Mon ami, un homme est un homme, et la petite dose d'esprit que l'on peut avoir de plus que les autres est si peu de chose quand la passion s'agite et devient fureur, quand elle nous écrase entre les étroites limites de l'humanité ! »

Ainsi le plus intellectuel des penseurs et des écrivains fait le procès de l'intellectualisme et montre

justement combien d'actes humains sont mus par l'affectif et point par la raison.

Et ailleurs :

« La nature humaine a ses bornes. Elle peut supporter la joie, la peine, la douleur jusqu'à un certain point, mais elle succombe dès que ce point est dépassé... Je trouve tout aussi déplacé de traiter de lâche celui qui s'ôte la vie qu'il serait absurde de donner ce nom à celui qui meurt de la fièvre maligne. »

Parlant d'une femme abandonnée et qui désespère :  
« Elle se précipite dans l'abîme pour étouffer dans les bras de la mort le feu des tourments qui la dévorent ! »

Pour qu'il connaisse aussi bien son sujet, Wolfgang Goethe, qui écrit son *Werther* à 24 ans, aurait-il connu d'aventure quelque période anxieuse ?... Je sais bien qu'il s'était fort habilement consolé du mariage de Charlotte en s'occupant, aux environs de Coblenz, d'une des filles de madame de La Roche. Et Sainte-Beuve nous a appris que le véritable suicidé fut un certain Jérusalem, secrétaire de légation, jeune homme romanesque et lettré, qui vécut à Wetzlar en même temps que Goethe, qui s'éprit d'une passion malheureuse pour la femme d'un de ses collègues et se tua d'un coup de pistolet, en octobre 1772. Ainsi, les événements du drame furent fournis à l'observation directe du poète. Mais j'ai quelque peine à suivre le maître des *Lundis* quand il nous donne à croire que Goethe, habile à l'artifice, créa de toutes pièces, en sa froideur déjà olympienne, les tourments du

jeune Werther. Il est des choses que le plus beau génie n'invente point et, par ailleurs, la psychiatrie ne nous apprend-elle pas que les cerveaux les plus puissants, les plus infatigables, les plus enivrés par la joie de vivre ont eu, presque toujours, des heures, longues ou brèves, de détresse anxieuse<sup>1</sup>.

Avant plus ample démonstration, nous pouvons dire tout de suite que quiconque se représente l'homme tenté d'aller au-devant de la mort comme un être pensant et ratiocinant, ergotant sur ce point : savoir si la vie vaut ou ne vaut pas d'être vécue — se place tout à fait hors de la zone où évoluent tous les cas qu'il nous est donné d'observer.

Je me demande où les manuels de philosophie à l'usage de la jeunesse ont cueilli ce renseignement qui leur fait croire au parallélisme habituel du crime et du suicide. C'est, proprement, une sottise. La psychologie du criminel et celle du suicidé sont radicalement distinctes. Plus exactement, on ne voit de parallélisme qu'entre le suicide et le meurtre commis au cours d'une bouffée d'exaltation par un émotif exaspéré et sans malignité foncière. Entre celui qui ne fait de mal qu'à lui-même et le pervers qui prend plaisir à nuire, un abîme se creuse que montre jusqu'au fond le flambeau de la psychopathologie.

Mais, avant d'en venir à une conception doctrinale, prenons simplement connaissance des faits d'obser-

1. D'ailleurs, au livre XIII de *l'Érôté et Poésie*, Goethe raconte comment il fut tenté par le suicide, et comment l'exemple de Jérusalem lui donna la force de s'arracher à cette obsession.

vation mis à notre disposition par la science. Et voyons tout d'abord ceux qui nous parviennent sous la forme de documents statistiques. Nous en viendrons plus tard aux notions fournies par la psychiatrie.

*Ce que disent les statistiques.*

Il me faut avant tout rendre hommage au maître du genre, à Durkheim, qui nous a laissé, touchant *le Suicide*, un ouvrage monumental.

Long et méritoire effort de documentation, de méditation, de classement, accompli avec une patience et une probité quasi religieuses. Quiconque abordera ce douloureux sujet devra recourir à ce livre<sup>1</sup>; il nous demeure encore précieux, même à cette heure où le courant des idées n'est plus de même sens.

La couverture de l'ouvrage, aujourd'hui introuvable, porte la date de 1896. C'est l'époque où florissait Magnan, — que Durkheim ne paraît pas avoir consulté, — où Kraepelin naissait à peine à la notoriété, où la grande œuvre de Dupré sur les constitutions psychopathiques n'était pas encore conçue.

Et Durkheim nous parle, d'après Brierre de Boismont, sans doute et quelques autres auteurs déjà périmés, de la monomanie du suicide et du nombre

1. Et je conseille de consulter aussi le copieux ouvrage de M. Albert BAYET, *Le Suicide et la Morale*, F. Alcan, éditeur, où les documents historiques sont en nombre considérable.

assez faible des cas de mort volontaire dans les asiles. Or, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la conception d'une folie spéciale, consistant à vouloir mourir, était déjà considérée comme parfaitement inadmissible. D'autre part, l'éminent statisticien ne vit pas que le suicide ne peut être qu'exceptionnel dans nos maisons de santé, publiques ou privées, parce que c'est là précisément, et là seulement, que les malades anxieux sont mis hors d'état de nuire et de se nuire.

Aujourd'hui que la science des maladies mentales est entrée dans une ère de précision vraiment scientifique, nous ne comprenons goutte à cette classification purement sociologique adoptée par Durkheim, qui reconnaît un suicide *égoïste*, un suicide *altruiste* et un suicide *anémique*.

Pour nous, qui nous efforçons d'observer sans idée préconçue et de manière véritablement objective, l'influence du milieu social s'est considérablement réduite : la question ne s'est éclairée que le jour où elle a été portée sur le terrain bien autrement solide de la psychologie et de la psychopathologie individuelles. Vingt ans plus tard, l'honnête Durkheim nous eût donné un ouvrage tout autre ; le pauvre petit chapitre, bien étriqué, qu'il consacre, pour l'acquit de sa conscience, au suicide et à la folie, tiendrait probablement les trois quarts de l'ouvrage.

Puisons, pourtant, dans ce vaste recueil de chiffres et d'idées et faisons de la statistique sans renoncement à l'esprit critique, ici comme ailleurs nécessaire. Tâchons d'apprendre et de comprendre.

\*  
\*\*

Voici quelques-unes des précisions que nous fournit le livre de Durkheim :

La mort volontaire est plus rare chez la femme : un suicide de femme pour deux ou trois d'hommes ; et cela dans tous les pays.

Les célibataires, les veufs cherchent la mort plus volontiers que les gens mariés et qui ont des enfants.

Le nombre des suicides s'accroît de façon régulière et manifeste en avril, mai, juin ou juillet ; il diminue en janvier, février, octobre, novembre ou décembre. L'influence de la saison chaude paraît donc manifeste et pourtant — fait contradictoire — les pays les plus chauds ne sont pas ceux qui paient le tribut le plus lourd.

S'il faut en croire les statistiques de Durkheim, qui insiste très longuement sur ce point, ce sont les protestants luthériens du Danemark, de la Prusse, de la Saxe, qui périssent, proportionnellement, en plus grand nombre, de mort volontaire. On constaterait une immunité relative mais nette chez les catholiques, les Grecs orthodoxes et surtout les Juifs.

Durkheim, qui est israélite, estime naturellement que la religion de ses pères est la meilleure : elle lui apparaît bienfaisante entre toutes, parce qu'elle exige le maintien des traditions, une famille très unie, des pratiques de piété strictement observées. A ses yeux, un pouvoir politique fort, une puissante discipline intellectuelle, sont, au point de vue qui nous occupe,



salutaires ; tandis qu'une trop grande liberté de penser à sa guise inclinerait la créature humaine à se détacher de la vie.

Hypothèse au premier abord séduisante, d'autant que toutes les statistiques s'accordent pour nous montrer une progression importante des morts volontaires, à mesure que l'on s'approche du temps présent, c'est-à-dire à mesure que croissent la liberté individuelle et l'anarchie morale.

En France, pour 100.000 habitants, alors que de 1827 à 1855, on ne comptait que de 5 à 10 suicides, de l'année 1890 à l'année 1900, on en compte de 22 à 25. Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, la progression n'a pas cessé de croître.

Mais ce sont là des chiffres qu'il est malaisé d'adopter sans examen critique. D'abord, il semble bien que le Danemark et l'Allemagne du Nord aient eu, dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les statistiques les mieux faites et les plus véridiques ; les nôtres ne les valaient très probablement point et ce peut être une cause d'erreurs importante<sup>1</sup>.

Notons encore, pour tâcher d'être tout à fait probe, que, vraisemblablement, à une époque où l'Église et le bras séculier se montraient rigoureux pour la mort volontaire, et refusaient invariablement, à ceux qui se l'étaient donnée, les obsèques pieuses, les familles avaient un intérêt majeur à dissimuler avec

1. Et de même il est certain que, notre service actuel de statistique étant beaucoup mieux fait qu'il ne l'était au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les chiffres les plus modernes doivent être logiquement les plus précis et les plus riches.

soin tout suicide qui n'avait point causé de scandale public. Plus les Églises se sont montrées sévères et moins les statistiques ont chances d'être vraies.

A l'heure présente, c'est là chose qu'on prend bien moins la peine de cacher, parce que, dans l'esprit public, chez les magistrats et dans le clergé, un sentiment de pitié tend à se substituer au sentiment de réprobation. Avertie par les progrès de la psychiatrie, l'Église incline plus volontiers que naguère à mettre la mort volontaire au compte d'une impulsion morbide irrésistible.

Que d'objections encore aux chiffres de Durkheim ! Comment admettre, par exemple, la doctrine de ce maître quand on constate les différences inattendues entre certains départements français, tels que nous les fournit le bureau de la Statistique du Ministère de la Justice. Pour 100.000 habitants, la Seine-et-Marne donne 50 suicides annuels ; la Seine, la Seine-Inférieure, l'Oise, l'Aisne, la Marne, l'Aube, l'Eure, l'Eure-et-Loir, de 36 à 47 ; la Gironde et la Charente, de 13 à 24 ; la Vendée, le Lot, le Cantal, la Haute-Loire, la Lozère, l'Aveyron et le Tarn, ne connaissent pour ainsi dire pas le suicide : 4 à 9 seulement. Ces sept derniers départements contiendraient-ils plus d'israélites que la Seine ? Et ne verrait-on que des protestants en Seine-et-Marne ? Des chiffres comme ceux que nous venons de relever laissent rêveur et nous inclinent à chercher ailleurs que dans la science statistique, en même temps précise et difficile à interpréter, la solution de ces problèmes difficiles.



La moyenne générale est d'une mort volontaire pour 4.750 habitants de la France.

La répartition par professions n'est pas particulièrement instructive ; les chiffres fournis par le Ministère de la Justice pour l'année 1920 nous disent bien qu'il y a eu sur notre territoire 8.141 morts volontaires, mais ces chiffres se répartissent entre employés, domestiques de ferme, gens de maison, mineurs, employés de chemins de fer, ouvriers d'industrie, soldats et marins, vagabonds et gens sans aveu, chefs d'exploitation, oisifs qui vivent de leurs rentes ou personnes adonnées aux travaux de l'esprit. Mais, comme rien ne nous apprend combien il y a en France de citoyens appartenant à chacune de ces catégories, la proportion vraie nous échappe.

Un fait, pourtant, mérite d'être retenu parce qu'il est significatif : Sur 8.000 suicidés, 4.500 appartiennent aux gens du peuple, ouvriers, paysans ou petits employés, travaillant au jour le jour pour gagner leur vie ; et 3.300 appartiennent à la classe bourgeoise, dite dirigeante. Si nous supposons, ce qui ne me paraît pas excessif, qu'il y ait en France un bourgeois pour dix ou douze prolétaires, il faut bien convenir que la classe relativement aisée résiste moins facilement à l'appel de la mort que ne le font les pauvres gens. Ici les plus récentes statistiques s'accordent pleinement à celles de Durkheim.

Pour les avoir reproduites en septembre 1921, dans un article du *Figaro*, j'ai connu l'ironie vengeresse

d'un journal socialiste ; son rédacteur, jugeant sur idée précônçue, exprimait chaleureusement cette certitude que les souffrances du prolétariat sont la cause la plus fréquente du dégoût de la vie. En fait, il m'en est rien. Comme du temps de La Fontaine, le financier dort d'un sommeil moins paisible que le savetier. Certes, je ne nie pas les souffrances du pauvre monde, mais il faut dire ce qui est. Je fus traité de philistin pour avoir cru que nulle doctrine, fût-elle la plus généreuse, ne prévaut point contre ces constatations honnêtes et soigneuses qui construisent la vérité.

Mais que dire des causes de mort volontaire telles que nous les voyons relevées dans nos comptes rendus officiels<sup>1</sup> ?

En les lisant, on sent que chacun des mots de cette nomenclature est né d'une phrase dite au petit bonheur, par un parent, par un voisin, par le gendarme du canton, par l'agent de police chargé des constatations, et que l'on s'est bien gardé, faute de mieux, de mettre en doute d'aussi solides références.

C'est ainsi qu'on attribue :

595 suicides à la misère ;

59 à des pertes de procès ou d'emplois ;

42 à des pertes de jeu ;

233 à des embarras de fortune ;

826 à des chagrins de famille ;

385 à un amour contrarié ;

66 à la débauche ;

10 au dégoût du service militaire ;

1. Statistiques du Ministère de la Justice.

- 1.971 aux souffrances physiques ;
- 1.418 à des maladies cérébrales ;
- 528 à des contrariétés diverses ;
- 1.133 à des motifs inconnus.

Lisant une telle énumération, si naïve en son assurance, le philosophe en vient à croire que sur les 8.141 suicides de l'année 1920, on aurait mieux fait de compter 8.141 suicides pour motifs inconnus, — inconnus tout au moins des braves gens qui peinent pour aligner de pareils nombres !

Qui pourrait croire que chacune de ces attributions signifie autre chose que la chiquenaude qui jette à terre la poupée ou que la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Car, enfin, combien de miséreux, de débauchés, de malheureux torturés par d'atroces souffrances, de plaideurs perdant leur procès, de joueurs décavés, de gens atteints par des chagrins de famille, malmenés par l'amour ou, comme dit la statistique, contrariés de diverses façons, et qui persistent à vouloir vivre. Ceux-là sont cinq mille fois plus nombreux que les autres.

Nous percevons donc, dès maintenant, que ces humains qui marchent à la mort pour des causes si différentes, accidentelles seulement, doivent avoir entre eux quelque lien caché, quelque ressemblance, quelque tendance véhémement, commune à tous, cause profonde, véritable, du geste terminal.

Mais avant d'en venir à dire ce que doit être cette cause, il me faut relever encore deux ou trois faits, universellement constatés et qui vont nous fournir des notions utiles.

Tout d'abord, il est avéré que, dans les troupes coloniales, et à la Légion étrangère, le suicide est infiniment plus fréquent en temps de paix, que parmi les troupes de la métropole. Il reconnaît pour cause cette variété de l'angoisse qu'on nomme le *cafard*, à quoi, vers la fin de la grande guerre, mon très brillant confrère Voivenel a consacré un curieux ouvrage.

Ce que son livre ne dit peut-être pas avec assez de précision, c'est que les déséquilibrés, qui remplissent nos bataillons d'Afrique et notre Légion étrangère, appartiennent presque tous au type morbide, parfaitement décrit, des cyclothymiques, des alternants de l'irritation et de la dépression. Alors qu'ils sont encore maîtres de leur destinée, ils s'engagent, le plus souvent en période d'hyperactivité; amoureux d'aventures, friands de voyages, tentés par ce qui est nouveau, grisés d'optimisme, pleins de goût pour l'action, d'attrait pour le péril, ils arrivent en Algérie, assurés d'une vie heureuse. Vienne, au bout d'un certain temps, — c'est la loi des cyclothymiques, — une période de dépression mélancolique et c'est alors, avec les nuits d'insomnie, la fatigue, la tristesse, le découragement et, pour peu qu'ils soient émotifs, le *cafard*, c'est-à-dire la mélancolie anxieuse. Pour le combattre, l'homme fait ce qu'il voit faire à ses anciens, il boit. Comme les autres toxicomanies, l'alcoolisme n'est pas uniquement affaire de fréquentations mauvaises et d'imitation par amour-propre mal placé, mais recherche d'une euphorie, de ce sentiment de bien-être, de vie contente qu'abolit la dé-

pression mélancolique, et que l'alcool redonne pour un moment. Mais c'est un consolateur bien perfide ; tout en dorant un peu la vie, il travaille sournoisement à renforcer l'émotivité latente, l'aptitude à l'anxiété. De là, ces fugues anxieuses et cette chasse à l'homme pour ramener les évadés ; de là aussi cette fuite éperdue en une heure de véhémence angoisse, dans l'autre désert, dans la mort. Voilà pourquoi, je pense, tant de coloniaux finissent de leur propre main.

Reste une question, entre toutes instructive, celle de l'âge où l'homme se détache plus facilement de la vie.

Quand se produit un suicide d'enfant, on en mène grand bruit ; et rien, en vérité, n'est plus douloureusement émouvant. Mais à tout prendre, le nombre d'enfants qui se tuent est beaucoup plus restreint qu'on ne le dit communément. Sur les 8.000 suicides de 1920, il n'en est que 53 commis avant l'âge de 16 ans : 2 à l'âge 10 ans ; 7 à 12 ans ; 8 à 13 ans ; 21 à 14 ans ; 15 à 15 ans. Le chiffre le plus fort marque l'heure de la puberté, c'est-à-dire du moment où l'éveil à la vie de tout un groupe de glandes endocrines apporte à l'organisme physique et psychique, des perturbations sur lesquelles nous commençons à être scientifiquement éclairés.

A dater de la quinzième année, le nombre des suicides va croissant, comme suit :

De 16 à 19 ans. . . . .	204
De 20 à 24 — . . . . .	386

De 25 à 29 ans . . . . .	513
De 30 à 39 — . . . . .	993
De 40 à 49 — . . . . .	1.424
De 50 à 59 — . . . . .	1.611
De 60 à 69 — . . . . .	1.560
De 70 à 79 — . . . . .	830
Au-dessus de 80 ans. . . . .	286

La sécheresse de ce petit tableau est infiniment émouvante ; à mesure que l'homme vieillit, plus exactement, que certains hommes approchent de leur fin naturelle, l'appel de la mort est plus fort ou, en tous cas, ils n'y résistent guère. Le maximum entre 50 et 70 ans, ce n'est qu'une apparence ; comprenons bien que si, pour un âge plus avancé, le suicide se fait plus rare, c'est simplement parce que, sur le tard, le nombre des humains s'est fortement raréfié.

Or, cette constatation, indiscutable, est en contradiction formelle avec ce que nous savons de l'attachement à la vie, augmentant avec l'âge.

J'ai été externe, ou interne, aux hospices d'Issy, d'Ivry, à la Maison de retraite Sainte-Périne, qui sont asiles pour vieilles gens ; et toujours j'ai vu l'homme et la femme, attachés d'autant plus à leur propre personne qu'ils étaient accoutumés à vivre avec elle depuis plus longtemps. Un garçon de vingt ans donne avec allégresse sa vie gorgée d'un long avenir, tandis que se cramponne à l'existence un vieillard desséché dont l'esprit et le corps sont, depuis longtemps, inutiles.

Et voilà que, contrairement à cette loi, une caté-



gorie de prédisposés, j'allais écrire de prédestinés, adoptent l'évolution inverse.

Pourquoi cela ?

La psychiatrie répond de façon positive.

*Les véritables conditions du suicide.*

La seule condition nécessaire du suicide, c'est l'état d'angoisse, c'est-à-dire l'exaltation suprême de l'humaine émotivité. Or, nous voyons à peu près invariablement qu'une émotivité latente, discrète dans ses manifestations, prend tout à coup une intensité singulière et s'épanouit puissamment à propos d'une période de dépression mélancolique. C'est que nombre d'émotifs sont en même temps cyclothymiques, c'est-à-dire sujets à des états périodiques de l'humeur, tantôt normale ou hyperactive, et tantôt abaissée. La vie de ces personnes-là est ponctuée par des phases brèves ou longues, bénignes ou cruelles, d'abattement ; et cet abattement, redisons-le, se double, presque toujours, d'une exaltation de l'aptitude anxieuse.

Or, c'est une autre loi que, chez les cyclothymiques, les crises de mélancolie vont, à mesure que la vie s'avance, prenant plus de durée et plus d'intensité ; les périodes dépressives des vieillards sont plus tenaces, plus interminables<sup>1</sup>, plus violemment

1. Elles semblent interminables aux malheureux qui en sont atteints ; en réalité, elles finissent toujours par guérir et par

anxieuses que celles de la jeunesse et de l'âge mûr.

C'est pour cela, certainement, que les suicides et les tentatives de suicide, augmentent en nombre avec le temps qui passe et que, là où l'homme normal s'attache de plus en plus à la vie, le mélancolique anxieux est conduit à vouloir, passionnément, le non-être.

Mais les suicides d'enfants ?

Leur possibilité et leur rareté s'expliquent également par ce fait que l'angoisse, d'ailleurs mal consciente, s'observe fort bien dès la seconde enfance ; il s'agit là, pour ce qui est de la cyclothymie et de l'hyperémotivité, d'états constitutionnels dont j'ai coutume de dire qu'ils sont tissés, dès le sein maternel, dans la trame même d'une âme. On conçoit qu'ils se manifestent dès le jeune âge et, si la constitution émotive est très forte, avec l'intensité suffisante pour mener à la mort.

Et tout ce que je viens de dire serait effroyablement désolant, si la médecine n'avait trouvé de solides moyens d'apaiser, en même temps que l'angoisse, le besoin de mourir. Nous reviendrons plus loin sur ces consolantes certitudes.

Donc il est bien acquis maintenant, d'abord, qu'il n'y a pas de monomanie du suicide, en tant que maladie distincte ; ensuite que l'appel de la mort est inséparable de l'angoisse, indicible souffrance humaine qui va, c'est sa définition, jusqu'à l'impos-

guérir spontanément, parfois au bout de huit ou dix années. On peut utilement consulter à ce propos la thèse inaugurale du docteur Paul Delmas.

sibilité de tolérer la vie ; enfin que plus d'une maladie mentale peut venir, chez un hyperémotif, déterminer l'éclosion d'un état suranxieux ; l'association morbide la plus habituelle de beaucoup est celle de la mélancolie.

La question du suicide évolue donc en pleine pathologie mentale. A cette règle, rencontrons-nous de fréquentes exceptions ? En apparence, assurément. Et voici, par exemple, ce qu'on observe bien souvent.

Un homme d'affaires a mené, pendant quinze années, la vie la plus active, la plus intense, la plus brillante ; par son infatigabilité au travail et au plaisir, les nuits de fête succédant aux journées de labeur, il s'est révélé comme précisément tout le contraire d'un mélancolique. Or, voici qu'à la suite d'une série de coups de bourse téméraires, la ruine est venue ; la ruine et, mon Dieu, le déshonneur aussi. Un matin, les journaux nous apprennent que M. X..., pour ne pas survivre à cet écroulement, s'est tué. Voilà vraiment qui paraît échapper aux règles que nous formulions tout à l'heure.

En vérité, il n'en est rien. La psychiatrie nous apprend à connaître les natures de cette sorte, intelligibles au temps où nous considérons comme états dissemblables, les tendances de l'organisme humain à l'excitation et à la dépression. Nous savons aujourd'hui — c'est la gloire de Kraepelin, de Kahlbaum, de Deny, de nous l'avoir appris — qu'il s'agit là d'un seul et même déséquilibre mental, constitutionnel, qu'il faut nommer psychose maniaque-dépressive ou cyclothymie.

Nous envions parfois ces grands excités infatigables. Comprenons qu'ils sont loin d'un normal équilibre. Cette sorte de toute-puissance physique et psychique, qui fait leur griserie et l'admiration de leur entourage, sachons bien qu'elle a sa rançon. Fouillez avec soin le passé de ces beaux conquérants, interrogez les témoins de leur vie : vous apprendrez qu'ils ont déjà vu tant de vitalité triomphante s'effondrer misérablement, pour quelques jours, pour quelques mois, dans une dure phase dépressive. Vienne le violent choc émotif de la ruine, leur puissance défaite, une maîtresse qui les laisse et l'abandon de leurs amis, puis, tout à coup, la solitude... voilà l'écroulement jusqu'au fond de l'abîme, où les attend une angoisse mortelle.

Tous ceux qui, ainsi fauchés du fait de leurs imprudences et de leurs fautes, acceptent de survivre, ne peuvent préférer la prison à la mort que parce qu'ils ne sont pas grandement émotifs.

Chagrins d'amour ou chagrins de famille, perte d'emploi ou perte de procès, ruine au jeu, souffrances physiques, contrariétés diverses, comme disent nos statistiques, tous ces pauvres petits motifs qui donnent à sourire, n'agissent, ne peuvent déterminer la prodigieuse rupture de l'instinct de conservation, que chez ceux que je viens de dire, marqués par la détresse.

Mais que penser de ces suicides à froid, prémédités, comme nous en voyons chez certains de nos mélancoliques ? Comment concilier leur tranquillité apparente, leurs ruses, leur ingéniosité sournoise

avec cette conception d'un « raptus anxieux » jetant l'homme à l'abîme avec une fureur soudaine ?

Je me souviens de ce mélancolique qui sut feindre la guérison, déclara n'avoir plus d'angoisses, simula fort habilement le sommeil retrouvé. Il obtint ainsi d'aller, sous la surveillance de son infirmier, passer la soirée au cinéma. Là, dans l'ombre propice, il tira d'une poche, habilement dissimulée, la lame mince d'un rasoir mécanique, et se trancha la trachée au-dessous du larynx. L'infirmier, qui le guettait du coin de l'œil, put faire à temps le geste qui l'empêcha d'ouvrir sa carotide.

Cette année même, mon élève André Tardieu a fait connaître le cas d'un Russe, ancien officier de l'armée blanche qui, sorti d'une période hypomaniaque et tombé depuis quelques semaines en période mélancolique, résolut d'en finir. Allant patiemment d'un pharmacien à l'autre, il parvint à accumuler une provision de véronal : quarante-huit cachets d'un demi-gramme, qu'il absorba coup sur coup. Froideur seulement apparente. Atteinte une certaine dose de torture anxieuse, une énergie prodigieuse peut s'accumuler dans une âme au service d'une résolution sans merci. L'angoisse est un enfer qui finit par communiquer aux âmes le sentiment du droit qu'elles ont de ne plus souffrir.

Et puis, nous le verrons à propos des angoisses de guerre et des suicides au front, une fois la décision funèbre prise définitivement, un calme relatif se fait dans l'âme misérable. La certitude de la mort prochaine, irrévocablement promise, est infiniment

moins cruelle que le doute, l'incertitude, le tiraillement en tous sens, substance même de l'angoisse.

Nous savons d'autres émotifs qui, par une sorte de pudeur délicate, parviennent à cacher un trouble immense aux yeux mal exercés à les connaître. Ce sont le plus souvent des doux, des hésitants, des timorés. Abominablement abîmés par l'angoisse, desséchés, amaigris, brûlés, ils en sont venus peu à peu à la décision de mettre à néant leur personne, pour détruire du même coup le monstre étranger qui la ronge. Ils diffèrent, reculent l'instant fatal, bien moins par peur que par le souci de désoler ceux qui les aiment. L'heure qu'ils s'étaient fixée, ils la laissent passer dix fois. Puis, un matin, dans un retour furieux du mal, ils succombent après une lutte sans nom !

Qu'il y ait des morts volontaires, décidées avec malignité, calculées d'un esprit lucide pour insulter le Créateur en détruisant sa créature, c'est chose après tout possible. Les romantiques l'ont proclamé. Des moralistes nous le disent, sans en citer de cas précis. J'affirme seulement n'avoir jamais rien observé de pareil. Rien, non plus, qui ressemble aux suicides que Durkheim, pur théoricien, homme de cabinet, nomme *égoïstes* et *anomiques*.

*La crainte de propagation du suicide par l'exemple.*

D'où vient donc la sévérité quasi universelle, et ces

religions, ces morales, ces lois divines et humaines qui se sont toujours accordées pour accabler l'homme désespéré et qui fait acte de désespoir ? C'est, à n'en pas douter, une idée de prophylaxie. On a voulu, manifestement, par l'intimidation utilisée comme hygiène préventive, empêcher la contagion, l'épidémie de suicides.

Au v<sup>e</sup> et au vi<sup>e</sup> siècles, deux conciles condamnent le suicide, comme l'effet certain d'une fureur diabolique ; on y décide que les suicidés ne seront honorés d'aucune commémoration dans le sacrifice de la messe et que le chant des psaumes n'accompagnera pas leur corps au tombeau. La législation civile s'en mêle. Un chapitre des *Établissements* de saint Louis ordonne qu'un procès sera fait au cadavre par devant les autorités compétentes pour l'homicide. Mêmes pénalités jusqu'à la Révolution. Le corps, traîné sur la claie, la face contre terre, est ensuite pendu, jeté à la voirie, ou bien brûlé. Les nobles sont déchus ; on rase leur château, on coupe leurs bois, on martèle leurs armoiries.

Présentement, la justice civile se considère à peu près partout comme désarmée devant la mort volontaire, sauf cependant en Angleterre où, jusqu'à présent, je crois bien, on a gardé la vieille coutume de traîner le pauvre cadavre devant un tribunal, lequel absout ou condamne, — le plus souvent condamne, — sur le témoignage de gens assurément bien mal préparés à comprendre quel drame intérieur vient d'aboutir à l'affreux dénouement.

Oui, espoir d'intimidation, souci de préservation

et, chez certains législateurs, religieux ou laïques, un autre sentiment dont j'ai déjà dit un mot, cette colère indignée, vengeresse, que provoque très vraisemblablement la crainte de connaître un jour l'horreur d'être enlisé dans ce sable mouvant.

Victor Hugo qui fut, certes, un être de bonté et qui n'a cessé de prêcher la mansuétude, consacre, en avril 1831, au suicide d'un enfant de vingt ans, un poème<sup>1</sup> d'une dureté singulière. Sans se demander un instant si quelque torture morale n'a pas déterminé le geste affreux, il invective :

Jeune homme, tu fus lâche, imbécile et méchant !

L'acte de désespoir, il en parle comme d'une fantaisie mauvaise et d'un parti pris de sang-froid, par malignité pure.

Va donc ! Qu'as-tu trouvé, ton caprice accompli ?  
Voluptueux, la tombe, et, vaniteux, l'oubli !

Quatre ans plus tard, il revient à la charge. Il est visiblement ému par les morts volontaires, apprises coup sur coup, du peintre Léopold Robert, du baron Gros, de Rabbe et du terrible adversaire de Napoléon, H.-R. Steward, marquis de Londonderry, vicomte Castlereagh. Et le grand poète est repris d'une irritation farouche. Et son émoi cherche un refuge dans la dévotion :

1. C'est le treizième *Chant du Crépuscule*.



Serait-ce que la foi, derrière la raison,  
 Décroît comme un soleil qui baisse à l'horizon,  
 Que Dieu n'est plus compté dans ce que l'homme fonde  
 Et qu'enfin il se fait une nuit trop profonde  
 Dans ces recoins du cœur du monde inaperçus  
 Où peut seule éclairer votre lampe, ô Jésus !

Encore que ce ne soient pas les meilleurs vers de sa carrière, on sent bien, n'est-ce pas, qu'Hugo prend la question à cœur et qu'il en parle un peu comme si elle lui était personnelle. Que le maître des *Chants du Crépuscule*, des *Rayons et des Ombres*, et de la *Légende des Siècles* ait été un cyclothymique, voilà qui ne fait point de doute. M. Édouard Lockroy m'a fait, aux environs de 1890, le récit minutieusement précis d'une période de mélancolie stuporeuse que le grand homme eut, peu après la mort d'un de ses fils. Elle prit soudainement, un soir qu'il avait, à Paris, des amis à sa table et ne se dissipa qu'à Hauteville-House, quatre ou cinq mois plus tard. Il est possible et vraisemblable que, vers la trentième année, le poète ait connu le premier effleurement de la mélancolie anxieuse et qu'il y ait puisé cette peur et cette colère, traduites comme nous venons de le voir.

Nous retrouvons un sentiment pareil, mais nuancé d'une plus noble pitié, chez l'empereur Napoléon. Relisez avec moi l'ordre du jour du 12 mai 1802 : « Le grenadier Gobain s'est suicidé pour des raisons d'amour. C'était d'ailleurs un très bon sujet. C'est le second événement qui arrive au corps depuis un mois. Le Premier Consul ordonne qu'il soit mis à l'ordre de la Garde qu'un soldat doit savoir vaincre

la douleur et la mélancolie des passions ; qu'il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie. S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ de bataille avant d'avoir vaincu. »

Langage digne de l'antique. A dix reprises, allant à l'île d'Elbe, causant à Sainte-Hélène avec Gourgaud, Montholon ou Antomarchi, Napoléon revient sur cette question de la mort volontaire, comme quelqu'un qu'elle intéresse très personnellement.

Or, au mois de juin 1921, la *Revue des Deux Mondes* publiait les mémoires d'Ali, le mameluck fidèle ; il y est question d'une tentative de suicide faite à Fontainebleau par l'Empereur, dans la nuit du 12 au 13 avril 1814. Le poison qu'il avait demandé à Larrey, je crois bien, avait-il perdu de sa force ? Larrey n'avait-il délivré qu'une drogue innocente ? Le poison n'agit pas. Et qui nous dira si ce fut tentative sincère, ou mise en scène de *tragediante* ? Pour moi, j'incline à croire qu'acculé à l'horreur de l'abdication, le maître du monde, dans un moment de haute anxiété, chercha la mort, plus grande et plus digne de lui que l'écroulement de sa gloire.

Au temps où nous vivons, le suicide est tenu encore comme un manquement à l'honneur. « Dieu seul peut disposer de toi », disent les Églises. Et l'armée : « Ta vie ne t'appartient pas, elle est à la Patrie. » Sous les drapeaux, en temps de guerre, le crime de mettre fin à ses jours paraît être considéré comme une sorte de mutilation volontaire, et la pire de

toutes, en vue de se soustraire au péril des batailles et d'en finir avec la peur ; aussi bien voyons-nous, dans les cimetières du front, les tombeaux de ceux qui n'ont pas résisté à la tentation d'en finir, privés de l'inscription : « Mort pour la France », et plus misérables encore, moins honorés que les tombes de ces rebelles qu'il fallut fusiller. C'est toujours la même hantise de la contagion.

L'Église catholique est, présentement, plus clémente. Elle ne refuse jamais la sépulture religieuse si la famille ou les amis du décédé apportent un certificat provenant d'un médecin autorisé, et constatant que le suicide a eu pour cause la crise d'une maladie mentale abolissant la libre volonté.

\*  
\*\*

Seule, en effet, la psychiatrie apporte une explication satisfaisante de la plupart, sinon de tous les cas de mort voulue. Elle fait voir à l'évidence que ce n'est point par des arguments bien plausibles, ni pour des motifs de l'ordre intellectuel délibérément choisis, que l'homme en vient au point de rompre avec le fondamental, le tout-puissant instinct de conservation. Il y faut autre chose, de ces raisons que la raison ne connaît pas, de ces impulsions comme en fournissent seuls les grands bouleversements dans le domaine de l'émotivité.

Notre métier nous met parfois en face de suicides consommés. Il nous met tous les jours en présence de pauvres êtres qui ont la crainte de se tuer ou, ce

qui est bien différent, le besoin impulsif, véhément, d'en finir. Ces malheureux qui nous consultent fréquemment et qui inspirent presque tous, quand on les voit de près, la sympathie, nous ouvrent un jour ou l'autre le tréfonds de leur cœur.

Comme tous mes confrères d'âge et d'expérience, j'ai reçu sur ce point beaucoup de confidences dont la sincérité ne peut être mise en doute. Et jamais, vous entendez bien, jamais le problème ne se pose comme le posent les manuels de philosophie et la plupart des romans pessimistes : la vie vaut-elle ou ne vaut-elle pas la peine qu'on la vive ?... Formule élégante et glacée et qui n'a vraiment rien à voir avec les drames indicibles qui se déroulent dans ces pauvres âmes.

D'ailleurs, doctrines philosophiques et croyances religieuses restent étrangement inopérantes quand l'angoisse fait ses ravages. A ma connaissance, un prêtre, un saint prêtre, scrupuleusement esclave de ses devoirs, s'est pendu. Et tous ceux qui l'avaient connu pouvaient se porter garants de son ardente foi. Il est mort d'une crise d'anxiété mélancolique.

Voici vingt ans et plus, un jeune vicaire, qui n'avait reçu que depuis peu les ordres majeurs, fut pris d'impulsions au suicide, qu'expliquait seulement la crise d'hyperémotivité violente dont il souffrait à ce moment et qui se compliquait de scrupules religieux et de remords aigus pour des fautes imaginaires. Les ressources de la médecine mentale me permirent d'apaiser en lui, avec les paroxysmes anxieux, une tentation dont l'horreur était décuplée

par la quasi-certitude des peines éternelles. Ce prêtre, qui occupe présentement une place importante dans le clergé d'une grande ville, n'a jamais cessé d'être d'une ferveur exemplaire.

Voici comment, chez nos malades, apparaît habituellement la volonté de mort.

Depuis dix-huit mois que s'attarde la crise — une crise est venue sans qu'on sache pourquoi — le pauvre être maigrit, dépérit et s'altère. Et deux monstres se sont installés dans son âme.

D'abord issue d'une fatigue inexprimable et sans cause concevable, une tristesse à perte de vue, un désert de mélancolie, un infini de cendres grises, où l'espérance et le désir, ne pouvant se suspendre à rien, retombent l'aile brisée. Un ennui sans nom le désole ; lui qui savait la douceur d'être bon, de s'apitoyer sur autrui et de secourir son semblable, dans cette solitude où le voilà, ne peut plus penser qu'à lui-même. Son cœur aimant s'est desséché. Il se reproche amèrement la laideur de son égoïsme. Et le hantent sans cesse, toutes les idées de ruine, de déchéance, de déshonneur, d'indignité, d'incurabilité et le malaise du remords pour des fautes imaginaires.

Puis est venue, ranimée par la dépression, d'abord avec de rares apparitions et puis, plus fréquemment, et puis, presque constante, l'angoisse, l'abominable peur d'on ne sait quoi.

Il ne dort plus depuis quelques semaines. S'il ferme les yeux un moment, c'est pour se réveiller en transes, brutalement assis ou projeté hors de son lit, par la panique, le besoin de fuir, éperdu. Presque

toute la nuit, il erre dans l'appartement, la marche incertaine et saccadée, les mains nouées, les bras qui, par moment, se tordent, en même temps sans force et incapable de tenir en place. Ce mélange d'épuisement et d'agitation est vraiment une chose affreuse.

Au petit jour, il a fini par s'endormir et voilà deux heures d'oubli. Mais au moment où la maison s'anime, quel abominable réveil ? Elle est revenue en rafale, la terreur anxieuse, douleur morale d'autant plus effarante qu'on ne lui voit pas de raison d'être ; tout l'organisme en est étreint. Sa poitrine, dans un étouffement, ne respire qu'au prix d'un effort qui l'épuise. Son cœur, une main d'acier le lui broie. Le corps entier frémit d'une vibration intérieure que rien n'apaise. Une chape dantesque s'accroche à la nuque et pèse aux épaules, à faire ployer les genoux.

Voilà longtemps qu'il ne se nourrit guère, à cause du spasme de la gorge qui ne laisse plus rien passer. Il dépérit, on peut bien dire, d'heure en heure, la bouche sèche, l'haleine impure, en proie à la soif des supplices. Et la face est si contractée, muscles et vaisseaux sanguins, qu'elle apparaît toute grise, toute petite et pitoyable.

Cette lutte sans nom, voilà longtemps qu'il la soutient, jusqu'au bout des forces humaines : aujourd'hui, la mesure est comble. La possibilité de vivre est dépassée.

Pour dire adieu aux siens ou, pour appeler une fois encore au secours, il s'attable et cherche à écrire : voyez de quelle main vibrante, saccadée, il trace ces lignes inégales, brouillées, informes et comme fré-

nétiques. Un médecin reçoit-il une lettre de cette sorte, il peut voler au secours du malade, il a chances d'arriver tard l...

L'être humain qui, pendant des mois, subit, sans être secouru, de pareilles tortures, et sans sommeil réparateur, en vient un jour à ce point — vous le comprenez, n'est-ce pas, — où il ne peut plus endurer ; c'est la pire souffrance humaine et, proprement, l'intolérable. Et, pour fuir cet enfer, on ne voit qu'un chemin.

Alors, dans un sursaut d'angoisse suraiguë, le pauvre être brise d'un coup les liens qui l'attachent encore.

Parfois, tout au contraire, il semble avoir trouvé le calme. Un pâle sourire lui est revenu qui peut tromper son entourage ; la résolution bien prise, l'indécision ayant cessé, le doute s'étant tu ; pour tromper la vigilance de sa famille ou de ses infirmiers, le malheureux se fait sournois et ruse et feint l'apaisement. Et, profitant d'un instant favorable où l'on oublie de l'épier, il fait sa fugue dans la mort.

Dans l'un et l'autre cas, comprenons bien que ce n'est pas lui qui agit. S'il est un libre arbitre, le mal ne lui en laisse rien. Dans l'instant où il cède, ce n'est pas lui qui fait le geste. Un autre être a surgi en lui, un terrible étranger, tout l'opposé de ce qu'il fut jadis, le démon de l'angoisse qui, subitement, parle en maître et l'empoigne pour le noyer, pour écraser sa pauvre loque ou pour faire sauter son crâne.

Drame effroyable qui parfois se passe avec tant de pudeur que nul, à l'entour, ne le soupçonne.

Ces soldats, aux tranchées, qui gardaient l'allure correcte et qui, seulement taciturnes, maigrissaient, avec un air d'effarement et que parfois on punissait pour une distraction dans le service, ce sont là les souffrances qu'ils avaient endurées avant de mettre dans leur bouche le canon du fusil et de presser la gâchette du pied. Une timidité, une décence, les empêchaient de ne rien laisser voir de leur tourment intérieur. D'ailleurs, ils ignoraient que ce fût une maladie : l'idée ne leur serait pas venue d'aller à la visite du major. Au lieu d'obsèques si sévères, ne leur doit-on pas le respect pour tant de muettes souffrances ?

Nous voilà bien loin, n'est-ce pas, de la colère d'un Hugo. En vérité, il nous faut affirmer que pour ce qui est des suicides ou des tentatives de suicide, que notre métier nous met à même d'observer, quatre-vingt-dix pour cent des cas rentrent dans la catégorie des mélancoliques anxieux. Les dix autres sont aussi des malades à peine différents. D'ailleurs, l'essentiel de ce qui fait la genèse de la mort volontaire est moins dans la mélancolie que dans l'angoisse, c'est-à-dire dans le développement extrême de la constitution hyperémotive de Dupré.

Existe-t-il des suicides d'un genre différent où l'orgueil, par exemple, jouerait le premier rôle ? Au début de son *Premier Faust*, Goethe met bien des paroles d'orgueil dans la bouche de son héros :

— Allons, aie le courage d'enfoncer les portes devant lesquelles chacun ne passe qu'en frémissant ! Il est temps de montrer par des actes que la dignité



humaine ne le cède en rien à la grandeur des dieux ! Il est temps enfin de franchir ce pas avec sérénité, dût-il nous conduire au néant. »

Et dans l'illustre *Dialogue de la Luxure et de la Mort*, le saint Antoine de Flaubert entend la vieille femme décharnée dire ces phrases magnifiques :

— « Faire une chose qui vous égale à Dieu, pense donc ! Il t'a créé, tu vas détruire son œuvre, toi, par ton courage, librement ! La jouissance d'Érostrate n'était pas supérieure. Et puis, ton corps s'est assez moqué de ton âme pour que tu t'en venges à la fin. Tu ne souffriras pas. Ce sera vite terminé. Que crains-tu ? Un large trou noir ? Il est vide, peut-être ! »

Oui, phrases admirables, celles de Goethe et celles de Flaubert, paroles de poètes-philosophes qui touchent au sublime ; ces pages que je sais par cœur depuis ma vingtième année, sont, à n'en pas douter, d'une esthétique supérieure, à condition pourtant que « le Beau puisse quelquefois n'être pas la splendeur du Vrai ». Car, en réalité, nous n'avons jamais lu rien de pareil dans l'âme de pauvres malades à qui la torture anxieuse ne laisse, en aucune façon, le loisir de telles pensées. Cela est vrai des plus intelligents et des plus cultivés tout aussi bien que des plus humbles.

★  
★★

Et demandons-nous, maintenant, en toute impartialité, en fait et hors de toute théorie, si, oui ou non, le suicide, qui nous apparaît clairement comme une manifestation morbide, est maladie contagieuse. On

nous parle beaucoup d'épidémies de suicides et les journaux nous en entretiennent volontiers. Que valent, sur ce point, leurs informations ?

C'est chose difficile à dire. Homme de lettres de son état, doué, comme il convient, d'imagination et d'émotivité, un rédacteur de faits divers, dans une grande feuille, a bien certainement quelque tendance naturelle à grandir l'importance, sinon le nombre, des événements qu'il a mission de conter. Il lui faut plaire à son public, que la politique ne passionne point, qui ne s'intéresse que d'un peu loin à la haute littérature, mais qui, le soir, au coin du feu, se complaît à frémir. On sert bien la fortune de son journal et l'on remplit très exactement son devoir en colorant des faits rares ou médiocres par l'hyperbole ou le lyrisme.

Rien de moins condamnable, à condition pourtant que de telles narrations littéraires ne servent point de base à des déductions scientifiques ou philosophiques.

Les observations soigneusement prises d'épidémies de suicides avérés doivent être extrêmement rares. Pour mon compte, je n'en connais point. Et pourtant, c'est sur cette notion problématique que se fondent les sévérités dont on accable la mort voulue, dans l'espoir d'éviter la propagation.

Reconnaissons que l'on rencontre, çà et là, des cas qui peuvent bien donner à croire en la réalité de cette transmission quasi épidémique. De temps à autre, un certain lieu, à une certaine heure, voit se produire un suicide et une ou deux ou trois autres per-

sonnes y périssent, parfois dans des circonstances pareilles.

Vous qui réfléchissez et qui m'avez suivi jusqu'à présent, pensez-vous qu'il puisse s'agir, en pareil cas, d'une contagion véritable, comme serait celle d'une rougeole ou d'une diphtérie ? Évidemment non, n'est-ce pas ?

Un enfant qui contracte une fièvre éruptive n'a d'autre raison de la prendre que le fait d'avoir eu contact avec le microbe pathogène venu d'un camarade. Pour ce qui est du suicide, rien de pareil. Seul, un grand prédisposé, un anxieux en imminence d'intolérance émotive peut être tenté de l'imiter. Si, depuis des jours et des nuits, il est hanté par le besoin d'en finir avec son supplice intérieur, l'exemple peut déterminer chez lui une fixation, une cristallisation, ou bien, comme dirait Bourget, une *psychoclasie*.

Las d'une indécision qui, depuis des mois, le déchire ; le fait d'apprendre qu'à telle heure, en tel lieu, un malheureux de même sorte a choisi tel genre de mort, peut fort bien l'incliner à suivre cet exemple. La paresse des déprimés, la loi du moindre effort, conseillent l'imitation, la répétition d'un acte plus facile, la voie étant ouverte.

Dans un milieu de population très dense, concentration urbaine, agglomération militaire, il peut fort bien se faire que deux ou trois pauvres mélancoliques anxieux — l'espèce n'en est pas rare — répètent le geste fatal. Mais nous pouvons bien dire, en parfaite sécurité, que seuls les êtres saturés d'an-

goisse et déjà tout près d'en finir peuvent céder à ce semblant de contagion ; l'exemple ne saurait, tout au plus, que hâter un peu l'heure et préciser le lieu, pour des malades qui, laissés à eux-mêmes, un peu plus tôt, un peu plus tard, auraient fini tout aussi bien par se détruire.

### *L'hérédité du suicide.*

Aussi bien, il y a l'imitation familiale et nous voilà conduits à réfléchir sur cette grosse question : l'hérédité du suicide !

Dans un roman qui s'appelle *La Geôle* et qui est, à coup sûr, une de ses œuvres les plus émouvantes, Paul Bourget l'a traitée avec une puissance magistrale et une habileté consommée.

Ce livre, j'ai eu l'honneur de l'offrir à la Bibliothèque de l'Académie de Médecine, où il figure utilement, tout imprégné qu'il est de savoir médical. L'auteur du *Démon de Midi* y fait preuve de connaissances si vastes en psycho-pathologie, il y évoque, avec tant d'admiration et d'amitié, le souvenir du grand Ernest Dupré, qu'un homme de métier ne peut rester indifférent à une œuvre pareille.

Psychiatre illustre et « négateur systématique du monde spirituel », le professeur Vernat enseigne que le suicide est fréquemment, presque fatalement héréditaire. Or, dans une famille dont il est l'ami dévoué, trois ou quatre personnes, depuis un siècle, se sont

donné la mort. Jean Vialis, leur descendant, homme plein de talents, de vertu et de charme, se tue, au début de l'ouvrage, d'un coup de revolver, pour une scène de véhéments reproches, parfaitement immérités, que vient de lui faire son chef. Jean Vialis, en mourant, laisse un fils, comme lui de constitution hyperémotive, qui grandit par les soins d'une mère admirable. Elle est guidée par les conseils affectueux du médecin. Vernat estime que l'enfant doit à tout jamais ignorer la façon dont est mort son père et qu'il faut lui cacher la vérité, de peur qu'il ne soit tenté, quelque jour, de se tuer pareillement.

Vers la trentaine, Jean-Marie Vialis apprend de brutale façon que sa femme, dont il est follement épris, vient de fuir avec un amant.

Pour ce prédisposé, un tel choc est insoutenable ; un tourbillon d'angoisse le met dans l'impossibilité physique de supporter la vie — et il va se tuer, quand intervient sa mère.

Pour arrêter son bras, madame Vialis crie à son fils toute la vérité, lui conte son martyre dans la terrible attente d'une seconde catastrophe. Tout au long d'une scène vraiment poignante et qui est, je crois bien, le point culminant de l'ouvrage, elle parle, et d'une éloquence vraiment irrésistible. Devant tant de douleur et tant d'amour, Jean-Marie, soudain transformé par ce que M. Paul Bourget appelle médicalement un *ictus* salutaire, renonce à tout jamais à la tentation de se donner la mort. Et il jure de consacrer sa vie à préserver son fils, comme sa mère a fait pour lui.

Après le beau récit de cette scène d' « exorcisme », l'ouvrage prend fin sur une « observation » médicale volontairement sèche, où le docteur Vernat, résumant l'histoire psychopathologique des Vialis, parle de « brèche dans la geôle, et de thérapeutique possible du suicide ». Cette page à la manière médicale prend fin sur ce point d'interrogation : « A un héréditaire, vaut-il mieux apprendre toute son hérédité, cette connaissance des tares ancestrales pouvant agir comme un vaccin mental, produire une immunisation ? »

On trouve, au début de ce livre, toute une théorie psychologique du grand choc émotif, avec démoralisation soudaine. Paul Bourget imagine que se passe dans l'âme quelque chose de comparable à ces beaux phénomènes que Fernand Widal et ses élèves ont décrits sous le nom de choc hémoclasique ou de colloïdoclasie. L'auteur de *la Geôle* décrit à son tour une sorte d'éclatement intérieur des éléments dont se compose la personne humaine, intelligence, sensibilité, volonté ; et il désigne cette rupture d'âme par le mot de *psychoclasie*.

\*  
\*\*

Mais je veux en venir au problème si grave de l'hérédité du suicide, et dire quelles notions nous fournit, sur ce point, la psychiatrie moderne ; elles diffèrent sensiblement de la doctrine, bien trop rigide et pessimiste, du professeur Vernat.

Et, tout d'abord, il n'apparaît pas légitime d'en-

seigner que le suicide est proprement, directement héréditaire. Quand elle était encore dans les langes, la médecine mentale avait ébauché la description d'une *monomanie du suicide*. Il n'y a pas, nous l'avons vu, de monomanie du suicide, et la mort volontaire n'est évidemment pas une entité morbide. Tout ce que nous en savons présentement nous la fait envisager comme la conséquence possible, *mais nullement fatale*, de certains états psychopathiques — qui finissent toujours par guérir — mais qui portent, par moments, la douleur morale à un tel point que l'horreur de vivre devient intolérable. Ce sont, nous l'avons dit, les états hyperémotifs, suranxieux, le plus souvent développés à l'occasion d'une période de mélancolie.

Or, il est bien certain que, d'une part, les phases mélancoliques graves de la cyclothymie et, d'autre part, la constitution émotive avec ses paroxysmes anxieux, sont maladies héréditaires. L'hérédité mélancolique et anxieuse peut mettre un fils ou un petit-fils de suicidé en danger de commettre, à son tour, l'acte désespéré d'un de ses ascendants. Cela se voit.

Mais, Dieu merci, nous voyons très souvent aussi ces psychopathes constitutionnels, atteints du même mal que tel ou tel de leurs parents, mais à un degré beaucoup moindre, si bien que jamais ils ne connaissent ces terribles extrémités où l'intensité de l'angoisse passe la force humaine et réduit à néant l'instinct de conservation, par ailleurs si impérieux.

Je connais, pour ma part, cinq familles où — de-

puis deux ou trois générations — un suicide est resté fait isolé. Ce sont choses qu'il faut redire pour le très légitime apaisement des âmes inquiètes.

Et maintenant, doit-on penser que le professeur Vernat se conduisait avec sagesse en prescrivant à l'héroïne de *la Geôle* de laisser son fils ignorant du suicide de son père ? Je crois, en vérité, que tous les psychiatres de quelque expérience auraient agi pareillement. Voici pourquoi.

Nos états émotifs ont tendance à se cristalliser, un jour ou l'autre, sous la forme d'idées fixes, d'obsessions définies ; et il arrive que ces obsessions revêtent le caractère de tendance, plus ou moins irrésistible, à l'acte. On les appelle obsessions-impulsions.

Un homme qui ignore le suicide d'un ou de plusieurs de ses ascendants n'est certes pas à l'abri d'une crise de mélancolie, ou d'un *raptus* anxieux, pour employer le mot si énergique et si juste d'Achille Delmas. Mais, tout de même, il ne court pas la chance de se voir cruellement, longuement torturé par l'une des pensées les plus propres à démoraliser. L'état d'obsession comporte un haut degré de suggestibilité ; il incline à l'imitation. Et c'est ce qui explique les épidémies de suicide — beaucoup plus rares qu'on ne l'a dit — et cette histoire — partiellement légendaire — de la guérite du camp de Boulogne, où se tuèrent, en série, plusieurs grenadiers de Napoléon.

Un grand anxieux peut être entraîné et comme fasciné par l'exemple, pour peu que l'exemple surgisse en un moment où il se sent déjà tout prêt à en



finir. Hors cette condition, le suicide n'est pas contagieux.

Mais de là à penser que l'exemple familial de la mort volontaire puisse arrêter le bras d'un anxieux saturé de souffrance, et jouer le rôle bienfaisant d'un vaccin mental, il y a loin ! C'est une lourde responsabilité à encourir que d'ajouter au dégoût de la vie des grands états mélancoliques et aux raptus possibles des paroxysmes émotifs, le poids d'une révélation qui peut devenir le noyau de cristallisation d'une obsession redoutable. En disant à son fils la triste vérité, comment ne pas voir que madame Vialis lui fait courir le risque d'une crise psychoclasique ? Combattre le choc émotif par un autre choc émotif, c'est une ingénieuse idée de romancier philosophe, et M. Paul Bourget en tire un merveilleux parti. En pratique, ce serait la plus téméraire thérapeutique.

### *Prophylaxie du suicide.*

A l'angoisse, point culminant de l'émotivité, à l'impossibilité de vivre, point culminant des états anxieux, existe-t-il quelque remède ? La médecine de l'âme ou la médecine du corps ont-elles inventé, pour tirer l'homme de ce gouffre, une solide échelle de salut, une thérapeutique qui ne soit pas un leurre ?

Pour la grande majorité des personnes qui envisagent ce problème avec les seules ressources du rai-

sonnement, la réponse est bien simple : à mal moral, il faut un traitement moral. Il convient donc d'agir par encouragement, par persuasion et au besoin par intimidation. C'est ici, notamment, que la foi religieuse, la pratique des vertus chrétiennes doivent pouvoir fournir la grande sauvegarde.

Je n'en disconviens pas. Encore que la morale pragmatique m'apparaisse théoriquement comme une conception mal aisée à défendre par un esprit vraiment philosophique, en face de telles souffrances et d'un péril de mort, qui donc s'attarderait à ergoter sur la valeur doctrinale d'une hygiène de l'âme ? La seule question est de savoir si l'ancre qui promet de tenir le vaisseau est solidement accrochée, ou si le vent de la tempête aura vite fait d'emporter la nef. Soyons d'emblée résolus à ne refuser, en fait d'agents thérapeuthiques, que ceux-là mêmes qui nous auront montré leur manifeste insuffisance.

Et d'abord les religions.

S'il est un suicide autre que maladif, un suicide délibéré, voulu, choisi par un esprit en possession de son libre arbitre, la morale religieuse doit être ici toute-puissante. Cette sorte de suicide, le métier que j'exerce ne me donne point occasion de l'observer. Et je ne le nie pas ; j'affirme seulement ne pouvoir rien en dire, simplement parce que je ne l'ai pas rencontré.

Par contre, ce que j'ai le droit d'affirmer pour l'avoir observé sans conteste, c'est qu'il existe un suicide, conséquence directe d'une maladie mentale, assurément le plus fréquent et que celui-là, de l'aveu

même des prêtres les plus éclairés, est affaire à la médecine. C'est la mort que se donnent ou veulent se donner les grands anxieux de qui, par l'effet de la psychose dont ils sont atteints, le libre vouloir est aboli.

J'ai soigné des hommes profondément religieux, catholiques, protestants, israélites et voire des mahométans : leur foi ne les mettait pas à l'abri de l'intolérable anxiété ni du terrible besoin d'en finir qu'elle entraîne. J'ai dit plus haut que j'avais connu personnellement le suicide d'un très bon prêtre et, grâce à des soins appropriés, pu empêcher la mort volontaire d'un autre prêtre qui fit toujours par ses vertus et par sa piété l'édification de ceux qui l'approchèrent.

Ainsi donc, de l'aveu même des Églises, le suicide-maladie échappe à la morale évangélique. L'un des prélats les plus considérables de Paris et qui brille au tout premier rang par l'éclat de ses œuvres historiques et littéraires, me montrait récemment combien, sur ce point de doctrine, la position de l'Église catholique est simple : elle ne condamne, en aucune façon, le suicide, quand il est déterminé par un état de maladie mentale abolissant la volonté ; et il suffit, pour qu'elle accorde les funérailles religieuses, du certificat d'un médecin honorable, attestant la suppression pathologique du libre arbitre.

Souvent des confesseurs que je ne connaissais point m'ont envoyé, comme ils envoient aux neuro-psychiatres dont ils lisent les œuvres, des pénitents, des pénitentes, en proie au doute, aux scrupules de

conscience qui, passé un certain degré, leur apparaissent comme incontestablement pathologiques. C'est qu'ils savent, avec ces clartés que donne l'usage du confessionnal, que l'union de l'âme et du corps est singulièrement étroite et que l'influence du physique sur le moral ne se conteste point <sup>1</sup>.

On a longtemps préconisé les moyens d'intimidation ; nous avons vu que l'on en use encore, en certains pays, en Angleterre, notamment, où l'on fait le procès du mort, que l'on condamne, pour l'exemple. Vieille coutume dont l'inefficacité est surabondamment prouvée. En fait, la mort volontaire n'est ni plus rare ni plus fréquente, aux pays où l'on use de cette hygiène attardée. Sans doute, l'on peut se représenter, en théorie, que le souci des mille ennuis qui vont assaillir votre famille puisse être un argument capable d'arrêter le bras meurtrier. Mais une pareille conception ne peut naître que chez un homme de cabinet, travaillant uniquement sur des vues de l'esprit et point du tout sur l'observation de la réalité. Certes, pendant une période, souvent longue, le pauvre anxieux lutte contre sa tendance impulsive ; pour combattre son obsession, il ramasse tous les arguments dont il peut avoir connaissance et cherche à s'y retrancher ; mais cette pauvre forte-

1. C'est, je pense, parce qu'il a cette pratique, ce manie-  
ment de l'âme, cette observation directe, donnée par le confes-  
sionnal, que dans les œuvres du grand Kipling (*Kim*, et *l'His-  
toire de Badalia Hérodsfoot*) le père Victor trouve habituelle-  
ment aux situations délicates des solutions pratiques nettement  
supérieures à celles que proposent ses confrères de la *High  
Church* anglicane.

resse ne tient bon que jusqu'au moment où la toute-puissance d'un raptus anxieux en éparpille les plâtras. A l'heure où l'homme se tue, il y a déjà bien des jours qu'il ne raisonne plus.

Et Durkheim de nous dire : le Suicide *anomique* est le plus fréquent ; c'est celui qui dépend du manque d'harmonie, de discipline religieuse et de cohésion sociale ; aussi bien conseille-t-il l'établissement de sociétés puissamment organisées, sous la direction d'un pouvoir central énergique, qui s'efforcerait de rétablir un haut degré d'intégration de la Société religieuse, domestique et politique.

Envisageant la progression numérique des morts volontaires, dans le temps, il ne pense pas qu'il en faille accuser la science. « L'homme, dit-il, ne se tue pas parce qu'il s'instruit, mais bien parce que la société religieuse dont il fait partie a perdu sa cohésion. »

Peut-être Durkheim a-t-il raison ; je ne suis point en état d'en décider. Mais je sais seulement qu'il n'est pas au pouvoir d'un psychiatre, comme moi, ni au pouvoir de bien d'autres personnes, de reconstituer dans le monde moderne une forte cohésion religieuse et sociale, et qu'il me faut, de toute nécessité, me replier sur d'autres lignes, celles où l'hygiène et la thérapeutique médicale constituent un point d'appui incontestablement robuste, en présence d'un péril donné.

Est-ce sur le terrain de la psychothérapie que nous bâtirons ce rempart ?...

Beaucoup de moralistes et de médecins en sont persuadés. Le nombre est considérable, surtout en pays protestants, des psychiatres qui croient, avec ferveur, à la supériorité de leur prêche laïque sur la prédication religieuse et sur les exhortations de prêtre à pénitent. Dubois (de Berne), qui fut un des maîtres du genre, renommé dans le monde entier, apportait à la rééducation persuasive de ses malades une éloquence, une ingéniosité, une patience admirables. Sa vie s'organisait de telle sorte que ses sermons individuels, adaptés à chaque malade de l'esprit, avaient une portée plus directe que n'aurait pu avoir un discours prononcé du haut d'une chaire, sans compter qu'il consacrait à chaque séance de psychothérapie un temps dont ne dispose pas habituellement le confesseur le plus zélé. Le maître bernois s'attribuait des résultats thérapeutiques merveilleux, même quand les sujets traités par lui ne guérissaient que sept ou huit mois après avoir quitté sa clinique, alors qu'ils terminaient *spontanément* une de ces crises de dépression mélancolique dont la caractéristique principale est de revenir périodiquement, sans cause actuellement appréciable et de guérir un beau jour d'elles-mêmes, pour un motif qui nous échappe encore. Dubois, d'ailleurs, s'il s'agissait de grands anxieux, semblait perdre la foi, qu'il avait cependant bien vive, en la toute-puissance de la psychothérapie ; il lui semblait plus sage de ne point garder ces malades, il les adressait au médecin d'une de ces maisons de santé où l'on défend les anxieux autrement que par des paroles.



A ce propos me revient en mémoire certain discours d'un homme politique qui a joué, dans les affaires d'un pays ami de la France, un rôle de tout premier plan. J'ai pris note de cette allocution dont les journaux parlèrent avec force louanges parce qu'elle exprime, en un brillant langage, une idée partout répandue, encore que la fausseté m'en paraisse éclatante. Traitant de la tristesse et de la joie, ce ministre, désertant la politique pure pour l'apostolat moral, disait :

« La joie est un besoin inné, elle est aussi le bien-fait par excellence. Dans tout notre être elle joue le rôle de l'ozone dans la nature. Au physique, elle rend notre respiration plus libre et fait mieux circuler notre sang. Au moral, elle aide le travail et l'étude ; elle double nos capacités et nos énergies. Tandis que le pessimisme et le spleen n'édifient rien, la bonne humeur est essentiellement entreprenante et constructive. »

Conclusion : choisissez donc la joie, si manifestement préférable au pessimisme dégoûté.

C'est, comme vous voyez, bien simple ! Où cet homme si distingué a-t-il pu prendre cette idée qu'il nous appartient de choisir notre tempérament ? Faut-il vraiment qu'il ait superficiellement observé autour de lui, pour avoir cru discerner que c'est par un choix délibéré que le pauvre être que voici a décidé de ne connaître que l'amertume de la vie ! Faut-il

qu'il ne se soit guère attaché à analyser sa propre âme pour se représenter qu'il doit à son mérite personnel, à l'effort de sa volonté, sa chaleur naturelle, son entrain, sa merveilleuse infatigabilité, son optimisme imperturbable et la sympathie débordante qui rayonne de ses discours. Qu'il y songe un instant : son activité musculaire, la promptitude de son esprit, la perfection de sa mémoire, son plaisir à vivre, son aisance verbale, les qualités qui devaient un jour faire de lui le chef d'un grand parti, il les avait à l'état d'ébauche à l'âge de cinq ans ! Sa famille le lui dira. Mais il aura peine à l'en croire. Le contentement de soi-même, la juste conscience de tant de qualités lui communiquent du même coup le sentiment interne d'un haut mérite — de même que l'état contraire, qui est celui de la dépression, de l'impouvoir, du découragement mélancolique, pénètre l'âme du sentiment de culpabilité. C'est là, en neuro-psychiatrie, choses d'observation courante. Mais notre grand homme tire orgueil de ses dons naturels qu'il prend pour des vertus acquises, au lieu qu'il ferait mieux de remercier humblement les bonnes fées qui posèrent sur son berceau une telle gerbe de fleurs !

Non, ce n'est pas la joie qui nous aide au travail et à l'étude, qui double nos capacités et nos énergies, qui nous rend entreprenant et nous pousse à construire, c'est un certain état constitutionnel d'excitation physique et psychique, un certain cran d'hyperactivité, avec quoi nous naissons et qui apporte avec lui la joie de vivre, l'entrain communicatif, l'aisance à penser, à parler, à écrire et la puissance créatrice.



Cela nous vient au sein maternel, par les combinaisons souvent mystérieuses de l'hérédité, comme viennent à d'autres la tendance aux idées noires, la courbature chronique, le besoin de solitude et de silence, la fatigue d'agir, le dégoût de la vie.

Et qui donc, quel prédicateur, clerc ou laïque, peut se vanter d'avoir mué, par le pouvoir de ses paroles, une âme triste en âme joyeuse, un indolent en conquérant ?

Pourtant ces changements se voient, ou bien le changement inverse au cours des alternances de la cyclothymie, qui est, certes, maladie fréquente. Et quand il s'agit du passage d'une phase triste à une période de joie hyperactive, l'homme se vante d'avoir, par l'effort de sa volonté, vaincu sa nonchalance, balayé sa tristesse, à moins que ce ne soient son maître ou son médecin qui s'attribuent le mérite d'une telle transformation.

Mais viendra quelque jour le changement inverse, dont nul ne tirera d'orgueil et qui vaudra de durs reproches au pauvre diable, naguère plein d'entrain et que voilà, présentement, sans qu'on sache pourquoi, retombé au navrant abandon de soi-même.

L'homme est-il donc imperfectible, allez-vous dire, et de quel découragement vous faites-vous l'apôtre ? Non, certes, l'homme n'est pas, ou, plus exactement, nombre d'hommes ne sont pas hors d'état de s'améliorer ou de se laisser améliorer. Mais — j'ai longuement exposé tout cela, au début de ce livre — c'est seulement par le jeu concurrent de nos autres dispositions affectives que nous possédons le

pouvoir de diminuer nos tendances fâcheuses. Si la tendance constitutionnelle qu'il s'agit de combattre est trop forte et si les autres sont trop molles, la défaite est certaine.

Hélas ! quand la constitution cyclothymique sous sa forme dépressive et la constitution anxieuse dominant puissamment, il n'y a pas de lutte intérieure, pas d'éthisme, pas d'amour de soi qui parvienne à dompter la tentation de mourir.

Le secours doit venir d'ailleurs, du dehors.

Nous avons vu que les sermons les plus éloquents, les suggestions les plus pressantes, les conversations les plus persuasives n'y peuvent rien. Où donc est le remède à cet ordre de maux ?... Pour un être qui souffre les tourments que nous avons dits, où trouver le soulagement ?...

« Médecin, allez-vous nous dire que c'est d'un bocal de pharmacie que vous allez tirer le baume efficace à de telles blessures ?... Cette angoisse, vous nous l'avez montrée comme une féroce symphonie de spasmes, et, bien évidemment, c'est quelque chose de physique, tous ces muscles de l'organisme tendus, resserrés, cramponnés à eux-mêmes et à leurs voisins. Mais, cette hypertension, c'est du système nerveux qu'elle leur vient, de ce système nerveux qui est, en vérité, même pour les plus spiritualistes d'entre les philosophes, le lieu d'incarnation du moral, ou de l'âme. L'angoisse est donc un mal moral ? »

« Ce que vous appelez psychose émotive et psychose anxieuse, vous aurez peine à nous faire croire que ce

sont maladies du corps au même titre que le rhume de cerveau, le choléra infantile, la pneumonie ou la fièvre puerpérale. A maladie de l'âme il faut un traitement moral, seul efficace, par définition. »

Cela, c'est du raisonnement, du raisonnement bien conduit, mais rien que du raisonnement.

Cherchons à présent où est la vérité, l'humble vérité des faits.

Pratiquement, le traitement moral ne fait qu'apporter un réconfort momentané, qui ne va pas au fond des choses, qui ne touche jamais le tuf.

Ce que nous avons à soigner, d'ailleurs, notez bien que ce ne sont pas des chagrins légitimes, comme en cause, par exemple, la perte d'un être cher — sauf cependant le cas de mélancolie afflictive — mais bien des tristesses sans cause morale plausible, des états émotifs indépendants d'un choc émotif récent.

Et puis, enfin, l'expérience de tous les jours le montre de manière éclatante : c'est le traitement physique et lui seul qui apaise l'angoisse et qui guérit chez l'homme l'appétit de la mort. La psychiatrie dispose, vis-à-vis des états anxieux et des obsessions-impulsions, d'une thérapeutique tout à fait efficace. Il n'est point de spécialiste qui n'ait à son actif le salut de quelques rescapés de la mort volontaire. L'isolement avec surveillance constante dans une maison de santé et le traitement antispasmodique sauvent quotidiennement des vies humaines. La médecine sait mettre l'homme à l'abri d'un raptus anxieux et le préserver des tenailles d'une idée obsédante. L'alitement systématique, les bains prolongés,

le régime pauvre en toxines, les bromures, les opiacés<sup>1</sup>, maniés avec discernement, redonnent la paix aux martyrs de l'angoisse. Il ne s'agit que de leur permettre de supporter la vie jusqu'au moment où, d'elle-même, s'apaisera leur période de mélancolie. Tout le problème thérapeutique est là.

Je veux conter à ce propos un drame dont j'ai été témoin voici quelques années et qui n'est pas le seul du même genre de ma mémoire.

En ce temps-là, un de mes amis intimes soignait un Américain de très honorable famille. Pour la troisième ou la quatrième fois, ce malade traversait une période de mélancolie anxieuse. Dans ses moments de plus grande détresse, au cours de ses nuits d'insomnie, il se sentait comme porté vers sa fenêtre — il habitait au quatrième étage — par une force abominable qui surgissait en lui ; et il lui fallait soutenir, contre cette impulsion, des luttes indicibles.

Dès qu'il lui fut confié, mon ami prescrivit, pour le jour, le plus simple et le meilleur des antispasmodiques et, pour la nuit, le plus inoffensif des médicaments hypnotiques. Le patient retrouva promptement le calme et le sommeil. Il n'était certes pas guéri : il demeurerait apathique et morose ; mais il

1. Il importe d'insister ici sur le danger très grand des opiacés maniés par le malade lui-même, à doses toujours et follement croissantes. L'excuse de beaucoup de toxicomanes, c'est qu'ils sont de constitution anxieuse et qu'ils recherchent dans l'opium ou la morphine ou l'héroïne, remède à leur mal. Et le remède en est un, en effet, mais infiniment dangereux aux mains inexpérimentées, spécialement pour les êtres particulièrement lâches devant la douleur.

reprenait vie, se nourrissait et regagnait du poids. Sa famille, qui n'avait jamais attaché grande foi à ses plaintes, le jugea hors d'affaire : elle le somma d'en finir avec les médecins et de cesser ce qu'on appelait « ses grimaces ».

Un mois plus tard, M. Jérémie S... revenait chez le docteur X\*\*\* en fort mauvais état. Toute médication ayant été supprimée, les aliments ne passaient plus dans la gorge serrée, l'agitation anxieuse emplissait les jours et les nuits : l'obsession du suicide planait et resserrait incessamment son cercle.

Les parents s'étant refusés avec indignation au traitement dans une maison de santé, on reprit la première cure. Mais l'entourage tournait en dérision et l'alitement continu et l'emploi des médicaments. Le malheureux s'en allait errant dans Paris. Il échouait parfois chez mon ami ; et quand le docteur X\*\*\* l'interrogeait sur son régime, le pauvre diable ne manquait pas de dire : — Il est lâche de prendre ces remèdes pour me calmer et pour dormir. Je dois agir avec ma volonté ; cela seul est digne d'un homme !... Ma femme m'a bien dit que Dieu seul pouvait me guérir, et pas vous. Je dois donc prier seulement et non pas revenir toujours vous raconter mes peines ! »

Ce que voyant, mon ami déclara ne pas vouloir garder la responsabilité d'un pareil traitement. Et la famille, le trouvant « bien exagéré », ne fit rien pour le retenir.

Quelques jours plus tard, il reçut du frère de Jérémie S... une lettre disant : « Nous venons de

trouver la meilleure solution : mon frère s'embarque pour l'Amérique, où il reprendra ses affaires ; la tranquillité du voyage et le travail le guériront assurément. »

Et mon ami de télégraphier pour supplier qu'on ne laissât pas un tel malade s'embarquer seul, et pour recommander une fois encore une surveillance de toutes les minutes. Il lui fut répondu que le steamer était déjà parti... Au cours de la troisième nuit, Jérémie S... passait par-dessus bord.

Ce qu'il y a de plus tragique en cette douloureuse histoire, c'est que ce pauvre homme eût guéri. Même traînants les accès de mélancolie finissent, on peut dire invariablement. Maintenu quelques semaines de plus, ou quelques jours peut-être, sous le doux empire des calmants, Jérémie S... eût repris le goût de la vie. Sans doute eût-il été d'autant plus gai et d'autant plus actif qu'il avait vécu plus misérablement. Cela est vrai pour lui et pour tous les mélancoliques tentés de se donner la mort. Certains suicides ne sont, en vérité, que des homicides par imprudence.

Voilà les notions qu'il faut répandre, si l'on veut voir se raréfier le suicide. Le remède réside dans une thérapeutique médicale bien conduite et non point dans les malédictions sur un pauvre cadavre ou dans les préceptes d'une morale toute théorique et verbale, sans attaches avec la réalité, qui prêche la *christian science* ou simplement le *self control* à de pauvres loques humaines de qui le mal réside, précisément, dans la ruine momentanée de tout empire sur soi-même.

TROISIÈME PARTIE

—

ÉROS, POLÉMOS, ATROPOS

## CHAPITRE PREMIER

### LES ANGOISSES D'AMOUR

La doctrine de Siegmund Freud. — Utilité pratique de l'étude de certaines anomalies : manifestations étranges de la psychose émotive-anxieuse. — Le péché de jeunesse : excitabilité et timidité tout ensemble. — Jean-Jacques, Madame de Warens et Madame Basile. — Crainte de l'inconnu; les toniques ne font qu'accroître l'émotivité paralysante; le *Moyen de Roger*. — La timidité des satyres; l'observation de Jean-Jacques. — Les jaloux anxieux : une femme sans jalousie. — Jaloux par sentiment de la propriété. — Jaloux par émotivité et par humilité. — Pourquoi certaines femmes aiment la jalousie et, loin de la calmer, la suscitent. — Le Mauvais Désir.

Que l'angoisse et l'amour soient choses jointes fréquemment, nul ne le niera de ceux qui ont connu les délices et les tourments des grandes passions, et voire des attachements plus modestes. La souffrance de n'être pas près de celle que l'on chérit, le besoin



de la retrouver pour s'identifier et se confondre à elle, revêt, chez les grands émotifs, le caractère indéniable de l'obsession anxieuse. Le véritable amour n'est pas sans émotivité ; on ne le conçoit pas chez un impassible ; et quand il vient aux âmes bien placides, il n'est plus qu'une raisonnable petite chose, qu'une tendre amitié ou bien encore qu'un galant plaisir, et qui n'ont plus rien à voir avec l'état passionnel.

L'antiquité grecque, qui en savait long sur la vie, parle d'Éros et aussi des Éros,

Les deux enfants divins, le Désir et la Mort,

comme dit notre Heredia.

L'une des pages les plus hautes de *la Tentation* du bon Flaubert n'est-ce pas celle dont les phrases, depuis mes vingt ans, chantent en ma mémoire, ce dialogue de la Luxure et de la Mort, qui finissent par s'enlacer, par se mêler et ne plus faire qu'une seule monstrueuse divinité ? Pareillement, Richard Wagner, dans le langage musical le plus sublime, fait de la mort d'Isolde l'épanouissement suprême, l'accomplissement même et l'assouvissement funèbre de son immense amour.

La doctrine fameuse — bien trop fameuse, assurément — de Siegmund Freud est fondée tout entière sur ce rapprochement, juste en lui-même, dont le professeur viennois et ses disciples ont tiré la conception philosophique et médicale la plus vaste, la plus profondément creusée, la plus ingénieusement diver-

sifiée — et, à mon sens, la plus vide de vérité qui soit sortie du cerveau d'un penseur. Je voudrais ne point offenser telles personnes que je sais et qui vénèrent en Freud un demi-dieu. Mais cette idée que toutes les défaillances mentales, et notamment la psychose émotive anxieuse, n'ont d'autre cause que le refoulement des besoins de la *libido*, originellement incestueuse, cette idée et les autres dont se constitue la Doctrine, je ne peux véritablement les tenir que pour monstrueuses. Elles répugnent à presque tous les esprits de chez nous, de qui l'éducation critique a été faite par un Rabelais, par un Montaigne, par un Voltaire, un Montesquieu, un Claude Bernard, un Sainte-Beuve, un Taine et un Renan. Elles nous révoltent, moins encore par leur indécence, absurdement systématique, que par leur orgueil et par leur fausseté qui m'apparaît totale. D'ailleurs, il faut bien dire que la conception et la classification que donne Freud des maladies mentales et qui lui servent de point d'appui, sont invraisemblablement en retard sur l'état actuel de la science psychiatrique. Et pour amener sa doctrine à complet épanouissement, il a fallu tout ce besoin de faire colossal, de pousser chaque idée à son extrême conséquence, cette passion du théorique, cet insouci de la réalité qui ont conduit certains esprits de la très savante Allemagne à prendre l'énorme pour l'achevé, une grandiose imagination pour une découverte valable et tous les puits forés profondément pour la demeure de la Vérité.

Ces maladies mentales et, pour commencer, la psy-

chonévrose anxieuse, qui fait l'objet de cet ouvrage, nous savons de ferme savoir, d'expérience quotidienne qu'il n'est possible de les attribuer à nul refoulement, qu'elles sont constitutionnelles, que nous venons au monde en en portant le germe ; et Freud lui-même a fini par en convenir. Nous savons encore que le fameux inconscient ne joue pas le moins du monde dans leur genèse le rôle immense que leur attribue, le plus tendancieusement, l'homme de la *Psychanalyse*. <

A la critique que j'en fais, je ne mets pas de chauvinisme : car je professe autant d'admiration scientifique pour Kraepelin, qui enseigne à Munich, que d'étonnement douloureux pour Freud, ancien élève de Charcot, et tout imbu des doctrines françaises, alors qu'il débutait voici quelque trente ans. En vérité, pour un esprit comme le mien, l'intelligence des maladies mentales telles que nous l'apporte l'analyse française moderne, apparaît seule satisfaisante. Elle donne à l'esprit un sentiment de sécurité rare, répond à toutes les objections, fournit la raison d'être, non seulement des faits de maladie, mais aussi des faits psychologiques, des actions humaines exceptionnelles ou communes.

Dans le domaine où nous entrons, c'est elle encore qui va illuminer la route.

Les angoisses d'amour et celles notamment qu'on voit liées aux tourments de la jalousie, ont été tant de fois traitées par les grands essayistes ou par les maîtres du roman, que j'entends n'en parler qu'en

ce qui me concerne et seulement dans la mesure où la psychiatrie peut prétendre à les éclairer.

Les observations que je choisis dans mes cartons comme instructives ne seront pas toutes, il faut le dire tout de suite, d'une extrême décence. Certaines même raconteront des actes que l'on s'accorde à tenir pour répugnants. Alors, pourquoi ne pas les taire ?... C'est d'abord que l'étude scientifique, impartiale, de certaines déviations morbides peut légitimement intéresser des esprits soucieux du plaisir de comprendre, et de comprendre tout. *Nihil humani a me alienum*. C'est, ensuite, parce que la justice, et la police aussi, ont à apprendre de nous sur ce point. Nous savons, en effet, par des cas observés et qui ne sont que trop nombreux, combien, en pareille matière, le domaine de la perversité proprement dite est plus restreint qu'on ne le croit communément. Et c'est précisément la psychose émotive-anxieuse qui, par des manifestations étranges, amène fréquemment devant le commissaire, le juge d'instruction ou le huis-clos de la correctionnelle, des malheureux qui méritent, quand on analyse leur cas, plus de commisération que de mépris et d'indignation.

Je tâcherai de parler de ces choses, au moins sans trop de grossière lourdeur. Après tout, je ne dirai rien qui ne se puisse lire au long dans les *Confessions* qui sont, je pense, dans toutes les bibliothèques. Je n'aurai pas l'esprit si vif, l'habileté prestigieuse du tour de phrase, la magique légèreté du style de Jean-Jacques. On voudra bien excuser un médecin, accoutumé par profession à parler sans précautions et sans

hypocrisie de choses qui ne peuvent être pour lui — même dites contre nature — que phénomènes de nature, car la nature embrasse tout, y compris les maladies de l'âme.

Sans doute aussi, me fera-t-on reproche de trouver des excuses au vice le plus laid, d'apporter quelque encouragement au mal, avec le bon moyen, pour des êtres ignobles, de se soustraire à leurs responsabilités pénales. Ma conscience est tout à fait tranquille sur ce point.

D'abord, la question est, précisément, de bien marquer la différence entre la perversité véritable — qui existe et qui est fréquente — et ce qui n'est que maladie.

Ensuite, nous pouvons affirmer que, même s'ils lisaient avec l'intelligence la plus vive et retenaient avec la plus impeccable mémoire nos ouvrages techniques, où les choses sont dites beaucoup plus explicitement, les prévenus pour attentat aux mœurs ne pourraient point tromper le diagnostic d'un expert, habile à distinguer la psychose émotive de ses imitations intéressées. Réciter une leçon, même fort bien apprise, c'est autre chose que de décrire les symptômes vécus de l'angoisse obsédante.

Des pervers et des perversis, il y en a beaucoup, comme des snobs de décadence, des vaniteux de vice. Mais ceux-là, hors d'atteinte dans des appartements bien clos, font leurs petites infamies en complète sécurité. Ils peuvent même, sans qu'il leur en coûte, s'en vanter partout dans le monde, qui se contente, à présent, de sourire. Et cependant, les pauvres

anxieux, longuement tourmentés par des luttes de conscience et qui finissent par succomber à des impulsions certainement morbides, risquent d'autant plus le scandale, qu'ils sont plus affolés et plus imprévoyants. Parmi ceux qui se font surprendre, il y a, certes, des cyniques qu'il faut tenir pour responsables. Mais dans ce troupeau lamentable se rencontrent aussi ceux qui peuvent le plus justement émouvoir la pitié et mériter l'indulgence d'une société qui n'est pas sans reproches.

*Le péché de jeunesse et l'amoureux transi.*

On voit bien des adolescents, avides et pervers, à qui tout est bon de ce qui peut leur procurer un moment de plaisir, fût-ce le plus facile et le plus bas. Leurs appétits grossiers ne sont ni sympathiques, ni bien instructifs.

Mais je sais d'autres jeunes gens qui aboutissent, par un chemin très différent, à la même misère morale et s'asservissent à la même habitude. Ceux-là sont plus intéressants et moins indignes de sollicitude. Tout petits, ils ont réagi fortement au plaisir. à la peine, aux tendresses, aux compliments ou aux sévérités. Souvent leur émotivité se double de bonté. J'en ai connu de qui les sentiments avaient de la délicatesse : religieux ou non, ils avaient tendance à prendre, gravement, religieusement les choses.

Certains rencontrent dans la magnificence des offices, le latin des vieilles prières, la simplicité des cantiques, le parfum de l'encens, l'odeur des cierges qu'on vient d'éteindre, une émotion de tendresse qui leur semble délicieuse jusqu'à mouiller leurs yeux de larmes. Ils ont l'air d'être très pieux ; ils se croient très religieux, parce qu'ils se plaisent à l'église et parce qu'ils ont des scrupules de conscience. Au fond, leur âme est plus artiste que mystique. Un confesseur de quelque expérience ne s'y trompera point et les détournera de la vocation religieuse qu'ils croient avoir. Au détour de l'amour divin, l'amour humain les guette : au fond de leur ferveur réside une sensualité foncière qui, pour un rien, sera païenne.

Une fois la puberté faite, leur goût de la beauté harmonieuse normalement se cristallise sur l'esthétique féminine. Mais la femme abordable est loin de toute atteinte. Ces jeunes gens ont pour eux, et contre eux, une vive excitabilité et une extrême timidité. La timidité les fait frémir à la seule pensée d'aborder une femme. L'excitabilité les met à la merci de la vue d'une image nue, de la lecture d'un roman où se lisent, sans plus, les mots baiser, enlacement, caresses. Il n'en faut pas davantage pour provoquer un appel de tout l'être, un besoin de tenir une femme à pleins bras, ce besoin revêtant de manière fort nette le caractère de la petite anxiété. Dès lors, plus de travail fécond : ce sont de longues rêveries languides, une inquiétude énermée, et de tristes réveils au milieu de la nuit. Un mau-

vais camarade, au cours d'une conversation, apporte au vague appel des sens la précision qui manquait... et l'habitude est contractée. Ce n'est pas recherche active, délibérée, librement consentie d'un plaisir, mais apaisement d'une angoisse, assouvissement d'une tension nerveuse malade.

Et tout de suite après cette détente, voici que viennent, avec la honte d'avoir succombé, le remords, la peur de mourir en état de péché mortel, la confession et le ferme propos de ne jamais recommencer. Avec l'absolution, l'agréable retour à la paix de l'esprit, quelques jours d'heureux équilibre ; et puis, après une semaine ou deux, la reprise du désir obsédant, la lutte avec la conscience, les beaux élans de ferveur pénitente pour échapper à la tentation que l'on sent revenir, et la rechute inopinée. Chez le jeune hyperémotif, ces phases de tension progressive — on dirait d'un accumulateur qui se recharge peu à peu — de brusque détente, de regrets, de remords, s'observent de façon régulière, à la confession près, pour ceux qui ne sont pas catholiques. Cela compose une assez dure vie. Le vicieux s'en tire à meilleur compte.

Notre jeune nerveux, des camarades cherchent à l'entraîner chez quelque fille, rencontre de la rue ou mauvais lieu. Mais il est beaucoup trop farouche. Toute femme, pour sa jeunesse, est quelque chose de même essence que la mère ou la sœur qu'il retrouve au logis ; il ne conçoit pas tout à fait l'abaissement de la prostituée. A l'idée d'aborder la plus humble ou la pire, un trouble immense s'empare de



son être<sup>1</sup>. Il frémit d'une crainte qui paralyse tout élan. Et c'est parce qu'il n'aura pas le courage d'aborder une fille de joie qu'il retombera longuement au péché de jeunesse. J'ai vu des émotifs de cinquante ans et plus qui en étaient demeurés là.

Les jeunes hommes de cette sorte, ayant au cœur un amour profond et un grand respect de la femme, ne guérissent souvent que grâce à l'emprise d'une personne d'expérience, de quinze ans plus âgée, d'allures quasi maternelles et qui se charge de les affranchir, pour son plus grand agrément personnel.

C'est là l'histoire de Jean-Jacques, ou du moins l'une des histoires de ce prodigieux hyperémotif, dont nous savons que, par ailleurs, il a connu le masochisme, l'exhibitionnisme et, après un vol impulsif, le mensonge doublé de calomnie aux dépens d'une malheureuse servante. Je ne veux parler pour l'instant que de sa liaison avec madame de Warens, que je lui ai entendu reprocher, ainsi qu'une infamie, par des gaillards entreprenants. Sans aucun doute, rien de plus bas que de prendre pour maîtresse une femme plus riche et plus vieille que vous, et qui vous aide à vivre dans une heureuse oisiveté. Cela reste encore assez laid, mais tout de même cela se conçoit mieux d'un Jean-Jacques, parfaitement incapable, tant il est émotif, du geste de conquête.

Au second livre des *Confessions*, relisez l'adorable

1. Et le mot *claquedent*, dont l'origine est probablement fort lointaine, dépeint à vif l'émotivité tremblante et balbutiante du débutant.

épisode de madame Basile, et voyez comme il peint sa gaucherie timide : « J'étais embarrassé, tremblant ; je n'osais la regarder ; je n'osais respirer auprès d'elle ; cependant je craignais plus que la mort de m'en éloigner. » Et quand, du geste, elle l'invite à s'agenouiller auprès d'elle : « Ce qu'ou aurait peine à croire c'est que, dans cet état, je n'osai rien entreprendre au delà, ni dire un seul mot, ni lever les yeux sur elle, ni la toucher même, dans une attitude aussi contrainte, pour m'appuyer un instant sur ses genoux... » Et tout ce premier tome n'est qu'une description incomparable de souvenirs d'états cyclothymiques sur un fond de prodigieuse tendance à l'angoisse.

Au chapitre que j'ai consacré à *quelques histoires d'émotifs*, celle du capitaine M... est très exactement d'un amoureux transi.

J'en peux citer une autre, qu'il me fut donné d'observer, à la fois pénible et comique.

Un bon jeune homme, infiniment timide, est fort épris d'Hélène S..., qu'il serait heureux d'épouser. Invité par la mère à venir passer une semaine à la campagne, il n'est pas arrivé depuis vingt-quatre heures — faisant sa cour de façon fort timide — que, dans la maison même, meurt subitement une très vénérable aïeule, en enfance depuis cinq ans.

Discrètement, comme il convient, Julien fait sa valise et veut partir. Les deux familles sont liées ; la perte d'une pauvre vieille démente n'a pas déchaîné de ces déchirants chagrins qu'il faut pleurer dans le silence : on lui demande de rester. Et il demeure,

bien qu'on n'insiste guère, son extrême timidité l'empêchant d'en faire à sa guise. Et le voilà errant par les salons et les couloirs, s'empressant à rendre service, trébuchant dans les tabourets et les tapis, contemplant avec des yeux navrés la jeune Hélène, affairée aux soins du ménage : tout en montrant une peine décente, elle paraît prendre assez vaillamment son parti de ce deuil. De tous les gens de la maison, c'est lui, visiblement, qui est le plus ému.

Comme ils sont venus d'assez loin et tard dans la journée, il faut bien garder à dîner quelques parents, quelques amis, le médecin de la famille, le notaire. Et l'on est quinze à table, Julien près d'Hélène. Julien n'a pas faim et les bouchées ne passent guère, tant il a la gorge serrée. En regardant Hélène, il soupire et il boit. Comme il arrive aux gens de cette sorte, l'émoi lui communique une soif de diabétique, et à tous moments il absorbe, largement coupé d'eau, — car il est, en tout, tempéré — le Vouvray des carafes blondes.

Et voilà que, dès le premier tiers du repas, se déchaîne en ce malheureux l'impérieuse, l'impitoyable, l'homérique polyurie émotive. Pour que rien n'en paraisse, il fait, un quart d'heure durant, des efforts héroïques et méritoires, car sa souffrance est à peu près intolérable. Il lui faut enfin se lever et sortir, revenir, cramoisi de honte, pour ressortir dix minutes plus tard, reprendre place à table et ressortir encore. Il croit sentir Hélène horriblement gênée ; et, quant à lui, l'âme noyée du sentiment de dés-honneur, il prend à la cinquième fois le parti de ne

plus reparaître. Julien grimpe jusqu'à sa chambre, écrit un mot d'excuses, prend sa valise préparée du matin et, dans la nuit, à pied, chargé très lourdement, gagne la gare. Il est resté garçon. Pendant près de dix ans, il n'a pas voulu retourner chez les parents de cette Hélène, près de qui il a connu l'un des moments les plus cruels et les plus sots de sa vie émotive.

L'amoureux transi, c'est le déprimé, sans avidité et qui a pris l'allure timorée de l'hyperémotivité. Toutes les lois de l'émotivité, il les subit comme les autres. C'est ainsi qu'il est invariablement plus tremblant, plus paralysé devant le nouveau, l'inconnu, devant ce qui le change de ce petit tran-tran de vie routinière où il a fait son nid, et où quelque habitude, quelque manie défensive s'est installée pour parer à tout ce qui viendrait troubler sa quiétude.

J'ai eu, jadis, pour client et ami, un acteur justement célèbre pour sa force comique et sa charmante verve. On le voyait fréquemment triste et j'ai souvent entendu dire, à propos de son cas, « il faut être mélancolique pour savoir déchaîner le rire » ; ou bien encore « tous les grands comiques sont tristes, à commencer par Molière ». Formulés de la sorte, ces aphorismes catégoriques ne contiennent qu'une part, assez modeste, de vérité. Voici, je crois, ce qu'il en faut penser. Comme nombre d'artistes, les acteurs gais sont, le plus souvent, des cyclothymiques à prédominance marquée de périodes d'hyperactivité, d'entrain, de gaieté vive, avec pourtant, de temps à autre, une phase relativement courte de dépression

mélancolique compensatrice. Accoutumés à vivre en joie, ils se plaignent d'autant plus, quand ils retombent, de leur tristesse, de leur fatigabilité, de leur abattement et de leur pessimisme. Voyez-les dans ces moments-là et vous serez surpris qu'avec tant de détresse on puisse secouer de rire une salle de spectateurs. Mais c'est au cours de leurs périodes actives et suranimées, qu'ils créent ces intonations, ces jeux de scène, ces jeux de mots, voire ces pitreeries dont se délecte le public de grands et de petits enfants et dont, semble-t-il, Molière qui, parfois, jouait gros, a laissé la tradition.

Mais j'en reviens à mon client. A mesure qu'il vieillissait, les périodes tristes de sa psychose intermittente prenaient le pas sur ses périodes rieuses. Au théâtre, il avait toujours des succès éclatants, mais il était devenu incapable de rien faire de neuf : ses effets de scène, mémorables, dataient tous de longtemps. En même temps que survenaient ses moments de mélancolie, son émotivité redoublait. Il vint me voir un jour, me déclarant qu'à moins de soixante ans, sa jeunesse amoureuse était chose finie et en implorant un remède contre cette disgrâce.

Lui-même avait tenté de se donner du ton en buvant un peu d'alcool, en absorbant vingt préparations à la strychnine, à la kola, à la caféine, à l'arsenic : plus il se droguait de la sorte et mieux il échouait.

Comme j'insistais pour avoir quelques détails complémentaires et posais quelques questions bien précises, mon ami C... me révéla qu'il demeurerait très

jeune encore avec son amie de toujours, laquelle n'avait cependant ni la fraîcheur, ni la beauté, ni les séductions d'une haute élégance, et qui, familière, coutumière, ne lui inspirait point de crainte. Mais cela lui importait peu. Ce qu'il aurait voulu, c'est conquérir de haute verve une admirable créature, rayonnante de la splendeur de ses trente ans, qui s'était éprise de lui et qui s'offrait avec une générosité bien mal récompensée ! Et c'était tout ce bel ensemble d'enchantements, dont son émotivité demeurerait sotte et interdite<sup>1</sup>.

Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de ce conte admirable, *le Moyen de Roger*. Maupassant n'a pas écrit de récit plus vivant, ni d'étude psychologique plus juste en sa simplicité sommaire. Roger vient d'épouser une jeune veuve, brillante, et qui joue à l'intimider avec ses amicales moqueries. Elle y réussit au delà de son espérance : Roger, épris plus que jamais, mais trop ému pour demeurer ce qu'il est d'ordinaire, fait un début de nuit de noces lamentable. Tout à coup lui vient une idée. Il se lève, s'excuse, s'habille, va chez les filles épuiser l'excès de force qu'est son émoi, et revient près de sa jeune

1. Dans un métier comme le mien, l'on reçoit bien des confidences. Il m'est arrivé d'entendre des phrases comme celle-ci : « Mon cher docteur, quand j'ai pris en mains votre ami X..., c'était un amant médiocre, blasé, fatigué, un pauvre amant, en vérité. Mon bel amour l'a transformé ! » Je crois très volontiers ce que me dit la dame. Mais dans cette résurrection par l'amour, un autre élément entre en jeu, celui de l'accoutumance, fort importante pour des émotifs que désoriente étrangement toute nouvelle conquête, et, plus généralement, tout événement neuf.

femme, beaucoup moins fatigué, ou, plus exactement, beaucoup moins émotif qu'avant.

Vaste domaine que celui de la maladie de Dupré !

On me dira que le temps est passé des gens de cette sorte, que la génération présente pratique jusqu'aux confins de l'insolence la liberté d'esprit et le sans-gêne des propos ; qu'il n'y a plus, depuis la guerre, un amoureux transi, et que les femmes de ce temps ont plus à se louer du vif empressement des mâles que de leur courtoisie respectueuse.

Assurément, le cynisme est de mode. On ne rencontre plus à chaque pas le bon jeune homme, le pauvre bon jeune homme qui n'allait pas sans gentillesse et qui, souvent, n'était nigaud que pour un temps. Le respect quelque peu craintif de la femme est chose qui semble se perdre. Mais on a vu venir et s'en aller des périodes où la galanterie à la husarde était le chic suprême. Modes, que tout cela, simple face des choses, ou plus exactement masque sur le visage. Par derrière ce masque, nous trouverons toujours et nos arrière-petits-neveux trouveront comme nous, la nature de l'homme, immuable à travers les âges. Il y a, certes, un amour moderne et une physiologie moderne de l'amour, qu'il est instructif et amusant de peindre. Mais il y a surtout l'amour éternel, l'activité entreprenante pour les uns et, pour les autres, l'émotivité, la timidité éternelles.

D'une lettre que m'écrivit un homme qui a fait la guerre et qui s'y est montré plein de courage, j'extrais les lignes que voici :

« Pourquoi cette impossibilité d'entreprendre, auprès d'une femme ?... Si l'une d'elles un peu hardie m'adresse la parole et me montre quelque bienveillance, je deviens simplement stupide. On m'affirme que je ne suis pas plus mal venu qu'un autre... une femme m'a dit, l'autre jour, qu'avec une certaine expression de mon regard, j'étais bien ; et même elle a dit beau. Je ne suis pas ignorant ni stupide : j'ai fait mes preuves de bonne culture littéraire et historique. Alors pourquoi cette manière maladroite, sottie, gaffeuse de répondre, ces mots que, dans mon trouble, je dis à la place de ceux que je voudrais, ces paroles inintelligibles qui me viennent, ce frémissement, ces rougeurs, ces pâleurs, ce cœur battant et ces mains moites ? Il m'est arrivé de m'enfuir, au moment même où j'aurais dû le plus évidemment rester. Et c'est la nuit suivante, au cours d'une insomnie, que je revois la charmante créature qui se faisait avenante pour moi, que je crois respirer encore son parfum et que je trouve, pour lui parler, d'éloquents paroles.

» Ce n'est pas que le désir me manque : il est au contraire très vif et l'idée de la possession féminine me transporte. Mais ma timidité foncière me tient écarté des femmes qui me paraissent pures ou délicates, cependant qu'une terreur invincible m'éloigne des prostituées. J'irais volontiers à la recherche de l'aventure sentimentale. Lorsqu'elle paraît se nouer, ma peur absurde me reprend. Et si la dame, hardie pour deux, semble vouloir brusquer le dé-



nouement, je suis littéralement au supplice et je m'arrange pour ne pas la revoir. »

Quoi de plus caractéristique ? La lettre est de juillet 1924. Croyez-moi : il y a encore, malgré le goût du jour, des amoureux transis.

### *La timidité des satyres.*

Robert de Flers et Gaston de Caillavet ont écrit sous ce titre, *Pâris ou le Bon Juge*, une délicieuse comédie. On y voit un jeune satyre dont la timidité farouche, produit, par l'inattendu, le plus comique effet. Ce pauvre Ægipan, s'il aperçoit ou s'il entend quoi que ce soit qui touche à la physique de l'amour, le voilà pris d'une attaque de nerfs émotive, jusqu'aux confins de la syncope.

Comment pareille idée vint-elle aux deux écrivains de théâtre le plus délicatement spirituels de ce temps, je ne m'en suis pas informé. Peut-être ont-ils souhaité seulement de dérider leurs spectateurs en mettant à la scène un chèvre-pied paradoxal... Peut-être ont-ils appris de quelque spécialiste psychiatre que la timidité — une timidité foncière, incontestablement morbide et participant de l'angoisse — est, en réalité, le fond même du caractère de certains de ces misérables, que la rubrique *Faits-divers* de nos journaux appelle des satyres, et qu'on nomme exhibitionnistes dans nos traités de médecine légale.

L'acte qu'on leur reproche et qui amène leur arrestation est, en soi, chose répugnante, et l'on conçoit qu'un père exaspéré soit pris du besoin d'assommer l'être abject qui vient de souiller les regards de sa fille.

Ceci largement concédé, reste à comprendre la genèse et le mécanisme mental d'un geste aussi déconcertant dans sa stupidité. Il nous paraît, *a priori*, comme le plus hardi et le plus insolent du monde, et c'est l'audace même, semble-t-il. Or, quand, au lieu de s'en tenir aux suppositions vraisemblables, on cherche l'humble vérité, on découvre, non sans stupeur, qu'il découle souvent, le plus souvent, suis-je tenté de dire, d'une timidité essentielle et qu'il s'agit, ici, d'une variété de psychose émotive.

La première fois que mon métier m'a mis en face d'un être de cette étrange sorte, mes idées préconçues, celles de tout le monde, reçurent un assez rude choc. J'avais bien lu dans mes « auteurs » des considérations sur ce chapitre de la pathologie mentale. Mais cette conception me paraissait lointaine, doctrinale, plus théorique que vivante, comme elle doit paraître à mon lecteur.

Je m'attendais, quoi qu'on en eût écrit, à me trouver en présence d'un gaillard, qui n'avait pas, comme on dit, froid aux yeux, et ne devait point s'empêtrer de scrupules. Or, sous mon regard sans bienveillance, je vis trembler un homme de trente-deux ans, en larmes, le visage tout altéré d'angoisse et la gorge étranglée au point de ne pouvoir parler. Il semblait accablé du remords d'avoir commis un

acte abominable, d'avoir désolé sa famille et s'être déshonoré, lui qui, jusqu'au jour fatal, avait mené une vie exemplaire.

Les renseignements fournis par ses proches, par ses patrons, par ses voisins, par ses anciens chefs, étaient pleinement favorables : bon fils, soldat modèle, employé ponctuel, dévoué, délicat ; partout on le représentait comme un garçon sobre, bien élevé, poli, craintif, particulièrement scrupuleux. Et jamais d'histoires de femmes !

Tout d'abord, je me demandai si le séjour à la prison, qui est chose fort déprimante, n'était pas cause de l'état de surémotivité où je voyais mon homme. Mais, renseignements pris, on l'avait toujours vu d'une sensibilité malade, prêt aux sanglots comme une petite fille. D'ailleurs, il ne pouvait être question d'une attitude simulée, aucun des signes objectifs ne faisant défaut et tout criant la sincérité même.

Ces précautions prises, je lui fis conter son histoire, dont l'authenticité, je vous prie de le croire, n'est pas douteuse. La décence, indispensable dans un ouvrage qui n'est pas strictement réservé au milieu médical, m'empêche de la donner ici avec ses précisions. Tout ce que j'en peux dire, c'est que ce malheureux, vierge, à trente ans passés, par la crainte anxieuse d'aborder une femme, vivait désespéré de son impotence physique. L'interminable rêverie de ses jours et de ses nuits était dédiée aux amours, de prodigieuses, de royales amours, avec des créatures d'une beauté pareille à celle des sta-

tues. (Il n'avait point vu de vivante.) Mais jamais son émotivité tremblante ne lui avait permis d'entamer ou de soutenir, avec la femme la moins décourageante, une conversation qui eût pu s'écarter de la stricte banalité.

Il aspirait, pourtant, comme les autres, au plaisir d'amour. Sa pauvre tête de déséquilibré finit par trouver à cette impasse, une issue. Et la trouvaille fut absurde : il se dit que des petites filles seraient, sans nul doute, bien moins intimidantes, bien moins paralysantes que des femmes faites, et il rumina longuement cette idée : au cours de ses insomnies, elle prit corps en lui, avec tout l'appareil de l'obsession et de l'angoisse. Mais elle n'acquiesça d'importance et ne tendit à se réaliser que grâce à certaine circonstance de lieu.

Il habitait le rez-de-chaussée d'une vieille maison, sa chambre donnant sur la rue ; devant sa fenêtre basse, deux fois le jour, passait, au sortir de l'école, un essaim de fillettes. En proie à sa folle idée fixe, il ne mit pas moins de trois semaines d'hésitation, d'angoisse, de lutte avec lui-même pour approcher chaque jour un peu plus de sa fenêtre dont les rideaux restaient baissés — il avait commencé tout au fond de la chambre — la chaise où il ne manquait point de s'asseoir à l'heure où finissaient les classes. Et quand il fut tout près, un jour, il souleva de quelques centimètres le rideau.

Vingt innocentes passèrent, sans détourner les yeux, ou bien regardèrent sans voir. Mais deux friponnes de treize à quatorze ans, assurément fort ren-

seignées, se poussèrent du coude, rirent effrontément, puis, vertueusement indignées, ameutèrent le quartier. Le commissaire de police savait bien à quoi s'en tenir sur la moralité des deux gamines ; mais, sur la plainte déposée par un brave père de famille, il intervint. Le satyre fut arrêté. On n'eut aucune peine à lui faire avouer. Il ne comprit que vaguement toute la gravité de son acte, le *maxima debetur puero reverentia* n'ayant pas de sens clair pour lui, qui n'avait pas lu Juvénal.

Or, j'ai fait, de ce demi-fou, une analyse psychologique patiente et approfondie. J'affirme n'avoir rencontré en lui nul symptôme de perversité vraie. Une intelligence assez bornée, une bonté incontestable, une activité médiocre, une entière véracité, une absence totale d'orgueil, d'avidité, de défiance, une immense émotivité, voilà son bilan mental. C'est à peu près tout le contraire de ce qu'on pouvait présumer. Et je sens bien que, ce disant, je risque fort de rencontrer des incrédules et aussi d'indigner de braves gens par tout ce qu'il y a d'inattendu et de peu vraisemblable à cette analyse d'une âme lamentable. Mais puisque c'est l'honnête vérité, pourquoi ne pas la dire ?

Au surplus, relisez Jean-Jacques. Au début du livre III de ses *Confessions*, il raconte le plus hardiment, le plus spirituellement, le plus délicatement du monde, une aventure de même sorte, qui lui advint à l'âge de quatorze ans.

Plus complet que le mien, son récit, véritable chef-d'œuvre de vérité psychologique, contient, en lan-

gage décent, certains détails d'une précision que seul un écrivain de cette maîtrise peut aborder. A l'homme qui eut cette adolescence et qui osa de tels aveux, la chaste et pieuse Genève a dressé des statues. Avait-elle déjà compris qu'il faut tenir pour irresponsables les anxieux de cette sorte et les honorer tout de même quand ils ont du génie ?...

★  
★★

Et comment écrire à présent ce qui me reste à dire ? C'est, je crois bien, plus difficile encore. Essayons, cependant. Un médecin parisien, le docteur Camuset, a publié, vers 1875, une plaquette — très recherchée et d'ailleurs introuvable en sa première édition — qui contenait quelques charmants petits poèmes. Un des sonnets commence par ce vers : *Marquis de Rambuteau, j'aime ces édifices...* et l'on sait ce que sont les édicules municipaux dont cet administrateur prévenant dota la ville de Paris. Eh bien ! des malheureux recherchent la rencontre qu'on y peut faire de malheureux de même sorte. Et la police a fréquemment occasion de constater les délits que l'on y peut commettre, et d'arrêter les deux complices.

Tout de suite vient à l'esprit la question : Pourquoi ces folles imprudences alors qu'il serait si facile de se tenir bien à l'abri des regards indiscrets ? Amour du péril, griserie par la crainte même du risque couru ?... Je ne le pense pas. Presque tous les in-

sensés de cette sorte que mon métier m'a conduit à examiner ne calculaient point tant ; ils agissaient gauchement, impulsivement, en état d'obsession anxieuse. Menant à l'ordinaire une vie fort décente, ne connaissant personne dans les milieux pervers, ils vont là parce que c'est là que peut se faire une rencontre fortuite. Ceux qui sont plus clairvoyants, les vicieux par perversité vraie, se gardent habituellement, nous l'avons dit, de ces improvisations, de ces hasards par trop dénués de confort.

C'est parmi ceux qui se font prendre que l'on compte le plus de malades de l'émotivité. Leurs histoires, presque toujours, se calquent l'une sur l'autre.

En voici une, qui me paraît pouvoir servir, non de modèle, mais d'exemple :

M. A..., âgé de 68 ans, est un homme fort respecté. Il a occupé de hautes situations et il s'est acquitté des mandats dont il avait la charge avec une conscience et un talent qui lui ont valu grande estime. Il était riche et il a dépensé en bonnes œuvres une grande part de sa fortune. Il vit à son foyer, menant la vie la plus régulière, adoré de sa femme pour sa douceur, sa délicatesse, sa charité. C'est le meilleur mari du monde. Un peu trop nerveux seulement. Depuis quelques années, on lui voit — par périodes qui reviennent toutes les six ou huit semaines — des jours inexplicables de détresse, d'agitation douloureuse, d'inappétence, d'insomnie. Ces accès-là, fort aigus vers leur fin, guérissent brusquement : au retour d'une promenade, M. A... rentre

au logis tout apaisé, sans qu'on sache pourquoi.

Or, un jour, il ne rentre pas. On l'a gardé toute la nuit au commissariat.

Lorsque je l'ai interrogé, voici ce que m'a raconté M. A... Il y a quinze ans environ s'était produite, d'une façon soudaine, l'effraction émotive faisant jouer le réflexe conditionné de Pawlow, dont il a été question plus haut (voir p. 38). A dater de ce jour, cet homme respectable, presque éminent, dont l'unique défaut fut toujours une extrême émotivité, est devenu le prisonnier d'une obsession intermittente.

Pendant plusieurs semaines, heureux de vivre, savourant l'étude tranquille et les joies du foyer, il est en paix avec sa conscience, et il oublie l'impulsion affreuse qui, bien certainement, ne reviendra jamais. Mais, un matin, il se réveille inquiet, frémissant, l'esprit en désarroi. Un autre homme a surgi en lui : la tentation et l'angoisse, indissolublement liées, viennent de le reprendre. Et il lutte contre elles, du meilleur de son énergie. Cinq à six jours s'écoulent de rudes débats intérieurs, dont son entourage connaît les seules manifestations physiques. De tout son cœur, il fait, contre la redoutable idée obsédante, un faisceau de tout ce qu'il a en lui de probité, d'éthisme. Il jette dans le bon plateau de la balance son passé d'honneur, sa foi, l'amour des siens, la vision de tous les risques, affreux plus particulièrement pour un homme tel que lui. Et c'est un combat héroïque qui ne lui laisse nul repos. Il va se répétant : « Surtout, n'entre pas au Louvre... si tu



franchis le seuil de la sculpture, tu es perdu, tu ne l'ignores pas ! » Et il erre dans le quartier, puis il entre dans le musée, rôde, pâle et tremblant, autour de quelque masculine académie. Alors — s'il n'a pas le bonheur de trouver sur sa route un ami qui l'entraîne — irrésistiblement il cherche la rencontre. Entrevoir, être vu dans l'état dérisoire où l'a mis la vieillesse, c'est l'assouvissement qui lui est nécessaire et lui est suffisant. Il est apaisé maintenant. La crise est close qui recommencera dans cinq ou six semaines.

M. A... me décrivait cette périodicité, ce retour de l'angoisse, l'intensité de sa souffrance au moment du débat avec sa conscience, d'une telle façon que le doute sur sa sincérité n'était pas admissible.

Chez un homme de réelle valeur morale, mais très grandement émotif, s'était constituée un jour cette terrible forme de psychose anxieuse, qui vaut le plus dur esclavage, et peut conduire une âme honnête à de telles extrémités.

Fétichistes, uranistes, exhibitionnistes, sadiques ou masochiens peuvent être, redisons-le, de vrais pervers ou bien des pervers, contractant par contagion, par snobisme de décadence, par recherche de raffinements, l'habitude de ces anomalies. C'est là le domaine du vice. Loin de connaître les troubles anxieux, les remords, les grands débats de conscience, ceux-là agissent de préméditation et de leur plein consentement. Et la justice ne les atteint presque jamais.

Mais d'autres, redisons-le bien, sont de grands ma-

lades, craintifs, honnêtes, timorés, scrupuleux, tourmentés de remords, véritablement misérables et si peu responsables que les heureux mortels indemnes de pareilles tares peuvent bénir le destin de n'avoir pas mis dans leur héritage ces sinistres présents.

Quand j'ai à m'occuper de malheureux de cette sorte et que je les vois enchaînés à ce boulet du vice non voulu, leur sort me paraît comparable à celui d'un de ces petits astres décrivant, autour d'un soleil, qui les tient par les lois de la gravitation, une ellipse allongée. Quand la courbe s'éloigne du centre d'attraction, c'est le froid et le calme. Puis, elle se rapproche du dieu dévorateur et tout brûle sur la planète.

Tout de même, avec une âme humaine, où la bonté demeure, ne désespérons pas. On peut guérir aussi de ces misères-là. Mais quelle leçon d'indulgence et quelle leçon de pitié!

### *De l'angoisse jalouse.*

Je ne décrirai point ici, par le menu, le tourment des jaloux, ni les ruminations mentales de l'amant inquiet, ni les merveilles d'ingéniosité dans le soupçon où peuvent parvenir des âmes habiles à se torturer et à faire souffrir.

Je vous conseille de relire deux beaux ouvrages où, sur ce point, vous en trouverez long. Et d'abord les

chapitres XI, XII, XIII de *la Psychologie de l'Amour moderne*. Après trente-six ans passés, je ne leur trouve point de rides. On n'aime plus aujourd'hui, paraît-il, tout à fait à la manière d'un Claude Larcher<sup>1</sup>. Mais, encore une fois, le fond des choses est immuable ; les âmes ne sont pas d'autre sorte à présent qu'en 1888 — à cela près que l'homme étant plus rare au lendemain d'une guerre effroyable, c'est maintenant la femme qui fait les premiers pas, sollicite et craint d'être abandonnée. Le livre de Paul Bourget est tout rempli d'observations quasi médi-

1. Quelqu'un me disait récemment, à propos de je ne sais quel drame de la jalousie : « Voilà bien les désordres du temps présent, d'un temps sans foi religieuse, sans discipline sociale, sans cette cohésion que nous valait la monarchie ! » Un hasard de lecture m'offre la phrase que voici : « Non, l'enfer n'a point de supplice assez cruel pour le comparer à cette passion enragée qui transporte l'âme, déconcerte la raison, trouble l'usage des sens, évoque des fantômes qui ne sont point, fait prendre des mensonges pour des vérités et des chimères pour des corps réels. La jalousie se nourrit de poison et en pourrit l'âme qu'elle possède ; c'est un de ces serpents qui font mourir ceux qui les font naître ; ses plus douces rêveries n'ont pour objet que des précipices ou des cordeaux, des poisons ou des poignards, la mort d'un rival ou la sienne propre... »

Elle est, cette tirade, de mademoiselle de Scudéri, qui vécut tout au long du xvii<sup>e</sup> siècle. L'auteur du *Grand Cyrus* a dit encore, en termes moins heureux, cette autre vérité :

L'œil d'un amant jaloux voit tout, peut tout percer,  
Et même dans l'esprit il surprend un penser.

Voilà qui prouve, n'est-ce pas, qu'au beau temps de la monarchie, les passions ne manquaient point de feu et, par surcroît, que les femmes d'alors qui faisaient des romans, ne manquaient pas de psychologie.

cales, parfaitement sagaces et dont le temps n'altère pas la justesse, ni la beauté.

Mais relisez aussi le volume récent où M. Jean Rostand traite des *Deux Angoisses*. La seconde des deux est la jalousie amoureuse. Vous l'y verrez dépeinte avec une exactitude, une profondeur dans le pessimisme, une amertume, un talent d'écrivain, une puissance expressive qui ne seront pas aisément dépassés. Je voudrais bien ne pas employer de grands mots, mais j'ai le sentiment qu'un nouveau La Rochefoucauld nous est né. Celui de Louis XIV faisait de l'amour-propre le mobile profond des actions humaines. Notre jeune contemporain le place plus volontiers dans l'esprit de possession, de propriété, d'*égocentrisme* soupçonneux, de défiance douloureuse et quelque peu sournoise. Je n'ai rien lu qui m'ait paru plus pénétrant et je crois bien qu'il n'a omis aucune de ces subtiles et retorses pensées, comme il en germe aux cerveaux d'amoureux alarmés.

Et je fais, certes, un reproche à ce livre, celui de généraliser. M. Jean Rostand est trop naturaliste, il a su acquérir une trop haute culture scientifique, pour qu'il lui soit permis de répéter, comme le font si volontiers les psychologues, que la nature humaine en bloc n'est qu'égoïsme, avidité, mensonge, fourberie. L'humanité est fort diverse. Tous les jaloux ne sont pas, il s'en faut, des monstres d'égoïsme. On peut souffrir de jalousie avec une âme confiante. On peut aimer sans jalousie. J'ai vu, au moins une fois en ma vie, une personne aimante et

qui n'avait vraiment au cœur nulle trace de cet état passionnel. Arrêtez-vous un instant avec moi pour honorer cette mémoire.

Française, protestante, intelligente et d'esprit distingué, ayant comme vertu dominante une immense bonté, mariée à un Anglais singulièrement volage et de condition modeste, madame R... chérissait encore son mari. C'était un bel homme et coquet. Pour qu'il pût, le dimanche après la messe, à Hyde-Park, parader en pleine élégance avec les dames de son choix, elle a mis plus d'une fois au Mont-de-Piété ses bijoux. Et quand on lui demandait le pourquoi de cette attitude, elle répondait simplement : « Ça lui fait tant de plaisir et j'ai si peu souci de mes bijoux ! » Malade, d'une lésion mitrale, qui l'emporta quatre ans plus tard, elle admettait que son mari pût avoir des maîtresses : « Un homme comme lui ne pourrait pas s'en passer », disait-elle. Ses deux fils, elle les aimait plus tendrement encore. Un jour que nous philosophions, elle et moi, au bord de la mer, elle m'a dit, ayant sur tous ses traits une lueur de divine bonté : « Si quelque brute tuait un de mes fils sous mes yeux, je serais tout entière à ma douleur ; je suis certaine qu'aucune préoccupation ne m'effleurerait de voir arrêter et punir l'assassin. Je n'ai jamais eu, je n'aurai jamais, je l'espère, nul désir de vengeance. » En cette âme parfaitement noble et rare, le sentiment de la possession, l'amour de la propriété, l'avidité, si répandus parmi les hommes et les femmes, n'existaient pas. Et cependant, son cœur débordait de tendresse.

Bien malheureusement pour la paix de l'humanité, on ne rencontre guère d'âmes de cette sorte. Cette absence d'avidité raréfierait la jalousie en sa forme la plus méchante, et bien d'autres sujets de querelles entre les hommes et les peuples.

Mais mettons un peu d'ordre dans nos idées pour y voir clair.

Il est bien entendu que jalousie n'est pas envie, et qu'il s'agit uniquement du sentiment qu'éprouve un amoureux, de l'un ou l'autre sexe, lorsqu'il se préoccupe de ne pas perdre l'attachement de son partenaire. Bien entendu encore, le fait accompli doit être mis à part. Jalousie vraie comporte doute, incertitude, en présence de simples possibilités, le plus souvent minimales, de péril.

Tous les jaloux ne se ressemblent pas. Bourget, dans les chapitres que je signalais tout à l'heure, admet une jalousie de tête, une jalousie de cœur, une jalousie des sens. Distinction ingénieuse, certes, et, je crois, la seule possible à l'époque où il écrivait. Mais au moment que nous vivons de l'histoire de l'esprit humain, on doit pouvoir, en s'appuyant sur la psychologie, telle que Delmas et Boll nous la proposent, établir une classification plus rigoureusement exacte.

Il nous faut tenir, à présent, pour un peu schématique cette séparation du cœur, de la tête et des sens. Les sens, d'abord, ils sont toujours de la partie. Vous estimez bien, comme moi, qu'on ne peut vraiment être profondément jaloux que de quelqu'un que l'on a possédé.

« ... La jalousie, voilà vraiment une flamme. J'en conclus que l'amour est, au fond, un très vif sentiment d'adoration pour nous-mêmes. On veut avoir un esclave et être un dieu, et ce qui lèse cette souveraineté où nous prétendons sur une autre créature, nous blesse véritablement au cœur. Être repoussé est une peine légère, régner sans combat un plaisir médiocre. Voir s'établir et régner un autre lorsque l'on est soi-même exclu, voilà le dard, voilà ce qui chasse le sommeil, voilà ce qui indigne, voilà ce qui étouffe, ce qui fait rêver de mourir. »

Cette phrase admirable, qu'eussent bien pu signer un Chateaubriand ou un Barrès, — elle est de Louis Veillot, — dit déceimment et puissamment la vérité. En quelques mots latins et qui bravent l'honnêteté pour être plus précis, ce grand génie de Spinoza a dit la même chose, et plus exactement encore.

Laissons de côté les sens, pour le moment, et revenons à la psychologie proprement dite.:

Je vois deux grandes sortes de jaloux. Chez les uns et les autres, une forte émotivité paraît indispensable. Mais les uns sont surtout des avides et les autres surtout des anxieux douteurs.

Il est certain que la constitution avide, que nous avons nommée aussi *paranoïaque*<sup>1</sup>, fournit un très grand nombre de jaloux et parmi les plus agressifs. Songez qu'elle est orgueil de soi, — et c'est ainsi que l'on peut être en même temps un fat et un jaloux, — défiance d'autrui, sentiment vif de la pro-

1. Voir à l'Introduction de cet ouvrage la classification des dispositions affectives de l'âme humaine.

priété, de la possession, rancune, esprit vindicatif pour peu que l'âme manque d'éthisme, crainte d'être trahi, certitude de ne pouvoir pas se tromper et d'être dans son droit, toujours. Certaines femmes ont un mari, certains hommes ont une femme, comme ils possèdent une maison, un portefeuille, un vêtement, une voiture qu'on n'a pas le droit de leur prendre. Pour peu que le jaloux en question soit un excité constitutionnel, voilà la jalousie active, fureteuse, les soupçons les plus noirs, la fureur contre le ravisseur possible, le besoin de faire souffrir, de châtier, de séquestrer la femme que l'on prétend aimer, de la cacher à tous les yeux, car c'est un bien, c'est une chose. Harpagon parle de sa cassette comme d'une maîtresse, et il va, délirant, alors qu'il croit l'avoir perdue. Les jaloux de la sorte que nous venons de dire sont les Harpagons de l'amour. Maîtres durs d'un pauvre être en servage.

Lorsque ces excités avides sont à peu près dénués de bonté, ou bien encore si leur émotivité naturelle est renforcée par l'alcool et, pire, par la cocaïne, voilà des fous très dangereux. Il me souvient d'un grand gaillard, dînant dans un restaurant à la mode, en compagnie d'une assez belle fille, invraisemblablement décolletée et que l'on regardait. Il avait beaucoup bu : il jetait autour de lui des regards furieux, grommelait à voix intelligible des injures ; et il finit par se lever de table et s'en aller rouer de coups un des jeunes hommes qui lui portaient om-



brage. Cela n'est rien : nombre de meurtres et ceux que l'on nomme les drames de la jalousie viennent de cette source. L'homme abat sa maîtresse ou ses rivaux à coups de revolver ; la femme manie plus volontiers le vitriol, vengeance admirablement sûre, qui laisse la vie à l'amant (peut-être pardonnera-t-il) et lui fait au visage des cicatrices telles que, désormais, nulle autre femme ne sera plus tentée par lui !

C'est une sorte de jaloux assez peu sympathiques : égoïstes, despotes, soupçonneux, vindicatifs, atteints d'un petit délire de persécutions, réduction atténuée des fous érotomanes, si bien décrits par M. de Clérambault. Ces êtres-là ramènent l'état social à la sauvagerie.



Mais on observe fréquemment une sorte du même mal dont la genèse est différente. Il y a des jaloux qui n'ont pas l'âme bien méchante, qui ne souffrent point par orgueil mais par humilité, par peur de ne pas assez plaire, par crainte de rivaux dont le plus médiocre leur paraît redoutable — et que nous voyons pessimistes, apeurés, nuit et jour inquiets de garder leur bonheur. Ceux-là pèchent surtout par excès d'émotivité et par dépression mentale. Ils ne sont pas toujours incapables de nuire, mais, tout de même, ils apparaissent bien moins odieux que les autres.

Cette Julie de Lespinasse, qui a connu toutes les finesses du cœur et toutes les tendresses, et qui fut,

presque sans beauté, une des grandes incarnations de l'amour, a écrit : « La jalousie grossière est une défiance de l'objet aimé, la jalousie délicate une défiance de soi-même. » Et, ce disant, elle peignait, je pense, son portrait, en face d'un miroir. Son âme charmante apparaît pétrie de mélancolie, d'émotivité très vibrante, de bonté véritable, de loyauté, de désintéressement. Admirable mélange de la chimie mentale : tout ce qu'il fallait pour souffrir et ne pas trop faire souffrir ceux qu'elle chérissait. *Rara avis in terris*. On ne rencontre pas souvent l'homme (ou la femme) assez dénués d'égoïsme pour s'accuser d'abord et dire : « Si je risque d'être délaissé, c'est bien probablement parce que je n'ai su être ni assez séduisant, ni assez empressé, ni assez dévoué pour mériter l'amour d'une si belle créature. »

Mais on a tendance à penser que ceux-là ne souffrent sans doute pas cruellement qui souffrent si bien en silence. Les grands jaloux font, d'ordinaire, plus de bruit, même quand ils sont bons et médiocrement avides. Le jaloux hyperémotif, inquiet, obsédé, douteur, ne passe point inaperçu.

Moins agressif que l'autre, plus doux, joliment enjôleur et tendre, il a cela d'affreux que jamais son inquiétude ne lui laisse de répit. C'est une âme incertaine et toujours alarmée : son bonheur est trop beau, il ne saurait durer. La bien-aimée lui est délicieuse, multipliant les marques de tendresse, de dévouement, d'abnégation : elle se compromet pour lui. Certes ! mais qui oserait croire en la fidélité de la meilleure ? Précisément parce qu'elle est si

adorable, tous les hommes de goût doivent la convoiter et vouloir la ravir. Comme il se sent modeste pour garder un pareil trésor ! Et puis, lisez tous ces romans, toutes ces comédies, toutes ces vieilles chansons de notre pays, bafouant le jaloux trompé, tournant en dérision la trop aveugle confiance des maris, des amants. Une bonne moitié de la littérature en France invite l'homme à ne point croire à la fidélité.

Sachant sa nature inquiète, de bonnes petites amies viennent lui raconter cent potins sur la belle : on prétend que tout récemment, ou bien encore, dans le passé... car jadis et naguère, tout est bois sec pour faire bien flamber le feu de jalousie, qui sait se faire rétrospective, quand le présent ne donne rien.

« Jamais la jalousie ne laisse l'esprit assez libre pour qu'il puisse juger les choses comme elles sont ; elle regarde avec des lunettes d'approche qui font les petites choses grandes, les nains des géants et les soupçons des vérités. » Et comme il a raison, le sage auteur de *Don Quichotte* ! Pour nos douteurs, la plus lointaine réalité, le petit fait le plus insignifiant servent d'amorce à une crise : la crainte se nourrit de rien. Le plus longtemps possible le malheureux tait sa souffrance — terrible, nous le savons bien, puisque c'est le doute anxieux — mais il faut qu'elle éclate. Et il arrive un jour, plus pâle, les traits creusés, les mains tremblantes et la voix étouffée : il faut parler, exposer le grief, faire partager sa douleur, écouter la défense avec l'ardent désir qu'elle se justifie de manière éclatante. Mais en disant sa plainte, comme il s'exalte. Comme il en

vient aux cris, aux menaces<sup>1</sup> et parfois aux brutalités. Pour une femme aimante, sa véhémence même est une excuse : « Il faut qu'il m'aime bien pour en venir à ce point de folie ! » Chez l'émotif bien pur de tout cabotinage, l'accent de sincérité crie un si dur tourment ! (Mais combien de jaloux, mâtinés de mythomanie, dramatisent à plaisir, « pour que ce soit plus héros de roman », comédiens nés qui mêlent un peu d'artifice aux moments sacrés de la vie, à la mort d'une mère, à l'amour d'une femme...) Puis, les grands cris poussés, la fureur assouvie, voici les supplications, les larmes, les agenouillements, le pardon demandé, le pardon obtenu, le moment merveilleux de la réconciliation, de la confiance retrouvée, les bonnes certitudes, l'apaisement... qui dure ce qu'il peut ; après quoi se fait la recharge électrique de la pile émotive, véritable accumulateur passionnel.

On pense bien que ces deux grands types morbides, aussi tranchés que je les montre, sont loin d'être les seuls. Prenez-les pour base première et voyez quelles variantes ils peuvent présenter, selon que le jaloux avide ou le jaloux douteur sont plus ou moins excités ou déprimés, bons ou méchants, menteurs ou véridiques. On en peut compter les nuances psychologiques par milliers.

1. « Les jaloux sont comme ceux qui perdent leur procès : ils ont la permission de tout dire. » C'est Molière, je crois, qui a dit ça. Et il a dit encore : « La jalousie est, de toutes les maladies d'esprit, celle à qui plus de choses servent d'aliment et moins de choses de remède. »

Malades, tous ceux-là, et difficiles à soigner, parce que, d'une part, leur constitution psychologique est immuable, et que, par ailleurs, le sujet même de l'angoisse, la femme aimée est le bien le plus précieux, celui qu'on ne veut pas, qu'on ne peut pas quitter. « J'aime mon mal, j'en veux mourir ! »

\*  
\*\*

Et tenons compte, maintenant, du rôle de la dame, qui n'est pas toujours angélique. Elle se plaindra volontiers des ennuis qu'on lui donne, de la vie qu'on lui fait, des scènes qui toujours recommencent pour son malheur. C'est un malade, un véritable fou, dit-elle. Et je suis bien d'accord. Mais que fait-elle pour l'apaisement et pour la guérison de ce partenaire affolé ?

Je sais bien qu'il y a les saintes, celles qui aiment tout de leur mari, de leur amant, y compris les fureurs sauvages. Il y a celles, encore, qu'assagit l'âge menaçant, celles qui sentent nettement que l'heure est sérieuse et qu'il faut désormais ne plus faire souffrir l'homme qu'on veut garder ; le plus souvent alors prend fin le grand drame passionnel. Pour un couple tout à fait noble, l'heure vient de la sérénité dans la tendresse, des certitudes réciproques : et l'amour, plus grand que jamais, quitte la zone des flammes dévorantes pour le pays de la douce lumière.

Mais avant cette heure bénie, femmes, infirmières nées douces et aumônières, comment traitez-vous

le malade ? Faisons ensemble, voulez-vous, votre examen de conscience.

Et vous, d'abord, qui n'avez point de bonté véritable, et qui prenez une perverse joie à mesurer — toutes les fois que l'occasion s'en présente — votre pouvoir de faire mal. Vous le connaissez bien l'orgueil d'être la cause unique d'une grande torture, et votre force vous enivre. On s'est battu pour vous, et le sang a coulé : vous en êtes fière. Des critiques, en ce moment, font grand reproche à Dumas fils de son fameux « Tue-la ! » Et je n'ai pas d'enthousiasme pour les solutions brutales. Avouez tout de même que, par exemple, l'héroïne de Mérimée s'était exposée à plaisir au coup de poignard que l'on sait. Ce sont là risques de ces tempéraments...

Vous, toute différente, je crois que vous tenez à l'homme qui vous aime. Par amour ou par intérêt, vous souhaitez qu'il vous reste attaché. Vous avez lu sous une forme ou sous une autre que « l'amour rallume sa flamme prête à s'éteindre aux torches de la jalousie ». Mieux encore que les phrases des essayistes, votre instinct de femme vous dit que l'on aime surtout ce qu'on risque de perdre, que bien des gens mesurent le mérite de leur trésor au désir qu'ont les autres de le leur prendre ; et vous pensez qu'en coquetant, de-ci de-là, en montrant à quel point vous êtes désirable, vous enfoncez plus sûrement l'hameçon dans la proie. Plus l'autre souffrira, plus il sera lié... Arme à double tranchant et dont il faut user d'une main magistrale. J'ai vu des hommes à qui l'amour laissait encore quelque luci-

dité, fuir une femme qu'ils auraient épousée ou gardée, si elle avait su tempérer sa coquetterie, donner des preuves un peu moins fragiles d'un véritable, d'un durable amour.

Et quant à vous, qui n'êtes ni méchante, ni frénétiquement coquette, je vous soupçonne d'aimer la jalousie et de vouloir la faire éclore, à la façon de cette Ninon de Lenclos dont Claude Ferval nous a donné la belle histoire, et qui disait, je crois : « Les femmes détestent un jaloux qui n'est point aimé, mais elles seraient fâchées qu'un homme qu'elles aiment ne le fût pas. » ... ou bien encore de cette madame de Rieux : « Il n'y a rien d'aussi incommode qu'un mari jaloux, mais je ne connais rien d'aussi humiliant qu'un mari qui ne l'est pas. » Une dame, parlant de jalousie, m'a dit un jour : « J'adore les gens qui font des « histoires » pour rien ! »

Et voilà ! Vous la voulez, la jalousie, quitte à vous plaindre ensuite. Vous la voulez et vous la suscitez. La querelle n'est pas pour vous déplaire absolument. Et puis, il faut bien se distraire, et le flirt — innocent, bien sûr — est, au monde, ce qui vous amuse.

Votre maison, que, d'ailleurs, vous tenez à merveille, vous retient votre matinée. La lecture, la musique, vous occupent un moment du jour et une partie de la soirée, quand vous n'allez pas dans le monde. Tout le reste du temps, vous recherchez un remède à l'ennui, car vous vous ennuyez avec une aisance admirable ! Vous n'êtes pas née pour la solitude, pour la méditation ; vous n'avez pas le goût

de vous instruire... ou plutôt si, vous ne demandez qu'à apprendre, mais dans la compagnie et sous la conduite d'un maître qui vous guiderait en vous embrassant un peu de temps à autre ; car rien n'arrive jusqu'à vous si l'amour ne le conduit pas. Votre mari, votre amant, qu'importe, — est fort occupé tout le jour ; en l'attendant (car c'est lui, c'est lui seul que vous attendez), vous savourez les hommages d'un autre, de quelques autres, avant de savourer sa jalousie à Lui, sa jalousie ardente et dont, presque toujours, les crises se terminent bien. Vous lui êtes fidèle, très honorablement fidèle, en somme. Mais il souffre visiblement et tandis que, à ses affaires, bureau, chaire, laboratoire ou palais de justice, il travaille à vous faire plus riche ou plus honorée, vous vous désennuyez au seul jeu qui vous « divertisse », comme disait Pascal.

Écoutez un peu la parole de ce génie et reconnaissez-vous :

« Ainsi, l'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait, même sans cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion ; et il est si vain qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, un billard ou une balle qu'il pousse suffisent pour le divertir. »

Et encore : « Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être en plein repos, sans passion, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide... »

Eh oui, madame, c'est pour ne pas sentir cela que



vous flirtez. Ah ! qu'avoir un métier vous aurait fait de bien ! Nos fils verront cela, sans doute, et peut-être y gagneront-ils.

Lui qui est homme de qualité — entendez de valeur morale — vous reproche de lui donner des rivaux indignes ; que ne dirait-il pas si vous preniez des hommes éminents pour lui porter ombre ! Beaux ou laids, distingués ou vulgaires, il déteste vos compagnons de divertissement ; il travaille à vous isoler, ce qui vous exaspère. Il voudrait mettre en vous sa paix, son repos, sa sécurité, la récompense exquise de son labeur, qu'il vous dédie. Son souhait tyrannique et votre résistance amènent des querelles.

Cela non plus n'est pas pour vous déplaire. Nature faible, déprimée, prompte à l'ennui, vous êtes émotive et vous trouvez, dans l'énervement d'une scène, ce rehaut de tonicité nerveuse, cette exaltation vibrante de tout l'être qui décuple les délices physiques de la réconciliation. Cette Martine du *Médecin malgré lui*, qui aime d'être battue, est une voluptueuse à la façon des déprimées émotives. Lui-même, votre époux, vous le sentez vibrer, après la bataille de mots, et vous serrer contre son cœur d'une étreinte renouvelée et comme rajeunie. Cela, vous le voulez aussi, dans votre gourmandise. A ce jeu de l'amour jaloux, vous vous arrangez de manière à gagner sur tous les tableaux : flirts pour le désennui, querelles amoureuses, voluptueuses réconciliations ! Vous ne voyez point, n'est-ce pas, de raisons pour changer de méthode.

Souffrir un peu, c'est la préface utile d'un plaisir plus ardent. Cinq ou six fois, depuis que j'ai pris l'habitude de rédiger mes observations, j'ai noté le fait que voici :

Une jeune femme est amoureuse de son mari. Deux ou trois ans après le mariage, elle a connu la volupté qui, très souvent, ne vient aux femmes que plus tardivement. Elle y prend un plaisir extrême. Un enfant est venu ; l'accouchement, extrêmement laborieux, a causé une déchirure et laissé un mauvais souvenir obsédant : la jeune mère est une petite anxieuse. Et désormais, par crainte du retour de pareilles souffrances, le devoir conjugal n'est plus qu'un devoir apeuré : au lieu de l'abandon total, délicieux, enthousiasme à la possession, ce n'est plus qu'un consentement retenu, une gêne, une peur malade. Et point de tricherie : ce ménage chrétien — le père est pasteur calviniste — a promis solennellement que l'acte d'amour ne serait consommé qu'en vue de la procréation. Comme il est de ceux-là qui trouvent une joie plus grande à donner le plaisir qu'à le prendre, le mari se désole. Or, un soir, dans le monde, il a causé longuement, très longuement en vérité, avec une jeune personne à la robe hardie et qui passe pour n'être pas de vertu bien farouche ; et la jeune personne fut engageante, évidemment. Voilà Madame toute mordue de jalousie et fort émue à se voir délaissée une heure durant pour une autre, pour une autre qui ne vaut rien ! Ce soir-là, il y a des larmes ; peu de reproches, un gros chagrin. Le pardon est vite obtenu et le rappro-

chement... comment vous dire?... est, cette fois, ardent, passionné, délicieux comme jadis.

Le voyez-vous, le piège tendu par la nature à la saine morale. Savoir que, derrière la jalousie, se trouve un nid de plaisir suraigu, voilà de quoi tenter. Cela peut mener loin. Lucien Mühlfeld, dont le nom n'est pas oublié de ceux qui savent comme il avait un beau talent de romancier, a nommé *Le Mauvais Désir* celui qui naît de l'excitation jalouse : ce titre est une trouvaille et l'ouvrage à relire.

Vous souvient-il de *Boubouroche* ? Il n'est pas un de mes lecteurs qui n'ait en tête cette admirable histoire. Reprenez-la, pour un moment, à la lumière de la psychiatrie. Boubouroche est un grand émotif. Nul n'est meilleur que lui et, cependant, d'un coup de poing formidable et plus prompt que sa volonté, il a tué un malandrin qui, par une nuit noire, lui demandait l'heure d'un peu trop près. Il aime de toute son âme le monstre, dénué de cœur, qu'il a pris pour maîtresse. Quand tout lui prouve, à l'évidence, qu'elle le trompe journellement, une terrible fureur d'hyperémotif a failli faire une victime. Nous le voyons souffrir follement, et d'autant plus qu'il doute encore : une si noire trahison, de la part d'une telle amie, n'est pas concevable, vraiment !... Il ne demande qu'à la croire merveilleusement innocente et vous savez qu'elle l'en persuade avec une admirable aisance. Il attend le prodige et le prodige vient : le cauchemar s'évanouit.

Mais chaste et délicat — plus délicat que je ne suis — Courteline n'a pas tout dit. Pour que se

fasse la détente d'une si formidable tension émotive, pour que revienne un ciel serein après un tel orage, il faut quelque chose de plus que ces paroles qu'elle dit, assez peu rassurantes même pour ce naïf, pour cette âme blanche qui ne peut concevoir, chez autrui, la noirceur. Il faut le cri d'amour, menteur, mais habilement proféré : il faut la reprise de l'homme, le don fougueux de soi, le rapprochement amoureux, splendide, cette fois, transfiguré grâce à la souffrance, et bénéficiant de l'immense énergie accumulée, déchaînée par le drame !

Oui, piège à la morale, piège à la vérité. C'est la possession qui console d'une trahison très probable, qui dissipe le doute. L'amour physique est le remède même aux affres du mauvais désir. Sa puissance voluptueuse, c'est la jalousie qui la fait. Nous sommes à deux doigts d'une perversité, et peut-être la plus répandue, savoir l'appel volontaire à l'irritation jalouse pour fouetter le désir engourdi. Une pièce de Jules Lemaître montre ainsi le mari d'une veuve qui interroge fiévreusement, douloureusement, avidement sa femme sur les étreintes du premier époux.

D'où vient cette maladie d'âme, qui va chercher, dans ce qui est une souffrance, une joie ardente et malsaine ? Perversité profonde ?... Décadence ?... Évidemment les êtres parfaitement sains, d'une belle vigueur, d'une jeunesse entière, n'ont que faire de tels recours. Mais c'est ici la compensation pour les moins bien doués, pour les déprimés émotifs, en qui la réactivité est beaucoup plus vivace que l'activité

spontanée. Fleurs un peu monstrueuses, point trop hideuses, cependant, de l'arbre d'émotivité. Les pauvres déprimés, les innombrables déprimés, seraient, sans le coup de fouet de l'émoi, incapables d'agir, pour le travail et pour l'amour. Il leur faut, pour les tirer de la torpeur, un peu d'anxiété. Effroyable quand elle est intense, l'angoisse légère est tonique. Elle vivifie en usant, mais elle vivifie. De là ces représentations mentales, ces évocations, ces tableaux vivants, grisants tant qu'ils restent imaginaires, suppliciants s'ils se réalisaient, et ce besoin de préférer des mots affreux, de donner des noms avilissants, dont parle Jacques Tournebroke après sa nuit avec Jahel, dans le grenier.

Jeux pleins de risques, car peu d'êtres humains vivent impunément « par delà le bien et le mal ». Je sais plus d'une jeune femme que les imprudences verbales ou plus formelles d'un mari laissèrent à tout jamais dévoyées.

Heureux, certes, les forts, qui jamais n'ont besoin de faire appel à l'anormal et que leur belle stabilité nerveuse met à l'abri des effractions émotives. Heureux ces purs, ces grands laborieux, uniquement captés par l'amour du devoir ou par l'avidité de quelque ambition.

Mais comprenons les autres, pour les soigner, pour essayer de les guérir, s'ils veulent bien être guéris. On peut quelque chose pour eux, en tempérant leur excessive facilité d'émoi.

Parmi les faux pervers de l'émotivité, il y a des

gens au cœur bon, et j'en ai cité des exemples. A ceux-là, tâchons d'épargner nos hautains mépris, qui sont, parce qu'ils découragent, un très mauvais moyen pour la cure d'une âme.

Essayons aussi d'enrayer à temps le scandale de poursuites, qui, par l'exemple, n'empêchent rien. Certains moyens pratiques de préservation, telle mesure de voirie, toute simple, épargneraient à la police et au parquet des centaines d'arrestations et de poursuites.

La moderne psychologie n'est pas uniquement curiosité pour l'esprit. Aux mains de médecins, elle aboutira, tôt ou tard, à une hygiène préventive et à une thérapeutique, à une morale pratique, à cette médecine de l'esprit qui fut le rêve du grand Descartes, et que nous commençons à instaurer.

## CHAPITRE II

### LES ANGOISSES DE GUERRE

Les héros et les déserteurs. — Il faudrait faire le départ de l'émotivité pathologique et de la lâcheté ; doit-on soigner ? doit-on punir ? — Nous sommes armés maintenant pour faire de bons diagnostics et donner à la justice militaire des indications précises. — Le courage revêt des formes très diverses : il peut résulter de l'éthisme, de l'amour-propre, de l'intérêt, ou plus simplement de l'excitation hypomaniaque. — Exemples de courage morbide. — L'angoisse de guerre ; le raptus anxieux ; quelques exemples. — L'observation d'un lâche. — Des hyperémotifs d'emblée et de l'impossibilité de les aguerrir. — Sur quoi se base notre diagnostic. — Le mécanisme des angoisses de guerre. — L'amnistie d'après-guerre doit savoir distinguer le déserteur par hyperémotivité morbide de l'insoumis qui, froidement, a mis la frontière d'un pays neutre entre le péril des combats et sa chère personne.

On vient de discuter, au Parlement, l'opportunité de l'amnistie aux insoumis et aux déserteurs : et re-

viennent à ma mémoire mes souvenirs de guerre, alors que je remplissais, cinquante mois durant, au Service central psychiatrique du Val-de-Grâce, les fonctions de « médecin traitant », avec celles d'expert près les conseils de guerre.

Il ne se passait point de semaine que ne nous fût posée la question de responsabilité à propos d'un cas ou deux de désertion en présence de l'ennemi. Et il s'agissait de résoudre, en apportant, à l'appui de nos conclusions, des arguments solides, un problème dont la donnée, vis-à-vis de ma conscience, se résumait ainsi :

— Au moment d'une attaque ou d'un bombardement, un homme ou un chef est pris, publiquement, de tremblement généralisé, de sueurs profuses, de violents battements de cœur, d'affreuse pâleur, de décomposition des traits et d'un désarroi émotif assez intense pour ne plus pouvoir donner d'ordres rationnels ou pour ne plus pouvoir les comprendre quand on les lui donne. Il a fallu l'évacuer, ou bien il s'est enfui... Est-ce un lâche ou un malade, ou, qui sait ? l'un et l'autre ? Devant cette attitude, ou cette fugue, devons-nous flétrir sa conduite et le punir ? Ou convient-il de lui témoigner, au contraire, les égards qui sont dus à quiconque a servi jusqu'au bout de ses forces et voire un peu plus loin ?...

Questions difficiles, pour qui n'y est point préparé. Nous arrivions à les résoudre fort raisonnablement, je crois, grâce à une expérience enrichie chaque jour d'observations nouvelles, grâce encore à tout ce que mon cher ami Ernest Dupré nous avait appris tou-



chant la constitution émotive et cette psychonévrose à laquelle j'ai proposé que fût donné son nom.

*La question posée par un grand chef.*

Après la guerre, il m'est arrivé de traiter longuement ce sujet, en causant avec l'un des plus grands chefs de notre armée victorieuse. Soldat dans l'âme et très humain, il était fort avide de précisions sur la psychologie du combattant. Et voici ce qu'il me disait, à peu près textuellement, car, en rentrant chez moi, j'ai noté notre conversation.

— Pour ce qui est de la peur devant l'ennemi et de la désertion, on peut se demander comment il n'y en eut pas davantage dans une armée de plusieurs millions d'hommes, au cours d'une guerre de cinquante et un mois, où l'adversaire mit en œuvre des moyens toujours renouvelés et vraiment formidables de blesser, de brûler, d'asphyxier et de terrifier. Jamais l'instinct de conservation, fondamental au cœur de l'homme, n'avait été mis à telle épreuve ; jamais il ne s'est dépensé tant d'héroïsme, tant de renoncement, tant de maîtrise de soi-même, tant de fierté, ni tant de générosité de cœur.

» Tout à coup, sans préparation, du fait de la déclaration de guerre, il nous a fallu demander à des ouvriers, à des paysans, à des bourgeois, de qui la vie de chaque jour n'avait rien de sublime, la

suppression totale et volontaire de leur instinct de conservation. Du jour au lendemain, il était entendu que, pour tous, sans exception, le plus haut courage serait désormais l'état normal, la crainte une inadmissible infamie. Quel contraste avec la vie antérieure ! Dans l'existence habituelle, s'il survient un danger, une noyade, un incendie, une attaque nocturne, l'écroulement d'une bâtisse, le devoir du bon citoyen est de se tirer d'affaire, sans dommage si c'est possible, et de garder un père à ses enfants. Rien de semblable en guerre. Aucun droit de fuir le péril. Tant qu'on ne lui a pas commandé la retraite, le soldat doit vivre au danger, et y retourner bien vite si quelque incident l'en éloigne ; il lui faut, tous les jours, et sans que jamais il se lasse de rester au ton héroïque, sacrifier à un intérêt collectif, à l'idéal Patrie, sa propre personne et, avec elle, la vieille mère, la femme et les petits enfants, les biens péniblement accumulés, toutes les douceurs de la vie.

» Nous savions certes, nous autres chefs, que nous demandions là la chose du monde la plus antinaturelle, la plus inhumaine, mais aussi la plus nécessaire quand le pays est envahi.

» Nous l'avons obtenue sans peine. Quatre millions de Français, que n'animaient nul orgueil de domination, nulle ambition de conquêtes, ont réalisé ce prodige, pendant plus de quinze cents jours. A peu près tous, et même d'assez mauvais drôles ont connu la splendeur du sacrifice.



» Il y a eu des lâches, mais il y en a eu vraiment très peu. Les vrais habiles, ceux qui préféreraient à tout la conservation de leur chère personne, avaient eu soin de passer la frontière avant qu'elle ne fût fermée, et ils vécurent tranquillement en Espagne ou en Suisse, où ils sont, jusqu'à ce moment, demeurés.

» Nous avons appris à comprendre que le plus grand nombre des défaillances constatées n'étaient que des peurs malades probablement insurmontables, même aux âmes le mieux trempées. Au cours des premiers mois, nous ne le savions pas très bien. Vous autres, médecins, dont l'opinion eût pu nous éclairer, vous n'étiez pas encore assez familiarisés avec les maladies de l'émotivité pour nous apporter sur ce point des précisions décisives, si bien que, au cours des premiers mois, il est certain que l'expertise médico-légale, par notre faute et par la vôtre, n'a pas été ce qu'elle aurait dû être. Mais nous avons bien vite reconnu qu'on ne peut, en bonne justice, châtier — et les châtiments sont terribles — un homme qui succombe, après de longs efforts, à une puissance d'ordre pathologique plus forte que son bon vouloir ; ici, certainement, il faut soigner et non punir...

» D'autre part, au combat, nous avons l'impérieux devoir d'empêcher la contagion de la peur : un toqué qui se met à hurler avec la voix du désespoir : « Nous sommes tournés, sauve qui peut ! » alors qu'il n'en

est rien, et cela au moment décisif d'une lutte importante, provoque une panique absurde, met en péril toute une armée et doit être énergiquement amené à comprendre qu'on ne recommence pas impunément une telle plaisanterie.

» Puis on rencontre çà et là le véritable lâche, et froidement sournois, qui se « défile » toujours aux heures dures, gagne une entorse au moment d'une attaque, se pique à la térébenthine pour avoir un phlegmon ou bien se donne une jaunisse à l'acide picrique. Ces gaillards tiennent à leur peau par-dessus toutes choses ; pour éviter qu'on ne la leur abîme, ils feraient massacrer ou prendre toute leur compagnie.

» Eh bien, docteur ! où sont les certitudes pour distinguer ces hommes, de mérites si différents ? Vous qui pendant quatre ans avez été chargé d'une quantité d'expertises pour les conseils de guerre, vous qui, en compagnie des meilleurs de votre art, les Marcel Briand, les Dupré, les Georges Dumas, les Achille Delmas, n'avez cessé de débattre et d'approfondir tous ces problèmes de psychopathologie, aidez-nous à comprendre, et à maintenir intact le moral de l'armée, sans trop commettre d'injustices, sans multiplier inutilement les exécutions sommaires pour désertion devant l'ennemi ; apprenez-nous à discerner la fuite lâche de la fugue morbide. De concert avec nous, il vous appartient de dire jusqu'où, lorsque la Patrie est en danger, doivent aller les rigueurs militaires. »

Et le général de poursuivre, en me montrant dans

sa bibliothèque tout un rayon garni d'ouvrages médicaux :

— Nous manquons de définitions. J'ai lu ou je me suis fait résumer quelques-uns des ouvrages publiés par vos confrères : le petit livre qui m'a paru fort bon, du professeur Georges Dumas, sur les *Troubles nerveux et mentaux de guerre*, l'ouvrage du professeur Jean Lépine, ceux de Guillain, de Roussy, de Léri, de Sollier et celui de Devaux et Logre, directement inspiré de Dupré.

» Plus spécialement, sur la question qui nous occupe, j'ai savouré les trois volumes si brillants, si riches de citations heureuses, où le docteur Voivenel a traité du *Courage*, du *Cafard* et de la *Psychologie du soldat*.

» Mais on voudrait une précision plus rigoureuse encore. Je reproche à M. Voivenel, de qui j'admire les immenses lectures, une tendance à prendre ses exemples dans les fictions de Stendhal, de Bourget, de Paul Adam, d'Henri de Régnier ou de Claude Farrère, au moins autant que dans les observations recueillies au poste de secours où il faisait si magnifiquement son devoir, ou dans les rapports de médecine légale rédigés par les maîtres de la psychiatrie. Nous sentons bien que les mots peur, terreur, lâcheté, couardise, et ce mot « émotivité », qui revient si souvent sur vos lèvres et dans vos écrits, n'ont pas le même sens.

» Tâchez de nous fixer sur les fossés ou les abîmes qui les séparent,

» Je souhaite de toutes mes forces que la terrible guerre que nous avons vécue soit la dernière, et j'appelle, plus sincèrement que vous ne pouvez le croire, le jour où notre métier de soldat deviendrait inutile...

» Mais si, par un effroyable malheur, devaient s'ouvrir d'autres hostilités, apprenez-nous comment il faut organiser nos services et instruire notre commandement pour que des innocents ne soient pas châtiés et pour que soient traitées, comme elles le méritent, les vilaines âmes des lâches. Apportez-nous des preuves à l'appui de vos dires et ne nous laissez pas de doute dans l'esprit, s'il n'y en a pas dans le vôtre. »

*Difficultés et possibilité d'un bon diagnostic.*

Qu'il n'y ait, dans l'esprit des médecins psychiatres, instruits par les expériences de la guerre, que de paisibles certitudes, c'est beaucoup dire, assurément, et le sentiment de la relativité des choses humaines est certes indispensable aux hommes de notre métier. Mais, tout de même, nous ne trébuchons plus à chaque pas et nous avons, sur les points essentiels, l'assurance de mettre le pied en terrain ferme.

Nous tous qui remplissons, à l'avant ou à l'arrière, le rôle de médecin légiste près les conseils de guerre, nous étions, comme bien l'on pense, guidés par une idée qui dominait toutes les âmes, servir l'armée, ne

pas gêner le commandement, aider, pour une part modeste, au but final.

J'ai retrouvé, parmi mes notes, alors que l'on venait de me confier la mission délicate des expertises, quelques lignes où je fixais, pour mon usage personnel, certains principes directeurs :

« Nous vivons des temps exceptionnels, et la justice même a figure de guerre. Évidemment, la vie humaine n'a pas le même prix qu'en temps de paix. Le collectif prime l'individuel et la pitié n'est plus une vertu quand, pour sauver un homme, elle peut nuire à tout un groupe. Il s'agit avant tout d'être utile, et le pragmatisme, que je n'aime guère, est présentement une obligation. Donc, écarter des attendrissements qui ne seraient, après tout, que faiblesse nuisible... Par ailleurs, l'ennemi nous détruit déjà bien assez de monde pour que nous n'augmentions pas trop abondamment le nombre des victimes. Au nom du même pragmatisme, ne détruisons les unités humaines, n'employons les grands châtiements que s'il est tout à fait impossible de faire autrement. Car il y a, sans nul doute, des cas où la défaillance est accidentelle, où l'homme a succombé à quelque chose de plus fort que sa force, et voilà qui mérite d'autant plus d'indulgence que certaines maladies du courage sont curables et que tel homme dont le ressort est aujourd'hui tout détrempe peut, avec quelques mois de soins, faire encore un rude soldat... Surtout, garde-toi de signer un rapport médico-légal qui ne soit pas une analyse approfondie de la pathologie mentale et de la psychologie de

chaque prévenu. Quelles que doivent être tes conclusions, fais qu'elles soient étayées sur des arguments assez forts pour que ta conscience soit tranquille et le magistrat instructeur convaincu. »

Jamais je ne me suis départi de ces principes que je m'étais posés, et je dois dire que les conseils de guerre ont toujours suivi les indications que j'avais cru devoir donner. Ces rapports de médecine légale militaire constituent un recueil d'observations très détaillées et fort instructives, dont la publication ne serait peut-être pas inutile. Ce sont eux, comme bien on pense, qui m'ont fourni le fondement de ma réponse au général X...

*De quelques sortes, assez diverses, de courage.*

Notre méthode habituelle, quand nous nous mêlons de psychologie, est d'aller du pathologique au normal et de chercher à pénétrer la machine humaine par la fissure de ses détraquements. Mais, pour la commodité de mon exposition, je suis conduit à suivre la marche inverse, à parler du courage, avant d'envisager la peur.

C'est Eugène Brioux, je crois, qui, dans un discours à l'Académie française, a dit avec la simplicité, la force et la justesse dont il est coutumier, « le courage, c'est la peur vaincue ». Et c'est vrai dans nombre de cas. C'est ce qu'entendait Turenne quand il disait à sa machine humaine, frémissante, sous le canon : « Tu trembles, carcasse, mais si tu savais où je vais



te mener, tu tremblerais bien davantage encore. » Le courage méritoire, vraiment digne d'admiration, c'est bien en effet celui-là. Mais il y en a d'autres.

Au cours de la longue conversation que je résume en ce chapitre, le général X... me racontait qu'il avait eu, sous ses ordres, en Champagne, un colonel, si merveilleusement doué d'impassibilité, qu'il restait, hors de son abri, fumant sa cigarette, sans le moindre tressaillement, sous les plus drus bombardements. D'ailleurs, cette paralysie du pouvoir de réaction normal allait, chez lui, si loin, qu'elle lui enlevait tout souci d'initiative. Pour bien agir, il faut réagir. Cet *anémotif* dut quitter son commandement, parce qu'il ne possédait d'autre force que celle, par trop passive, de l'inertie.

Il nous faut bien admettre que le courage n'est pas un et que chaque individu humain accomplit des actes de bravoure avec la nature qu'il a et qui n'est point, pour tous, la même.

Reprenons ici, si vous le voulez bien, les données de psychologie moderne exposées dans l'Introduction de ce livre. Cette psychologie, telle que nous la voyons découler de nos connaissances en psychiatrie, nous enseigne que l'intelligence proprement dite mise à part (mémoire, imagination, jugement) — toute âme humaine se constitue de cinq facultés affectives, que, dans leur bel ouvrage sur la *Personnalité Humaine*, Achille Delmas et Marcel Boll désignent comme suit :

1° La faculté d'activité humaine qui, dans le

normal, correspond à ce que, dans le domaine pathologique, nous appelons *cyclothymie*, psychose maniaque-dépressive, c'est-à-dire alternance, plus ou moins régulière, plus ou moins marquée, d'états d'excitation hyperactive et d'états de dépression mélancolique.

2° La faculté de *réactivité* ou d'*émotivité* dont nous voyons, chez les indifférents, ou chez les hyperémotifs anxieux, les troubles, en plus ou en moins, légers ou profonds selon les cas.

3° La fonction *éthique* (bonté, honnêteté, sentiment du devoir), dont l'atrophie conduit à la *moral insanity* ou psychose perverse.

4° La faculté de *sociabilité* qui correspond, dans le normal, avec mille nuances, à ce que sont, dans le pathologique, le désir de plaire, la vanité morbide, la manie du mensonge (mythomanie) et, en grand, l'hystérie.

5° La faculté d'*avidité*, où l'homme équilibré puise, avec le sentiment de sa valeur, le désir légitime de ce qui lui est dû, devient, lorsqu'elle s'hypertrophie, orgueil de soi, défiance d'autrui. Énormément grandis au point de devenir véritable maladie mentale, l'orgueil de soi, c'est le délire des grands, et la défiance d'autrui, le délire des persécutions.

Activité, émotivité, bonté, véracité, avidité, voilà les facultés de l'âme telles que les enseigne la moderne psychologie : cinq tendances affectives, à nous révélées par la connaissance des cinq grandes psychoses constitutionnelles,



Or, le courage militaire n'est pas d'ordre intellectuel. Les facultés d'entendement ne sont presque pour rien dans l'héroïsme et, sous le feu, un brave gars, qui sait à peine lire, peut valoir docteur en Sorbonne<sup>1</sup>. Même, une imagination par trop vive, en fournissant une représentation mentale très saisissante du péril, serait plutôt paralysante.

C'est bien dans le domaine des cinq facultés affectives qu'il nous faut rechercher la clef de la bravoure et de la peur.

J'ai connu des héros de guerre, la poitrine couverte de décorations et de palmes, qui devaient le meilleur de leur gloire à leur hyperactivité. Comprendons bien tout le sens de ce mot. Il signifie tout le contraire de ce que l'homme éprouve en état de mélancolie. Un mélancolique, au sens médical de ce mot, est un être infiniment fatigable, triste, abattu, confiné dans le silence et dans l'inaction, dégoûté de la vie et profondément pessimiste : il ne pense que par idées d'humilité, d'indignité, d'incurabilité. C'est l'inertie et c'est aussi l'affreuse impossibilité de l'espérance.

L'état contraire, c'est la *manie*, maladie mentale où l'excitation va aux plus véhéments excès. On

1. Il nous faut dire cependant que les grands débiles mentaux, par manque de discernement, ne purent rendre au front que bien peu de services. Le docteur Marcel Briand a précisé avec beaucoup de sens clinique le rôle fort modeste qu'on doit leur assigner.

nomme *hypomanie* une psychose d'excitation moins violente que la manie. A mi-chemin entre l'état indifférent et l'état hypomaniaque, nous observons très fréquemment une manière d'être qu'on ne peut nommer maladie et que caractérise l'hyperactivité ; on la nomme encore excitation constitutionnelle. C'est la force et c'est l'optimisme, et l'espérance dans les pires moments. Jeunes cavaliers de l'Empire, compagnons de Murat, de La Tour Maubourg, de Lassalle, qui chargiez dans l'enthousiasme, exubérants de vie, ivres de force débordante et qu'en face de la mort même n'effleurait nulle idée funèbre, il y eut parmi vous des milliers de splendides excités constitutionnels.

Un jour qu'en nous promenant dans Paris j'avais longuement causé avec lui de cet invincible optimisme que donne la vie exubérante, Maurice Barrès me quitta pour écrire un article tout imprégné de notre causerie. Il y parle, je crois, de Taine, et trouve cette phrase, que ma mémoire a gardée précieusement :

« Il était monté dans les barques bondissantes de ces Normands, qui s'en allaient conquérir l'Angleterre et en qui la vitalité était si haute qu'ils ne pouvaient concevoir le non-être ! »

Formule magnifique et qui fait voir comme une vérité d'ordre scientifique gagne en valeur persuasive quand elle passe par la plume d'un pareil écrivain !

Donc, on peut devenir un héros de guerre par le fait seul que, saturé de puissance vitale, l'organisme physique et moral se perçoit invincible, invulné-

rable ; pour un peu plus, je dirais immortel. Vingt fois des combattants m'ont redit cette phrase : « Dans l'emportement du combat, j'avais vraiment la certitude de ne pouvoir être touché par ces balles ou ces obus dont l'air vibrait autour de moi. »

Mais vous pensez bien qu'il est rare de voir nos actions conduites par une seule des cinq dispositions affectives que j'énumérais tout à l'heure. Elles ne sont point chose inerte, schématique, purement théorique, comme le montre une trop sèche analyse. Elles vivent, se renforcent ou se combattent, se complètent ou se compensent, et c'est leur jeu qui nous procure ce « sentiment vif interne » du libre choix, l'illusion du libre arbitre.

Or, tandis que les états de dépression ont coutume de raviver l'hyperémotivité native d'un être humain, l'hyperactivité ranime d'ordinaire la tendance au désir de se faire admirer, à cette vanité qui n'est que l'embryon de la mythomanie. Vauvenargues, je crois bien, a dit : « Le désir de plaire est déjà un mensonge. » C'est une parole profonde.

Or, il est évident que, pour un chef surtout, la vertu militaire est, au combat, singulièrement renforcée parce qu'on se sait regardé, admiré, par le besoin de tenir fièrement un rôle héroïque. J'ai noté des cas de bravoure où la tendance vaniteuse, dominant l'âme du sujet, apparaissait bien nettement comme le soutien principal ou même la cause première de belles actions que l'on récompense par des citations à l'ordre de l'armée.

On peut tenir encore pour certain que le mobile

ambition — qui dépend, manifestement, de la disposition avidité<sup>1</sup> — n'est pas toujours absent dans la genèse d'une action d'éclat.

Quant au véritable héroïsme, qui fut, dans nos armées, prodigieusement fréquent, il ne peut être que le résultat d'une victoire de l'éthisme, de la grandeur d'âme, de la générosité du cœur, de l'oubli de soi-même, sur l'émoi, conseiller d'affolement et sur l'égoïsme, conseiller de prudence. Rien de plus émouvant, rien de plus digne du plus grand respect que ces âmes, nativement douées d'une exquise sensibilité, plutôt pauvres d'activité et qui, grâce à leur noblesse naturelle, à leur morale, à leur bonté au sens le plus complet du mot, passèrent en courage les organismes les plus vigoureux, les plus optimistes et les mieux doués d'amour-propre.

Leur éthisme est si fort qu'il arrive à muer miraculeusement la déprimante émotivité en source d'énergie. Cette vibration de tout l'être qui risque de briser les jambes et de faire claquer les dents, il la transforme en excitation ; il en fait une force. Et cela c'est la beauté même. Mais ce magnifique phénomène psychologique fut, pendant la dernière guerre, si quotidien, nous en connaissons tant d'exemples parmi nos proches, qu'il me paraît véritablement inutile d'en conter des exemples.

Je voudrais citer seulement ces hommes où ces femmes, près du front et de l'arrière, médecins ci-

1. Le mot avidité n'a pas, dans la pensée du psychiatre-psychologue, le sens péjoratif qu'on lui donne communément. Il est de nobles avidités et de belles ambitions.

vils, infirmières, et braves gens de tous les mondes qui, sans même se douter qu'ils accomplissaient fièrement un devoir, firent, sous les bombardements de jour ou de nuit, tout bonnement ce qu'ils avaient à faire. On les voyait maigrir de jour en jour, — car l'hyperémotivité comporte l'auto-combustion, elle dévore à sa manière — et certains y gagnèrent, à force de spasmes, des maladies du foie ou de l'aorte. Mais le sentiment du devoir, qui l'emportait sur toute autre tendance de leur être affectif, leur faisait accepter tout cela d'un cœur ferme.



Tous les courages ne sont donc pas exactement ce que disait Brieux, de la peur vaincue, puisque nous avons observé la bravoure des anémotifs, des impassibles-nés, celle des grands hyperactifs, celle des vaniteux.

D'ailleurs, redisons-le, ce que nous séparons ici pour le besoin d'une démonstration se mêle dans la vie. Tout être humain possède, — modérément, excessivement ou insuffisamment, — les cinq tendances affectives, l'active, l'émotive, l'éthique, la sociable, l'avidité. La condition la plus heureuse pour faire un homme plein de bravoure serait la combinaison, et, si l'on ose dire, le bouquet psychologique que voici : activité haute, émotivité moyenne, amour-propre assez vif, éthisme supérieur et peu d'avidité. On en peut faire une façon de formule chimique :

Formule optima du courage :

Act. : + ; Ém. : — ; Am. pr. : + Éth. : + + ;  
Av. — .

Et la formule de la lâcheté s'en déduit naturellement : Act. : — ; Ém. : + ; Am. pr. : — ; Éth. : 0 ;  
Av. + + .

Un lâche est un être mou, émotif, dénué d'amour-propre et d'éthisme, et puissamment avide de garder intacte sa très chère personne.

### *Le courage morbide.*

Entre toutes les variétés de courage militaire qu'il m'a été donné de voir, il en est d'impures, de morbides qu'il faut honorer cependant, en dépit de leur valeur morale secondaire, parce qu'elles servent et qu'en guerre on fait feu de tout bois.

Voici d'abord ces hommes qui ne se haussent à la bravoure qu'en état de demi-ivresse alcoolique. Il a fallu, parfois, donner à nos soldats bonne ration de *gnaule* pour les aider à supporter l'insupportable. L'armée allemande distribuait de l'éther à ses troupes d'avant pour leur ôter la conscience du péril et s'efforcer de les muer en brutes invincibles. Et, parmi les aviateurs, — l'aviation, arme d'élite, ou plus d'un s'engagea par snobisme, — nombre de ceux qui se sentaient vidés d'enthousiasme et près du découragement, n'eurent-ils pas recours à la morphine pour apaiser leur émotivité et à la cocaïne pour obte-



nir, par artifice, ce sentiment d'hyperactivité qui balaye de l'âme humaine la possibilité de penser à la mort ?

Mais voici qui me paraît plus rare et psychologiquement plus curieux. En 1917, l'un des conseils de guerre du Gouvernement militaire de Paris me chargea d'examiner un caporal en état de désertion et qui avait à son actif bon nombre d'actions d'éclat.

Le 2 septembre 1914, devant la crête de Vimy, presque tous les officiers ayant été tués, il avait pris le commandement de plusieurs sections et s'était admirablement comporté. En décembre on le nommait sous-lieutenant. Peu après, il reçoit une blessure légère, une violente contusion et il refuse de se laisser évacuer. En mai 1915, il a l'avant-bras fracturé et le bras traversé d'une balle. A peine guéri, il obtient de regagner le front. En mars 1916, près de Douaumont, deux blessures qui se cicatrisent avec une rapidité rare<sup>1</sup>. Après une convalescence écourtée, il retourne aux tranchées. Très peu de jours plus tard, il est blessé encore, a le nez complètement ouvert par une balle de mitrailleuse, reçoit au ventre une forte contusion et tient bon cependant jusqu'à ce qu'une poutre d'abri, croulant sur sa tête, l'assomme plus qu'à demi. Soigné à l'hôpital de Langres, il refuse le mois de convalescence qu'on lui offre, regagne son régiment, près de Danloup ; là, le 18 juil-

1. Je crois avoir observé que, dans les états hypomaniaques, les blessures se cicatrisent plus promptement et plus parfaitement que dans les états dépressifs, mais cela mériterait confirmation par des observations infiniment plus nombreuses.

let 1916, en compagnie d'un camarade, il accomplit un acte de grand courage, allant cueillir, dans les lignes ennemies, une mitrailleuse qui, depuis de longues semaines, tuait du monde et rendait à peu près intenable une tranchée.

Cette longue série d'actions d'éclat, qui lui valurent la médaille militaire, la croix de guerre et plusieurs palmes, ce valeureux garçon les accomplit sous l'empire d'un état mental bien connu des psychiatres et fait pour dérouter ceux qui ne savent pas les choses de notre art. En Jules B..., nous ne voyons dominer nul éthisme ; ce n'est point une grande âme. Auprès de tout ce que nous venons de dire à son actif, voici le revers de la médaille ; dans son enfance : irritabilité, méchanceté, mensonges très fréquents, déterminés tantôt par le besoin de se tirer d'affaire et tantôt par une vanité sans bornes, menus vols en grand nombre. Entre dix-huit et vingt-deux ans, deux enlèvements de jeune fille. Vol de 500 francs pendant une convalescence ; vol d'un diamant à une danseuse qui s'était éprise de lui ; indécitesses diverses, deux désertions, nombreux mensonges et récits fantastiques tous à son avantage, lors de son interrogatoire et de son examen mental.

Du point de vue où nous place notre métier, les actes de la série noire et ceux de la série blanche apparaissent également conditionnés par un état morbide constitutionnel, fait de perversions instinctives, de tendances mythomaniaques très marquées et de cyclothymie à prédominance d'excitation hypomaniaque.

Pervers, Jules B... l'est nettement, par l'impossibilité de s'adapter à la vie de famille, à la vie scolaire et à la discipline de l'armée, par son inclination native et marquée dès l'enfance à s'approprier sans scrupules le bien d'autrui et à récidiver en dépit de leçons sévères.

Sa tendance mythomaniacale se montre de très bonne heure : les punitions n'y peuvent rien. C'est un besoin irrésistible de mensonge à quoi il cède invariablement, pour rien, pour le plaisir de jouer un rôle, et même quand le travestissement de la vérité ne peut que tourner à sa confusion. C'est par vanité pure qu'il la déforme, verbalement ou par écrit, alors qu'il sait très bien — au Val-de-Grâce, par exemple — que ses fables ne passeront pas inaperçues.

Infiniment habile à mettre en valeur ses connaissances littéraires, scientifiques, philosophiques, d'ailleurs très clairsemées et superficielles, à qui ne le voit qu'en passant il donne l'impression d'un homme de jolie culture. Il a l'audace d'envoyer au ministère des inventions une prétendue trouvaille pour le perfectionnement économique du fusil ; il y gagne la suspension d'une peine et un séjour prolongé à l'arrière, jusqu'au moment où, son projet regardé de près, on s'aperçoit qu'il s'est moqué du monde.

Mais le point culminant de sa psychologie, c'est cette *hypomanie*, cette hyperactivité physique et psychique, qui lui valent une infatigabilité de corps et d'esprit, une aisance motrice, une promptitude

d'idées, une facilité verbale, une audace merveilleuse et un optimisme intégral. Il est optimiste avec une force si abondante que nul malheur ne peut lui arriver. Ses blessures se cicatrisent plus vite que celles des autres. Tous les organes de son corps, souple, léger, plein de vigueur, donnent à son esprit le sentiment intime d'une puissance indéfectible. Il a la *cénesthésie* d'un demi-dieu. La vanité, l'ivresse de paraître aidant, il réalise des miracles, et c'en est un, ou peu s'en faut, que la conquête de cette mitrailleuse, rapportée sous son bras, un beau matin, au petit jour, des tranchées ennemies.

Et quelle arme admirable, une telle organisation, pour la conquête d'une femme !

Revenant du front vers Paris, notre gaillard voyage avec une vingtaine d'officiers et une danseuse qui, plus tard, fut mêlée à de fâcheuses aventures. La femme est agréable, tout le monde lui fait la cour. Jules X... n'est pas précisément joli garçon, ni fort élégamment pris dans son uniforme — il est pauvre — ni de manières distinguées. Elle hésitait à faire un choix. Il vient à elle, le dernier. Il parle : assurance parfaite, grande aisance verbale, abondance de mots, persuasive audace, verve d'acteur comique, regards hardis : la voilà conquise. Elle éclate de rire à tous les mots qu'il dit ; elle s'appuie tendrement à son bras, et c'est lui qu'elle emmène, mal décrotté de la boue des tranchées, dans le confort douillet de son petit hôtel... Elle fut, paraît-il, ravie de ses services. Il la quitta, trois jours plus tard, en emportant un diamant...

Vers la fin de 1917, notre homme est hospitalisé dans la banlieue parisienne, où le soigne une dame, d'origine américaine, extrêmement riche et jolie. Pour séduire son infirmière, il joue la plus ingénieuse comédie, fait le beau ténébreux dont le cœur est meurtri, qui a cherché la mort et dont la mort n'a pas voulu. Il finit de conquérir la jeune femme à qui le mariage n'a causé que déceptions. Pendant quelques semaines d'une convalescence prolongée, il est, à ses dépens, habillé chez le grand tailleur, lingé, botté, ganté de neuf, la poitrine garnie des décorations que lui mérita sa bravoure, et de quelques autres encore, ne dîne que dans les tout premiers restaurants de Paris, se laisse offrir une petite automobile, trompe sa récente conquête avec une actrice connue, retourne au front sans enthousiasme, se fait blesser une fois de plus, pour avoir auprès de madame X... une convalescence encore, s'oublie dans le plaisir, en pleine ivresse hypomaniaque, bavard, amusant, fécond en inventions inoubliables, volage, adoré des femmes de tous les mondes, débordant de vie et de tous points infatigable : la correspondance de ses belles amies, qui figurait à son dossier, en témoigne le plus éloquemment du monde !

Dénoncé par l'une d'elles au cours d'une désertion, il fut amené au Val-de-Grâce, et c'est alors que j'eus l'occasion de connaître son odyssée.

Je m'excuse de m'être attardé à conter quelques aventures — depuis il en a eu bien d'autres — d'un homme qui fut en même temps, et par le même mécanisme d'excitation hypomaniaque et de vanité

mythomane, un glorieux soldat, un noceur sans scrupules, un voleur et un déserteur.

Des faits de cette sorte, que la plupart des psychologues connaissent imparfaitement ou ne connaissent pas du tout, sont, pour l'objet qui nous occupe, si instructifs que j'ai peine à me reprocher d'être demeuré longuement à faire connaître celui-là.

Pour ce déserteur, ce chapardeur, ce jouisseur indélicat, le conseil de guerre se montra plein d'indulgence. Et qui l'en blâmerait?... Le garnement avait rendu de grands services à l'armée ; couvert de blessures, légères à la vérité, mais reçues face à l'ennemi, il s'était comporté en brave, en bon entraîneur d'hommes. On peut être un médiocre citoyen et un soldat utile au but suprême. La morale du temps de guerre — ô relativité des choses humaines ! — ne devait, en effet, tenir compte que de cela.

Mais, tout de même, quel abîme entre un gaillard de cette sorte et ces purs chevaliers en qui la conscience claire du devoir s'unissait au plus splendide esprit de sacrifice et au total oubli de soi pour le salut commun !

### *L'angoisse de guerre.*

Les précisions que j'ai accumulées sur l'angoisse de guerre, je les ai prises dans un grand nombre d'observations qu'il m'a été donné de recueillir et

aussi dans un ouvrage excellent, encore qu'insuffisamment répandu, la thèse inaugurale du docteur Albert Brousseau, aliéniste de mérite, ancien chef de clinique à la chaire de Sainte-Anne, présentement professeur de psychiatrie à l'Université française de Québec. Cette thèse a pour titre : *Essai sur la peur aux armées*. Attaché pendant de longs mois à un bataillon de sapeurs, vivant au jour le jour la guerre particulièrement émouvante des sapes et des mines, Brousseau a réuni des observations nombreuses, parfaitement démonstratives, et nous en a donné un choix fort instructif.

Par des exemples très vivants, mon jeune confrère définit le sens qu'il donne et qu'en effet il convient de donner aux mots : crainte, frayeur, terreur. Il raconte des cas frappants de peur rétrospective, de peur retardée, de peur collective, de panique ; il établit quelles conditions secondes inclinent l'être humain à la crainte : fatigues physiques, insomnies prolongées, alimentation insuffisante ou trop riche en toxines, intoxications diverses dont celle que procure l'abus de l'alcool était, au front, la plus fréquente.

Il montre encore comment agissent, sur l'âme trop près de faiblir, l'isolement ou la vie en commun, l'obscurité ou le grand jour, l'exemple, la valeur de l'entourage, le rang ; il nous confirme dans cette notion, justement répandue, qu'un chef, sur qui se fixent tous les regards, doit être, au péril, plus brave que les plus braves entre ses hommes, et que cela lui est habituellement facile s'il a de l'honneur, de

l'amour-propre, avec le sentiment des responsabilités.

Je n'ai point ici le loisir de suivre cet excellent observateur, alors qu'il étudie l'évolution de la peur et ce phénomène d'accoutumance progressive grâce à quoi le troupier de France, sur son sol envahi, put si longtemps tenir.

Phénomène psychologique du plus vif intérêt, cette possibilité pour une âme de s'endurcir, de s'aguerir, de tremper son ressort, à la manière d'un acier. Psychologie et physiologie mêlées : l'organisme humain tout entier participe à ce pouvoir de s'entraîner, de s'adapter et de faire son nid de misère sous l'imminence de la mort ; tout de même qu'il participe aux phénomènes inverses dans ces cas douloureux où, le ressort étant fêlé par quelque grande secousse émotive, tout ce qui le fortifiait, de jour en jour le détrempe et l'altère de moment en moment.

Rien n'est plus comparable aux phénomènes de *prophylaxie*, c'est-à-dire d'accoutumance, de mythridatisation, d'immunité progressivement acquise aux toxines, et aux phénomènes contraires d'*anaphylaxie*, où nous voyons la résistance d'un organisme faiblir sans cesse, sous l'action d'une toxine primitivement tolérée, bientôt intolérable si les doses sont répétées. Ce rapprochement prendra toute sa légitimité quand j'aurai dit et prouvé que les émotions violentes agissent sur l'homme, constitutionnellement émotif, tout à fait comme des poisons.

Le professeur Brousseau se sert très volontiers des mots crainte, frayeur, terreur, qui sont d'usage habi-



tuel, dans la langue française, mais qui n'expriment, après tout, que des degrés d'une seule et même chose, que le langage médical, qu'il me faut bien parler, puisque je suis de ce métier, désigne, avec une plus grande précision, par les mots inquiétude, angoisse, anxiété. Avant d'aller plus loin dans l'étude des faits, il nous faut définir ces mots.

L'émotivité, nous le savons, est une tendance native et, comme nous disons, constitutionnelle, plus rarement acquise, à réagir avec ampleur et promptitude, aux sollicitations du monde extérieur. Cette réactivité démesurée prend fréquemment assez d'importance pour constituer une maladie à quoi j'ai proposé que fût donné le nom d'Ernest Dupré, parce que c'est ce grand aliéniste qui nous en a fourni la première description complète.

La psychose émotive ou hyperémotive, nous le savons aussi, se caractérise physiquement par la tendance aux spasmes circulatoires, respiratoires, digestifs, au déséquilibre des appareils à sécrétion qui tantôt paraissent taris, tantôt débordent, aux troubles de la nutrition avec amaigrissement par véritable auto-combustion de l'organisme ; insomnie, cauchemars, extrême sensibilité à l'alcool, au thé, et au café, tics, attaque de nerfs émotive, tremblement, exagération des réflexes.

Et dans le domaine moral :

Timidité, attente anxieuse, désarroi et obnubilation mentale, pleurs, accès d'impatience, colères en feu de paille, mais fréquemment renouvelées et rendant très pénible la vie familiale, tendance aux obses-

sions par cristallisation de l'émotivité autour d'une idée fixe, obsessions, doutes, scrupules, phobies diverses, impulsions.

L'ossature que je donne là ne permet de se représenter que bien vaguement tout ce que cette constitution émotive et la psychose qui en découle ont de vivant, de souple, de divers, parfois de dramatique et de poignant.

Beaucoup de gens naissent très émotifs et, dans la vie quotidienne, en temps de paix, nous voyons se développer la psychonévrose émotive, maladie véritable, sous l'influence d'un grand choc émotif, ou de petites émotions incessamment renouvelées.

En guerre, ce n'était certes pas de petits émois, mais les plus grands qui se puissent concevoir. Il n'est pas mauvais, de temps à autre, de se remettre en mémoire ce que fut la vie infernale et sublime des hommes qui défendirent, comme on sait, notre sol. J'emprunte au livre de Devaux et Logre<sup>1</sup> la page que voici :

« D'autre part, disent-ils, la tendance hyperémotive est mise en jeu, entretenue et poussée à son extrême limite par le danger de blessures, de mort et de captivité qui, à chaque instant et de toutes parts, menace le soldat sur le champ de bataille : rafales d'artillerie et décharges de fusils ou de mitrailleuses, ciel parcouru par des avions qui repèrent les positions et rectifient les tirs, sol quelquefois miné, alertes, surprises de nuit, patrouilles, embus-

1. *Les Anxieux*, Masson, éditeur, 1917.

comes, perspective d'attaque prochaine, de tirs de barrage, de gaz asphyxiants et de liquides enflammés, d'assauts à la baïonnette et de nettoyage de tranchées, cette possibilité incessante et universelle des plus grands malheurs surmène l'émotivité et provoque un état d'exaspération anxieuse, à la fois suraigu par sa violence et chronique par sa durée. L'hypertension émotive est aggravée encore par la vision continuelle de spectacles d'horreur ; le soldat, dans l'agonie atroce et les blessures difformes de ses compagnons d'armes, compare chaque jour à l'avance l'image du sort misérable qui l'attend peut-être et auquel il semble n'avoir échappé tant de fois que par miracle. Ajoutons les soucis d'ordre familial et commercial, la crainte de la ruine, de la maladie et de la mort, pour les siens comme pour lui-même, souvent aussi la tristesse de savoir les parents et les êtres chers en pays envahi, l'absence de nouvelles ou les mauvaises nouvelles, les angoisses patriotiques et l'état de démoralisation lorsque les combats prennent une tournure fâcheuse, la menace enfin de punitions extrêmement sévères à la moindre défaillance, l'appréhension d'un jugement devant un conseil de guerre, la perspective du déshonneur et de l'exécution capitale ; cet ensemble de préoccupations est tel que, si l'on tient compte, par surcroît, des fatigues, des insomnies, des intempéries, des privations et des souffrances auxquelles les soldats sont soumis, dans certains secteurs et pendant certaines périodes, on s'étonne *a priori*, que le système nerveux le plus résistant soit capable de supporter des épreuves si

terribles et si prolongées qui semblent surhumaines. L'expérience montre, au contraire, que, chez les soldats sains et suffisamment entraînés, les assauts et les bombardements les plus effroyables ne produisent pas de troubles psychiques graves et persistants ; tout au plus peut-on noter des états d'énervement, d'asthénie et d'obnubilation qui ne tardent pas à disparaître dans le calme et la sécurité du cantonnement de repos. »

C'est, en effet, chose prodigieuse que la résistance morale du soldat bien équilibré, puisque nous la voyons capable de tolérer une somme aussi formidable d'émotions quotidiennes.

\*  
\*\*

Mais il y a ces hyperémotifs constitutionnels dont je donnais tout à l'heure un sommaire schéma. Ceux-là, tout de même nombreux, supportèrent, comme les autres, — à quelques exceptions près, — la vie terrible de l'avant jusqu'au moment où un accident de guerre — blessure (singulièrement blessure du crâne), émotion brutale participant de la commotion, éclatement d'obus à proximité, ensevelissement, peur de mourir asphyxié, mort ou blessures affreuses des plus proches compagnons d'armes — ait porté l'émotivité à son point culminant, l'angoisse, telle que nous l'avons décrite.

Une souffrance aussi totale est la pire de toutes. Quand elle s'est, pendant un certain temps, accumulée, la pauvre mécanique humaine cherche refuge

dans la fuite, court devant elle, sans savoir, ou bien conçoit, dans un éclair parfois, que la mort est le seul refuge.

Il me souvient d'avoir, au Val-de-Grâce, soigné et longuement examiné, en vue d'une expertise, un matelot de la flotte de guerre, qui, fort innocemment, était mêlé, de loin, à une affaire d'espionnage. Quand ce brave homme apprit qu'il était inculpé de complicité avec des traîtres, son émotivité habituelle prit tout à coup l'allure d'un grand paroxysme anxieux. L'hypertension nerveuse où il montait de moment en moment et la souffrance dont il étouffait atteignirent bientôt une intensité folle. A la prison, il errait dans une salle de l'étage supérieur, en proie à une agitation farouche, quand — tout à coup — on le vit prendre son élan, grimper comme un chat sauvage aux aspérités d'un angle de muraille, hisser son corps sous la toiture... une seconde après, la chute au pavé de la cour. Tout cela, si rapidement que ni gardiens ni camarades n'eurent le temps d'un geste qui l'aurait retenu. On le releva, fracturé de presque partout, sauf du crâne. Il guérit et — son innocence pleinement reconnue — retrouva la sérénité. Chez cet émotif exalté, la menace d'un déshonneur qui lui apparaissait comme l'horreur suprême avait fait surgir la souffrance qu'on ne supporte pas et, pour la fuir, ce « raptus » anxieux, cette fugue éperdue vers un apaisement, que seule semblait devoir lui apporter la mort.

Il est d'autres drames de l'angoisse, plus intimes, plus silencieux, plus douloureux peut-être encore.

Au cantonnement de repos, aux tranchées de première ligne, l'homme vit à l'écart. Comme il n'est pas d'humeur liante, comme il ne boit pas en riant avec les camarades, les camarades, ne le comprenant pas, ne l'aiment guère. Serviabile, d'ailleurs, il prendra volontiers un tour de garde supplémentaire et on l'a vu laisser passer son tour de permission ! Les chefs, non plus, ne se sentent pas en confiance avec ce taciturne qui fait tout son devoir, mais sans chaleur d'enthousiasme, et dont le cœur reste fermé.

Comme il ne mange guère, comme il a le regard absent, le visage pâle et les traits altérés, comme il maigrit visiblement avec, à certaines heures, un air fou, le capitaine a demandé au médecin-major s'il ne s'agirait pas d'un état maladif. Mais l'homme solitaire a dit au médecin : « Je ne suis pas malade. » C'est que, dans son esprit simpliste, ce qui n'est pas l'angine, ou la bronchite, ou l'entérite, ce n'est pas de la maladie. C'est quelque chose d'incompréhensible, d'autant plus effarant que c'est venu sans cause<sup>1</sup>. Que ferait le major avec sa purge et sa quinine ? Le major a bien ausculté : il n'a rien découvert dans les organes. Et l'homme retourne à son rang. Et comme il persiste à se taire, personne ne saura rien de cette tension où il vit, de cette souffrance

1. Certains anxieux atteignent à ce douloureux état sous l'influence de l'accumulation des émotions ressenties. D'autres sont ce que le langage médical appelle des périodiques, soumis par leur constitution à des phases de dépression mélancolique : s'ils sont en même temps de constitution émotive, l'anxiété revêt chez eux, sous l'influence de l'état dépressif, une intensité souvent telle que le suicide s'ensuit.

inconnue qui le consume, rien de cette épuisante rumination mentale, rien de ses nuits affreuses, où le sommeil n'a pas, depuis longtemps, reparu.

Certes, il a bien songé à fuir, comme il a vu faire à tel autre. Mais lui ne peut pas consentir à cette chose défendue. Il a bien trop d'honneur, trop de fierté, trop d'esprit militaire.

Cependant, s'accumule la double torture du corps étreint, de l'âme submergée. De temps à autre, par saccades brutales, s'enfle le paroxysme... et la mort vient s'offrir, apaisement unique. Souvent l'homme se tue, d'emportement, dans un de ces raptus sur-anxieux.

Parfois aussi, après bien des jours et des nuits d'hésitation douloureuse, de tiraillements en tous sens, de lutte contre la tentation funèbre, un grand apaisement se fait. La décision est prise. La mort est résolue, qui a fini par devenir une espérance, et la seule possible. Moins misérable, parce qu'il en a fini avec l'intolérable doute, l'homme se fait plus sociable ; il parle un peu ; une ou deux fois il a souri. Ne vous y trompez pas, l'heure est choisie. Un coup de feu dans l'ombre de la nuit, et c'est l'horrible guérison.

Les malheureux de cette sorte — il y en eut beaucoup — sont bien des déserteurs à leur manière. Mais quiconque consentirait à apprendre, d'un homme du métier, tout ce qu'ils ont souffert avant d'en venir là, — au lieu de réagir par la colère et l'indignation, sentirait son cœur envahi d'une pitié sans bornes.

*Quelques cas d'angoisse de guerre.*

Mais, Dieu merci, il est des degrés à l'angoisse. Bien des hommes n'étant que modérément émotifs peuvent, la plupart du temps, refréner leurs impulsions à la fuite, grâce à leur amour-propre ou à un sentiment élevé du devoir.

Dans sa thèse, Brousseau cite des cas dont le récit, bien simple, passe en beauté tous les effets de style.

Et par exemple :

« Le 10 octobre 1914, à la Chalade, le village fut soumis à un bombardement intermittent par obus de moyen calibre. Nos amis du 31<sup>e</sup> d'infanterie avaient leur poste de secours au pied même d'une croupe, à l'endroit supposé le mieux défilé. A quelques centaines de mètres, nous observions le tir, lorsqu'un projectile arriva en plein sur cette maison, où, nous le savions, reposait à cette heure tout le personnel de santé d'un bataillon. Le temps d'y courir, la maison éventrée flambait. Il fallut enfoncer la porte avec une poutre ; les survivants se précipitèrent dehors, affolés de terreur. On tira quelques morts dont les vêtements brûlaient ; on jeta dessus des seaux d'eau. Enfin nous pûmes retirer les blessés, dont les deux médecins. Dans une cave creusée à flanc de coteau, chacun s'empressa au premier pansement ; mais, quand l'automobile eut emmené nos camarades, qu'il n'y eut plus rien à faire, nous restâmes à deux,



atterrés de ce drame rapide, absolument incapables de nous décider à sortir. Cela dura une grande demi-heure ; enfin l'amour-propre reprit le dessus ; mais, à notre maison, nouvelle surprise, un obus l'avait enfoncée. Tandis que nous constatons le dommage, nouvel obus et cette fois nous arrivions tout juste pour fermer les yeux d'une pauvre femme, tuée d'un éclat au crâne et recueillir sa petite-fille. Nous devions dîner en face ; mais, tant que le vieux paysan n'eut pas consenti à ce que l'on s'installât dans sa cave voûtée, il nous fut impossible de manger. »

Une autre fois, le docteur Brousseau, qui fut au front la bravoure même, raconte, avec une modestie et une bonhomie charmantes, comment il faillit être pris du besoin de s'enfuir :

« En avril 1917, l'abri léger où déjeunent huit officiers est pris sous un tir de contre-batterie. Personne n'ose prendre l'initiative de parler du danger. Plus d'une heure se passe très gaîment, bien qu'un 150 vienne de démolir la cuisine à 8 mètres de là. Enfin, un obus éclate en bordure de la fenêtre : Brousseau, atteint au crâne par un morceau de bois, tombe à terre évanoui. La perte de connaissance ne dure que quelques minutes. On décide alors d'évacuer le cantonnement ; mais, pour ne pas déterminer de panique chez les hommes, on part au pas, à découvert sous les obus. Au bout de cinquante mètres, le commotionné ne peut plus résister à une impulsion qui l'envahit, pour ne pas fuir, il est obligé de prier un camarade de lui saisir le poignet et, grâce

à ce secours efficace et discret, parvient à sortir sans honte de la zone dangereuse. »

Excellent récit, d'une simplicité et d'une probité parfaites, où l'on voit un homme plein d'honneur et d'amour-propre avoir besoin d'un secours étranger, d'un tout petit secours, pour aider son éthisme à vaincre une hyperémotivité impulsive, déchaînée par la commotion.

Il faut souvent très peu de chose pour restituer le calme à un système nerveux envahi par l'anxiété. Le jour où, pour la première fois, le gros canon envoyait ses obus sur Paris, j'étais au Val-de-Grâce, à faire mon service, et le médecin-chef nous fit descendre au rez-de-chaussée, avec nos malades, à l'exception toutefois de ceux d'entre eux qui étaient détenus, en prévention de conseil de guerre ou condamnés. Les obus tombaient toutes les dix ou quinze minutes, sur la ligne qui va de la gare de l'Est à l'Observatoire. L'un de nous — il a toujours été de constitution fort émotive — donnait l'impression d'une souffrance vive. Il était, en effet, fort préoccupé de savoir ses proches les plus chers exposés au bombardement, parce qu'ils habitaient sur la ligne de tir. A un moment, il rencontra son visage dans un miroir et se trouva si mauvaise mine qu'il en eut quelque honte et, comme il était inactif, ses malades soignés, il jugea bon de procurer à son système nerveux une distraction. Remontant au troisième étage, sous le toit, il manda un prévenu dont il avait à faire l'expertise et se mit au travail très attentivement. Il prit ses notes, rédigea le brouillon de son rapport, avec

beaucoup de calme ; quand il redescendit, la tâche faite, le même miroir lui montra un visage qui avait retrouvé sa tonicité et sa couleur normales.

Mais voici des cas différents.

Un sergent vient de donner des preuves éclatantes d'énergie en s'en allant, à quinze mètres de l'ennemi, dans une tranchée évacuée et terriblement marmitée, allumer un fourneau de mine. Un moment après, voulant vérifier l'amorçage de la mine voisine qui sauta un peu en retard, il a la main arrachée et les yeux criblés d'étain. Jusqu'au poste de secours, il est calme ; mais voilà que deux projectiles éclatent dans la toiture de l'abri, atteignant tout et brisant des rondins sur la tête des blessés et des médecins. Aucun dommage ; mais le héros de tout à l'heure, pris de terreur, se met à hurler ; tous les autres l'imitent, et c'est, pendant quelques minutes, un vacarme infernal.

Et cet autre sergent qui garde des munitions et des explosifs, dans une grange, au milieu d'un village. Sous l'influence de la gelée, les pétards explosent spontanément, des fusées éclairantes prennent feu, le dépôt va sauter. Brûlé au visage, le sergent fait avec un sang-froid magnifique évacuer le grenier et les maisons voisines ; il sauve ainsi la vie à soixante ou quatre-vingts hommes, assurément perdus sans son intervention. Mais l'effort a été trop grand. A peine est-il certain que rien d'utile n'est plus possible, ce brave ne résiste plus. Le devoir accompli, l'hyper-émotivité qui n'est plus contre-balancée, envahit toute l'âme, et le voilà qui prend sa course, fuyant à

travers la campagne, d'une impulsion irrésistible. Au bout d'une demi-journée, on finit par le retrouver, réfugié dans une ambulance où il pleure, attendant d'être arrêté et traduit devant un conseil de guerre. Il ne fut pas aisé de le convaincre qu'il était non seulement hors de cause, mais proposé pour une citation à l'ordre de l'armée.

Mais je pourrais n'en pas finir, tant les observations de cette sorte, plus dramatiques ou plus touchantes les unes que les autres, sont nombreuses dans nos dossiers. Et il m'en faut venir au problème qui fait l'objet de cet article, à savoir, le diagnostic de la peur malade, insurmontable et de la laide lâcheté.

### *La véritable lâcheté.*

De véritables lâches, avec tout ce que ce mot comporte de vilénies et de bassesse, je n'en ai vu qu'un petit nombre, et je n'en veux citer qu'un cas, parce qu'à lui tout seul il est une définition.

Il s'agit d'un capitaine, âgé de quarante et un ans. Rien de pathologique dans ses antécédents héréditaires ou personnels. Sorti de l'École de Saint-Maixent avec le grade de sous-lieutenant, il a fait dix années de service aux colonies, fort occupé de soigner sa personne, qui lui est manifestement très chère, résistant aisément aux tentations de l'alcool, de l'absinthe et de l'opium. Pendant la guerre, pour

ne pas aller au front de France, il a pris prétexte d'une entorse, puis, comme on le déclarait guéri et qu'on le sommait de rejoindre enfin son régiment, il trouva le moyen de passer en Espagne, sous prétexte d'y mettre sa fillette en pension. Or, dès son arrivée à Barcelone, il entra en relation avec le Consulat général de l'Empire allemand, cherchant à lui soutirer de l'argent, pour, a-t-il dit, secourir ses vieux parents dans la misère et assurer l'avenir de son enfant. Les ruses qu'employa cet homme pour ne pas aller se battre, sa façon de se mettre à l'abri en passant la frontière et cette trouvaille pour se procurer de l'argent, d'offrir des documents à un consulat général ennemi, tout cela consommé avec une froideur, une lucidité, une sérénité parfaites, apparaît comme pleinement répugnant. L'analyse psychologique de cette étrange personnalité humaine ne révèle aucune noblesse. J'ai longuement interrogé cet homme, et jamais une parole n'est sortie de sa bouche pour exprimer le sentiment de l'honneur ou le sentiment du devoir.

Pas même d'amour-propre. L'opinion de ses camarades ou de ses chefs, la nôtre et celle du capitaine-rapporteur, le laissaient fort indifférent. Lorsque, dix ans auparavant, sa femme l'avait trompé avec un officier du même régiment, il s'était bien gardé de demander raison à son indiscret camarade, mais il avait roué de coups sa femme, bien moins vigoureuse que lui. Lors de mon interrogatoire, il n'ouvrit la bouche que pour mentir contre l'évidence et pour injurier grossièrement ses chefs et l'officier instruc-

teur qui allaient l'envoyer au poteau de Vincennes. On peut dire que toutes les actions de sa vie étaient conduites par le seul sentiment de l'amour de soi. Il n'était même pas grandement émotif. Un égoïsme immense, intégral, voilà l'essentiel de cette psychologie, l'une des plus grossières et des plus rudimentaires qu'il m'ait été donné d'analyser.

Cette peur-là, la peur avide, est à coup sûr la plus antipathique et la moins excusable.

J'ai vu, certes, de mauvais drôles se procurer artificiellement des ophtalmies, des jaunisses ou des phlegmons, pour échapper à la dure vie de l'avant, mais presque tous, avant d'en venir là, avaient donné des preuves de vaillance et « tenu », comme on dit, pendant un certain temps. D'autres, bons hystériques, de constitution mythomane, nous apportaient des attaques de nerfs, des paralysies, des contractions, des cécités, des surdités, dont il nous appartenait de reconnaître la fourberie ; mais ces gens-là étaient encore des malades, réagissant à leur manière, menteuse et pathologique pourtant, aux suites de quelque commotion. Ceux-là, d'une main douce et ferme, nous les menions jusqu'à la guérison en leur montrant, devant leurs camarades d'hôpital, qu'ils se trompaient en se croyant atteints de lésions organiques, si bien que nombre d'entre eux s'amélioreraient assez vite, moins par l'effort de nos injonctions, que sous les railleries de leurs compagnons de salle.

*Les éléments d'un bon diagnostic.*

Presque toujours notre tâche de médecin légiste militaire était facilitée par le passé correct et souvent glorieux d'un déserteur. Presque tous les hommes qui fléchissaient à un moment donné, s'étaient antérieurement comportés de telle sorte que les juges les plus sévères se voyaient inclinés à quelque bienveillance pour une faiblesse tardive.

Beaucoup plus rarement, arrivait au front un nouveau, sans passé de guerre, et de constitution émotive si formidable que l'angoisse, chez lui, allait d'emblée au plus haut point. Couard, incontestablement, et que pourtant nos connaissances en psychiatrie nous contraignaient à envisager comme peu responsable. Mais on avait peine à nous croire, son attitude contrastant, de la façon la plus antipathique, avec la générosité d'âme, l'oubli d'eux-mêmes, la fermeté habituelle aux plus humbles de nos guerriers. Quelques peureux de cette sorte ont été passés par les armes, au début des hostilités, et ce, par crainte d'une déflagration de panique, dont ils auraient pu être l'étincelle initiale. Je veux, à ce propos, résumer l'une des observations les plus douloureuses du livre de Brousseau.

Au printemps de 1915, la compagnie où il servait reçut du renfort. Le lendemain, avant de monter en

ligne, un des nouveaux venus se présenta à la visite médicale et, comme il invoquait un prétexte futile, l'exemption de service lui fut refusée. Au cours de l'après-midi, il poursuivit de ses supplications le médecin, avouant dès lors le motif véritable de sa prière. Cet homme, ingénieur intelligent, chargé de la réception des moteurs électriques dans une compagnie parisienne, ne se lassait pas d'implorer : « Je vous en conjure, ayez pitié de moi, au moins faites que je n'aie pas en première ligne, je ne peux pas aller plus loin que la seconde. » En vain Brousseau prit-il la peine de lui expliquer que la seconde ligne était pour le moins aussi redoutable, mieux repérée par l'ennemi : rien ne parvint à le convaincre. Il ne monta en ligne que grâce à l'aide de ses camarades d'escouade qui l'encadraient en le bourrant, non sans cordialité. On espérait qu'il allait s'aguerir, quand on apprit au bataillon cette chose invraisemblable : en plein jour, profitant d'un instant où il était isolé, en première ligne, il avait franchi le parapet et tentait de passer à l'ennemi. Un officier, faisant sa ronde, l'aperçut à dix ou quinze mètres dans les fils de fer, lui ordonna de s'arrêter, le fit mettre en joue pour s'assurer de sa personne, puis, au péril de sa vie, alla lui-même le chercher. A cette époque, les conseils de guerre jugeaient surtout du point de vue strictement militaire. Il est certain que l'ennemi, en usant de menaces, eût obtenu de ce déserteur des renseignements fort utiles pour lui, fort nuisibles pour nous. Aucune expertise médicale ne fut ordonnée. La condamnation à mort fut prononcée



et le médecin de l'unité commandé de service pour l'exécution, seul rôle qui lui fut laissé dans cette affaire. Il a souffert de n'avoir pas été appelé à donner son avis, car il pensait que l'homme, en proie à une anxiété insurmontable, avait fait une fugue pathologique vers l'avant, comme tant d'autres en ont fait vers l'arrière, et qu'il ne s'agissait en aucune façon d'une trahison concertée.

Pour céder à une telle impulsion, l'homme avait dû souffrir ce que souffrent les anxieux. « Au poteau, dit Brousseau, le condamné parut un peu affaissé, l'air absent, mais nullement nerveux ; il ne fit pas un geste de révolte ni de défense devant tout l'appareil de la mort qui l'entourait. On avait surtout l'impression que, sa tentative suprême ayant échoué, il s'apaisait, se résignait. La certitude, pourtant horrible, que lui apportait le peloton d'exécution lui donnait un moyen d'en finir avec les angoisses qu'il lui fallait subir, toujours renouvelées. La pire certitude est moins affreuse que le doute anxieux. Cela est vrai pour l'angoisse d'amour comme pour l'angoisse de guerre. Nous avons vu que le même état d'âme se rencontre chez ces hommes au front, assez nobles pour ne pas fuir, assez émotifs pour ne pouvoir plus endurer le supplice de l'anxiété et qui retrouvent une sorte de sérénité dès qu'ils sont décidés à se donner la mort.

Il y eut comme cela un certain nombre, d'ailleurs restreint, de poltrons incurables, dont nul entraînement, progressif ou rapide, ne put avoir raison. En eux, l'émotion-toxique, agissant par petites doses, au

lieu du phénomène prophylactique d'accoutumance, donnait le phénomène contraire d'anaphylaxie, d'empoisonnement progressif.

Au jour de la dernière année de guerre, un bataillon de chasseurs alpins reçut, dans un peloton de renfort, un jeune Breton qui tressaillait au moindre bruit, sursautait aux coups de canon même lointains, rougissait, pâlisait, tremblait et cherchait vainement à dominer une émotivité singulière. Un jour, sur une route récemment reconquise, cet homme fut placé en sentinelle, au-devant d'un blockhaus de construction allemande et dont la porte était tournée vers l'ennemi. Le canon allemand tirait, et les 210 passant au-dessus du blockhaus venaient tomber en bordure d'un bois où le bataillon français attendait. A chaque sifflement d'obus au-dessus de sa tête, le pauvre diable, abandonnant de quelques pas son poste, refluit précipitamment dans le blockhaus. Ce que voyant son chef, l'aspirant de Saint-A..., quitta l'abri du bois, prit la garde auprès du capon, le tenant amicalement par la taille et lui relevant le menton chaque fois qu'un obus passait. Il lui communiqua, par ce moyen, quelque assurance momentanée. Le soldat parut s'aguerrir. Peu après survint une attaque allemande sur la tranchée occupée par le bataillon de chasseurs. Bien que l'adversaire fût encore hors de portée, on s'étonnait de voir pleuvoir des grenades de toutes parts, quand on découvrit le Breton, en plein désarroi émotif, éperdu de peur comprimée et qui lançait de tous côtés, sans ombre de discernement, sa provision de projectiles.

A un certain degré d'intensité, l'angoisse de guerre est incurable. Elle ne cède pas aux procédés de douceur ni d'entraînement progressif. Elle redouble sous les menaces et les punitions. Elle se situe au delà des forces humaines, et le pauvre être qu'elle étreint n'en est pas responsable.

Au début de la guerre, un certain nombre de poltrons parfaitement inguérissables furent fusillés pour l'exemple. Un peu plus tard, sous l'influence des spécialistes en psychiatrie, le commandement les reconnut pour inutilisables sur la ligne de feu et prit le parti de faire un choix de ceux que l'on pouvait maintenir au péril. Grâce à cette sagesse profondément humaine, au lieu de passer par les armes les incurables de la frousse de qui le bon vouloir ne pouvait pas faire de doute, on les utilisa au cantonnement de repos en des postes sans gloire, où ils rendirent des services.

Même au feu, alors qu'un soldat faiblissait trop visiblement, on le renvoyait à l'arrière avec force menaces de châtiments terribles, pour l'édification des autres. Puis on le dirigeait soit vers un hôpital, soit vers un conseil de guerre, qui, le plus ordinairement, tenait à s'éclairer des avis d'un médecin expert, spécialisé en neuro-psychiatrie et instruit, par expérience, de toutes les formes de l'hyperémotivité. Les plus malades de leurs nerfs étaient versés dans l'auxiliaire. Certains hommes, soignés, patiemment rééduqués, purent être ramenés au front dans une unité de combat autre que celle où ils avaient compromis leur réputation. Ainsi beaucoup de vies fran-

çaises furent gardées, sans nul dommage pour la valeur combative des troupes.

\*  
\*\*

Nous possédons, d'ailleurs, depuis Dupré, la précieuse possibilité de reconnaître, par tout un ensemble de signes physiques et de manifestations psychiques, l'hyperémotivité sincère et respectable, parce que malaisée ou impossible à surmonter. Ces signes, je les ai donnés un peu plus haut : exagération des réflexes, tremblement généralisé, grande variabilité dans le nombre des battements du cœur au cours d'une minute, dermographisme, transpiration, chair de poule, etc., sont des manifestations objectives qu'on ne simule pas ; qui les présente est bien un hyperémotif. Et, ceci nettement acquis, il ne reste plus au médecin expert qu'à se montrer assez fin psychologue pour diagnostiquer l'émotif, en même temps mythomane, qui joue de son émotivité.

Le couard se distingue encore du brave, atteint de la maladie de Dupré (la psychonévrose émotive), non seulement par les signes cliniques qu'il présente, mais aussi par la façon dont il les présente. L'un et l'autre n'expriment pas de la même manière ce qu'ils ressentent. Celui qui truque sa névrose pour échapper au danger, étale avec complaisance sa misère ; ce qu'il a d'émotivité vraie, il le dramatise, l'amplifie et le déforme, au point qu'un bon clinicien, qui sait les lois des phénomènes, ne peut pas s'y tromper. Le ré-

cit de l'émotif sincère est discret ; et l'on voit qu'il voudrait cacher une détresse dont il a honte. Elle éclate, malgré ses efforts pour la contenir, au cours de l'interrogatoire.

Ici, comme partout, les phénomènes de la vie obéissent à des lois. L'émotif sincère, à quelques variantes près, est pareil à ses congénères ; ce qu'il laisse voir de lui-même est toujours conforme, dans les lignes essentielles, à la description classique — tandis que l'hystérique, le mythomane, l'utilitaire sont toujours « atypiques », comme nous avons coutume de dire au Val-de-Grâce : les symptômes qu'ils nous apportent sont une déformation caricaturale et maladroite de la vérité. Aux médecins de connaître cette vérité assez bien pour la distinguer de sa caricature.

Notons encore que le lâche ne manifeste de craintes qu'en présence d'un péril réel, tandis que l'émotif tressaille, sursaute et tremble au moindre bruit inattendu.

Le capitaine W... a été commotionné deux fois à trois jours d'intervalle devant Verdun ; la seconde fois il a perdu connaissance et a fait une phase confusionnelle des plus nettes. Et, depuis lors, il ne lui manque aucun des signes caractéristiques du syndrome de Dupré.

Un jour, qu'au cours de sa convalescence il sort de chez son père après le déjeuner, un tramway passe, que notre émotif ne voit pas venir ; afin de révéler sa présence, le conducteur donne un coup de timbre bruyant et sec, et le capitaine W... de sauter en

l'air si ridiculement qu'un gamin qui passe s'écrie :  
— Oh ! toi, mon capitaine, vaut mieux que tu n'aïlles pas au front !...

Sur quoi M. W..., malgré ses brisques et la croix de guerre qui témoignent assez de son mérite militaire, suffoqué à l'idée qu'on pût le prendre pour un lâche, saute dans une voiture, arrive chez moi tout en larmes, et fait, dans mon cabinet, une vraie crise de nerfs émotive. Je le vois encore me tendant les deux citations admirables dont ses chefs avaient récompensé ses actions d'éclat.

Le lieutenant d'artillerie R..., qui a gagné au front la Légion d'honneur, a été enseveli parmi ses hommes dont plusieurs ont été broyés par l'éclatement d'un obus de gros calibre. Il a servi au front vingt-sept mois consécutifs, et les plus formidables fracas n'étaient point pour l'émouvoir ; mais il est, depuis sa commotion, sensibilisé à ce point, qu'assistant, à Paris, à une comédie où on figurait un combat naval, il n'a pu supporter le bruit imité de la canonnade ; dès le second coup de feu, il a dû se lever tremblant, anxieux, et puis quitter la salle en importunant une rangée de spectateurs, stupéfaits de sa fuite. Seuls, des malades font de ces choses, dont un lâche ne s'avise point.

Résumons-nous. Dans l'immense majorité des cas, l'homme qu'il faut évacuer ou qui déserte est sauvé par son passé. Le nombre est formidable, dans les armées françaises, des soldats qui — parmi des périls et tout un appareil terrifiant, comme l'huma-

nité n'en avait point connu — ont su, par la générosité de leur âme, leur fierté naturelle, par le besoin de donner l'exemple, par noble émulation, vaincre le grand émoi dont vibraient toutes les fibres de leur être.

Ce que l'on a coutume d'appeler volonté, c'est ici la lutte victorieuse de l'éthisme, de l'amour-propre ou d'un bel optimisme hyperactif contre ce dissolvant que pourrait être l'hyperémotivité. Chez les vrais courageux, cette suprématie du vouloir sur l'instinct de conservation demeure intacte jusqu'au jour où les terrasse soit une commotion, soit une série d'émotions violentes.

Le lâche n'a qu'un passé d'égoïsme mesquin ; le véritable émotif a un passé de tenue et d'oubli de soi-même. Cela est vrai pour les plus timorés, entre autres pour ce capitaine M... dont j'ai conté plus haut l'histoire, qui a tremblé toute sa vie, même devant le mariage, et qui a trouvé moyen de faire honorable figure, sous un furieux bombardement de neuf heures, jusqu'au moment où il fut enseveli à son poste de combat.

### *Le mécanisme des psychoses de guerre.*

En présence de faits comme ceux que je me suis efforcé de résumer trop longuement peut-être, — mon excuse, c'est ma richesse en documents, — tout

homme soucieux de psychologie est amené à se demander par quel mécanisme se fait cette transformation fréquente d'un héros en un pauvre diable tremblant, ou même en un fuyard ou en un déserteur. Nous avons vu que, presque toujours, c'est à la suite d'un grand choc émotif ou d'une commotion que se produit cette métamorphose. Entendons-nous, pourtant, sur le sens du mot commotion. Certains hommes projetés à distance, ensevelis, contusionnés, meurtris, présentent, quand on les relève, de véritables lésions, le plus souvent hémorragiques, de l'encéphale ou de la moelle épinière. Laissons ces cas particulièrement graves et qui sont du ressort de la neurologie, bien plus que du domaine de la psychiatrie.

Pour que surviennent les grandes modifications du caractère qui nous intéressent ici, la commotion proprement dite avec lésions traumatiques du système nerveux n'est nullement indispensable. Il semble même qu'elle intervienne activement, surtout quand elle a été précédée d'émotions longtemps prolongées, comme il arrivait au cours de ces bombardements à tir perlé, qui vous tenaient l'âme en suspens durant d'interminables heures.

Pour qu'un homme de cœur verse dans la psychonévrose émotive et en vienne à ne plus pouvoir dompter son angoisse, il ne faut rien de moins qu'un véritable empoisonnement du système nerveux central qui bouleverse la personnalité, brouille le bon ordre de la synthèse mentale et substitue à la maîtrise intelligente de soi-même, au règne des



réducteurs psychiques, celui des réflexes impulsifs.

Comment cela se produit-il ?

Dès les premiers mois de la guerre, Gilbert Ballet et Rogues de Fursac avaient montré sommairement mais nettement que les émotions de guerre agissent sur l'organisme à la manière d'un poison. Et cette notion fut singulièrement précisée par les observations excellentes du professeur Georges Dumas et Achille Delmas. Ils nous apprirent qu'entre le moment du traumatisme et l'éclosion des premiers accidents consécutifs, s'écoule un certain laps, une période de latence.

Exemple : le soldat R... est projeté, par éclatement d'obus de gros calibre à proximité ; il est enseveli, promptement déterré et voit autour de lui les cadavres déchiquetés de ses plus proches camarades. Il a un moment de faiblesse qui dure peu. Tout est, dans le secteur, en pleine activité offensive, et le voilà vite repris par l'ardeur du combat ; il déclare, avec un peu d'exaltation, qu'il n'a rien eu, qu'il est « bon pour le service » et il se bat. Mais, quatre heures plus tard, on le voit pris d'un abattement singulier, d'une asthénie plus profonde de moment en moment ; il ne reconnaît plus ses chefs ni les camarades de sa compagnie et se révèle désorienté dans le temps et l'espace. Comme il erre, sans savoir où il va, comme il ne répond plus aux questions qu'on lui pose, ou profère des paroles incohérentes, il faut, de toute nécessité, l'évacuer ; à l'hôpital, un spécialiste porte le diagnostic de *confusion mentale, asthénique simple*, si persistent les

phénomènes d'abattement que je viens de dire, *onirique* si le commotionné fait un de ces délires de rêve, extrêmement fréquents chez les confus.

Or, la confusion mentale est la maladie toxique par excellence ; nous la voyons se produire, par exemple, dans les cas de maladies fébriles, ou bien chez les alcooliques et autres toxicomanes dont le délire est, au fond, de même nature.

Dans les cas d'émotion-commotion de guerre, que s'est-il passé ? Certes, aucun poison nouveau n'a pénétré dans l'organisme. Seulement le choc émotif a sidéré, pour ainsi dire, tous ces organes glandulaires, dont l'économie est remplie et dont la tâche est de détruire les toxines nombreuses que fabriquent tous les organismes vivants qui s'alimentent et se fatiguent. Au front, où la suralimentation carnée fut de règle et les fatigues souvent énormes, la machine humaine fabriquait sans nul doute un surcroît de toxines, et l'on juge de ce que devait être leur effet dans le moment où le choc émotif venait suspendre le pouvoir de nos appareils de préservation. Pour que l'imprégnation nocive pût s'accomplir, il fallait un certain nombre d'heures ; exactement le temps de cette période de latence, si ingénieusement noté par Dumas et Delmas.

L'état confusionnel des traumatisés de guerre — on le retrouve très nettement dans nombre d'accidents du temps de paix — passait d'ailleurs souvent inaperçu, quand il n'était pas observé par des spécialistes. Cette maladie comportant l'amnésie, les malades n'en avaient point pris ni gardé conscience :

mais souvent ceux que l'on interrogeait avec soin, nous disaient :

— Je ne sais ce qui s'est passé, mais ils m'ont dit là-bas que j'avais été fou pendant huit jours.

Au bout d'un certain temps, très différent selon les cas, l'état confusionnel se dissipait, et le commotionné de guerre versait alors dans celle d'entre les psychoses à laquelle son hérédité et sa constitution psychologique l'inclinaient par avance. Le plus grand nombre nous donnait la psychose émotive (maladie de Dupré), avec tout son cortège de spasmes, de crises de nerfs émotives, d'accès d'angoisse, d'entéro-névrose, de tics et d'obsessions ou d'impulsions. La plupart conservaient surtout une extrême irritabilité, des tressaillements au moindre bruit, des impatiences, des colères pour rien ou de fréquentes crises de larmes jusqu'aux sanglots.

Mais ceux qui étaient nés de constitution mythomane voyaient, au sortir de leur état confusionnel, se réveiller avec vigueur leur tendance native à l'exagération, à la dramatisation, à la mise en valeur, en vue d'apitoyer, d'attendrir sur leur compte, de se rendre intéressants ou bien encore de gagner une convalescence, une réforme ou une pension. Et ceux-là nous donnaient ces anesthésies, ces paralysies, ces contractures, ces *camptocormies*<sup>1</sup>, ces surdités, ces mutités, ces crises de nerfs hystériques menson-

1. Le docteur Souques a nommé *camptocormiques* ces commotionnés de guerre qui demeuraient pliés en deux et courbés vers le sol sans qu'aucune lésion de leur système nerveux central justifiait cette attitude.

gères, que Babinski nomme pithiatiques, parce que la méthode persuasive est encore pour eux la meilleure thérapeutique.

Certes, nombre d'entre eux voyaient leur mal céder à la seule force de conversations persuasives, de psychothérapie, à moins pourtant qu'ils ne fussent, en même temps que mythomanes, des pervers et surtout des revendicants. Qu'il s'agisse d'accidents de guerre ou d'accidents de paix, l'homme paranoïaque revendique toujours, et avec une obstination invincible, des compensations disproportionnées à la perte qu'il a subie et qui lui semblent toujours insuffisantes. Brissaud dénommait *sinistrose* cette manière d'être, et il y eut des sinistrosés de guerre comme il est des sinistrosés à propos, par exemple, des accidents du travail.

Quant au sort de nos émotifs, — j'entends les émotifs sincères, — il s'améliorait de façon progressive à mesure qu'ils s'éloignaient du moment de leur traumatisme ; les moins atteints guérirent vite et reprirent leur place au front ; les plus malades virent leur psychonévrose persister en s'atténuant doucement ; et l'on peut dire qu'aujourd'hui, il ne reste pour ainsi dire plus de ces cas d'angoisse de guerre proprement émotive. Je n'en rencontre que de loin en loin.

\*  
\*\*

Si maintenant nous envisageons les divers mécanismes psychologiques de la peur, comme nous l'avons fait pour le courage militaire, nous dirons,

reprenant la classification de Delmas-Boll, scientifiquement si juste et, pratiquement, si féconde :

Un grand état de dépression ou d'hyperémotivité — l'une et l'autre s'allient souvent — rendent la bravoure au combat extrêmement difficile et parfois impossible, en dépit du bon vouloir le plus incontestable. En pareil cas, l'homme doit être tenu pour irresponsable et — à moins qu'il ne provoque, par des cris insensés, une panique de tout son entourage — renvoyé à l'arrière comme un grand malade qu'il est.

Ces états graves de psychose dépressive-émotive, sont presque toujours dus soit à quelque grand choc émotif, soit à la répétition longtemps prolongée d'émotions agissant à la manière des intoxications anaphylactiques.

Mais il importe de savoir que parfois, rarement, très rarement, un homme est de constitution hyperémotive si puissamment accentuée que, dès son arrivée au front, avant toute commotion, il se montre hors d'état de fournir la dose indispensable de sang-froid. Maintenu à l'avant, un tel homme ne peut que nuire par son exemple à la tenue de l'unité combattante et que risquer, sans profit pour personne, le peloton d'exécution.

Les poltrons de cette sorte répondent à la formule psychologique :

Act. : — ; Ém. : + + + ; d'où l'impossibilité de servir au danger, même si, par ailleurs, ils ont quelque amour-propre, un haut sentiment du devoir et point d'hypertrophie du moi. C'est le cas de

l'homme dont Brousseau raconte l'histoire et celui du Breton de l'aspirant Saint-A...

Le capitaine hideusement lâche, dont j'ai résumé l'aventure, pouvait se définir ainsi :

Activité : assez forte ; émotivité : faible ; éthisme : nul ; amour-propre : peu important ; avidité égocentriste : totale.

Tandis que le héros, sans peur et sans reproche, né fortement émotif, domine son émotivité grâce à fort peu d'avidité, à un assez vif amour-propre et surtout à un parfait sentiment du devoir, à une bonté transcendante.

L'égoïsme, l'avidité, voilà le véritable ennemi du courage guerrier, et le bon sens le dit tout aussi bien que la psychiatrie.

De l'épuisement de ses forces, d'une hyperémotivité déchaînée, surtout quand il les a gagnés ou décuplés en payant de sa personne, qui tiendrait rigueur à celui qui peut dire : « Je suis un homme de bonne volonté. »

Le pervers et l'avidé, dénués de bonté, insoucieux d'éthisme, hors d'état de chérir autre chose que leur propre personne, répugnent et sont intolérables à la communauté, dans un moment où il s'agit précisément de tout sacrifier pour le salut commun.

Le sentiment qu'inspirent à un esprit droit et à un cœur probe les gens de l'une et l'autre sorte sont assurément bien tranchés. C'est un abîme qui sépare un déserteur hyperémotif, surtendu jusqu'à la folie par les rudes émois du front, du lâche qui ne se dérobe au combat que par amour pour sa propre per-

sonne ou qui, bien prudemment, gagne quelque pays voisin pour y vivre paisiblement, cependant que les camarades montrent une âme ferme parmi les périls que l'on sait.

Si, avant de voter la loi d'oubli — par ailleurs souhaitable, certes — la Chambre s'était donné la peine de marquer cette distinction, sa popularité y eût, je crois, beaucoup gagné parmi les gens de cœur et ceux qui réfléchissent.

Que l'on pardonne, et sans beaucoup attendre, à un moment d'affolement, rien de plus souhaitable. Mais il n'y a pas, pour un pays quelconque, grand avantage à rappeler avec éclat et presque triomphalement des menteurs, des pervers, des égoïstes pleins d'avidité, lesquels, venus au monde avec une âme ainsi constituée, ne cesseront pas d'être ce qu'ils sont parce qu'on leur aura témoigné l'extrême bienveillance dont il est présentement question.

Voilà ce que nous donne la science psychiatrique appliquée aux choses de la guerre. Elle assure ses conclusions sur un grand nombre d'observations directes, prises sans parti pris, avec une attentive probité.

Elle aide la justice dans les conseils de guerre qui — j'en puis témoigner par ce qui se passait au Palais de Justice de Paris — l'écoutent et la suivent.

Elle pourrait encore éclairer tel débat politique où sa lucide impartialité compenserait utilement d'aveugles exaltations. La science est en bonne posture pour substituer à l'asservissement électoral, à la haine de l'adversaire, au feu trop brûlant et fu-

meux des passions revendicantes, la lumière blanche et sereine, qui représente après tout, n'est-ce pas, la part de vérité dont disposent les hommes.

Parce qu'elle est exacte, elle est humaine, aussi. Parce qu'elle comprend, elle enseigne la pitié et conseille la bienveillance.

Bien décidée à ne rien faire qui puisse un seul moment altérer les forces sacrées de la défense nationale, assez clairvoyante pour distinguer un déserteur par excès de souffrance, du malfaiteur prêt à tout immoler à son égoïsme intégral, elle étend sa main maternelle sur ceux qu'il convient d'épargner. Elle sauve des vies humaines, apaise d'inutiles colères, traite en malades les malades, raréfie un peu la souffrance et, par sa juste mansuétude, contribue à rendre un peu moins atroce l'effroyable guerre moderne.



## CHAPITRE III

### L'ANGOISSE DE MOURIR

Méditation. — La page ultime des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. — *Les Paroles d'un Solitaire*. — La cause véritable de quelques conversions *in extremis*. — Exemple de Littré. — Le doute au moment de mourir. — Soyons-nous indulgents.

Le regard tendu vers le plus lointain avenir, la marâtre nature veille attentivement sur la race et ne paraît point voir l'individu. Quand nous avons fait notre temps — pour certains terriblement court — un pan de sa robe nous balaie et nous jette à la mort comme choses usées, afin de faire de la place à la surface de ce globe.

Et pourtant, elle semble prise, pour nombre de ceux qu'elle tue, d'une sorte de pitié distraite. Un peu avant la fin, ses mystérieux serviteurs nous versent comme un chloroforme qui nous anesthésie, en nous asphyxiant.

La pauvre créature, qui va quitter tous les biens

de ce monde, l'amour passionné d'une femme, la tendresse d'un fils, son opulence ou sa médiocrité familières, ses petites douceurs de vivre, ses meubles et ses livres, sa table de travail, le lit où le poids de son corps a lentement creusé sa place, ses chères habitudes de chaque heure du jour et jusqu'à ses douleurs, amies à force d'être habituelles, — nous pouvons croire qu'elle dort, qu'elle dort d'un sommeil où ne peut pas survivre l'angoisse de finir.

Si cruelle pour l'entourage, — pour les hommes fiers et meurtris qui, debout, maîtrisent leurs larmes, pour les femmes agenouillées et qui sanglotent, le front dans les draps du mourant comme à la nappe d'une sainte-table — l'agonie est-elle sans affres pour celui qui s'en va ?

Son visage s'est apaisé ; son front est grave, maintenant. Ses traits ont revêtu comme une dignité, comme une austérité suprêmes. Pauvre être qui, demain, ne seras plus que ta froide statue, ta fragile statue, si prompte à se dissoudre, et que nous verrons s'altérer d'heure en heure à la lueur du cierge, tu peines à respirer toujours plus durement ; et l'effort que poursuit ton instinct de conservation pour demeurer encore un peu parmi nous, nous emplit, nous qui t'assistons, d'une pitié déchirante.

Mais ton âme paraît sereine. Tu ne souffres plus, n'est-ce pas ?... Ni de ce mal physique qui achève de te détruire, ni de ce que ton cœur redoutait tant naguère, de ce qui fut, lorsque tu pensais à la mort, ta seule crainte : la douleur sans merci que va causer ta perte à tous tes bien-aimés.

Maintenant, nous pouvons le croire, tu ne sais plus notre chagrin. Notre voix ne te parvient plus, notre voix qui te fut si chère et qui n'est plus pour toi qu'un murmure lointain ; et nous pouvons pleurer sans nous cacher de toi.

Tandis que va et vient, opprimant nos poitrines, ton souffle trop pressé, que veut dire l'immobile majesté de ta face ? Révèle-t-elle le recueillement des plus hautes pensées ou l'anéantissement, déjà total, de la pensée ? Médites-tu pour comparaître devant un Dieu sévère ? Te tais-tu pour lui apporter une âme détachée de tout amour terrestre, une âme pénétrée de sa seule grandeur ?...

Songes-tu, triste et résigné, à la prison de pierre où va demeurer ta dépouille, cependant qu'à six pieds plus haut folâtrera, dans l'herbe, le vent frais que, vivant, tu respirais jusqu'à l'ivresse ?

Âme de philosophe, médites-tu quelque vers de Lucrèce ? Tranquille en la probité de ton esprit, considères-tu sans trembler le retour au grand Tout et le définitif apaisement d'un cœur qui fut, jadis, si prompt à s'émouvoir ?...

Âme chrétienne, en ce moment où, selon les croyances, tu t'efforces pour t'envoler et déchires ton corps en brisant tes liens, faut-il penser que tu vois clairement l'éblouissante allée qui mène, affirme-t-on, aux portes musicales du « jour qui ne doit pas finir » ?...

Maintenant, tu ne penses plus. Mais, depuis tant de nuits que tu te sais perdu, quel secret de ton cœur as-tu gardé pour toi ?

Jadis, tu ne croyais qu'à ces vérités positives, nées de l'expérience, partielles, parfois provisoires, que nous apportent les sciences. Tu disais volontiers que Dieu n'est que l'explication la plus facile et, au total, la première venue à l'énigme du monde ; et tu ne voulais pas de ces vérités, indémonstrables, préadmisses qu'imposent les religions. As-tu conservé jusqu'au bout le mâle courage de ton agnosticisme ?... En face de ta fin prochaine, as-tu douté de la sagesse humaine, renié la Raison et ressassé dans ta mémoire le pauvre pari de Pascal ?...

Avant de tomber dans la torpeur anesthésique où te voilà, n'as-tu pas connu l'attraction de revenir tout doucement à la charmante foi de ton enfance, à cette allégresse pieuse, à ces ferveurs, à cette naïveté délicieuse et si bonnement confiante qui ne critiquait rien de ce qu'on enseignait ?...

Le pari de Pascal est pauvre, et c'est vraiment chose effrayante qu'un tel génie n'ait rien trouvé de mieux persuasif ! Mais le même grand homme a dit un jour cette chose plus émouvante : « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison : voilà ce que c'est que la foi ! » Or, l'approche de la mort, n'est-ce pas la déchéance de la raison pure et la transcendence du cœur ? Comment ne pas comprendre que la plus fière intelligence puisse fléchir et demande ou consente à s'agenouiller, en ces heures de maladie où s'engourdit la puissance de la raison, tandis que se décuple notre émotivité ?... On peut avoir quitté Dieu par les exigences de l'esprit quand l'esprit pensait ardemment, et lui revenir par le cœur,

à l'heure où rien ne reste que l'attendrissement.

Ainsi pensais-je un soir de l'an dernier, rentrant chez moi d'un pas alourdi de chagrin, ayant quitté le chevet de quelqu'un qui me fut cher, qui s'en allait mourir et pour qui ne pouvait plus rien notre art tût désarmé.

Pensant à plus d'un que je sais, et pensant peut-être à moi-même, je me suis récité cette dernière page des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, où Renan, évidemment ému par la prétendue conversion *in extremis* du bon Littré, prend ses précautions et brûle ses vaisseaux, en écrivant ces mots inoubliables :

« Je serais désolé de traverser une de ces crises d'affaiblissement où l'homme qui a eu de la force et de la vertu n'est plus que l'ombre et la ruine de lui-même, et souvent, à la grande joie des sots, s'occupe à détruire la vie qu'il avait laborieusement édifiée. Une telle vieillesse est le pire don que les dieux puissent faire à l'homme. Si un tel sort m'était réservé, je proteste contre les faiblesses qu'un cerveau ramolli pourrait me faire dire ou signer. C'est Renan sain d'esprit et de cœur, ce n'est pas Renan à moitié détruit par la mort et n'étant plus lui-même que je veux qu'on croie et qu'on écoute. Je renie les blasphèmes que les défaillances de la dernière heure pourraient me faire prononcer contre l'Éternel... »

Magnifique fermeté d'âme, juste orgueil, incontestable probité. Précaution qu'explique la façon dont l'Église — renseignée par deux femmes, fort

excusables de leur erreur et de qui la sincérité ne saurait être mise en doute — célébra la venue de Littré à la foi catholique, « pareil à l'exilé rentrant dans sa patrie <sup>1</sup> ». Tous ceux, croyants ou non, qui mettent au-dessus de tout la loyauté d'esprit honorent ces lignes émouvantes que me redisait ma mémoire.

Rentré chez moi, j'ai pris dans ma bibliothèque *Les Paroles d'un Solitaire* <sup>2</sup>, de mon ami Louis de Robert, œuvre pure, triste et charmante. On y peut lire, sur le même objet, l'attitude devant la mort, quelques pages, de ton plus modeste que celles de Renan, mais parfaitement nobles et touchantes infiniment :

« ... Est-ce de gaieté de cœur que je renonce à l'idée si douce de retrouver, après la mort, les êtres qui me furent ou me sont chers, que je me prive de cette suprême consolation ? Croit-on qu'il ne faille pas de courage à l'homme privé d'espérance et qui pense chaque jour à la mort, pour se résigner au trou noir qui l'attend ?... »

« Vous me dites ne raisonnez pas. Croire en Dieu, c'est l'aimer ; c'est par l'amour que vous viendra la foi. Mais qui plus que moi souhaite qu'il existe ? Dans quelle poitrine bat un cœur mieux fait pour le comprendre et pour l'aimer ? Ah ! que je voudrais

1. Chargé par l'Académie de médecine, en 1919, de prononcer l'*Eloge de Littré*, j'ai été conduit à élucider l'histoire, jusque-là fort obscure, des derniers moments de l'auteur illustre du Dictionnaire. — Une plaquette. Masson, édit.

2. Albin Michel, édit.

croire qu'il est là, qu'il me voit, que sa pitié m'assiste, et qu'au terme de la vie il me recevra dans ses bras !... »

Et cette sorte de prière, *deo ignoto* :

« Que Dieu existe selon la conception de l'Église romaine, se peut-il que me présentant devant lui les mains et la conscience pures, je doive me défendre comme d'un crime de n'avoir pas cru à l'immortalité de l'âme ? Mais, mon Dieu, ce cerveau que vous m'avez donné commandait par sa complexion même la nature de mes pensées... Il ne dépendait pas de moi qu'elles fussent autres. Si vous avez voulu que les éléments dont je suis composé ne fussent bons qu'à produire une manière de voir qui devait vous déplaire, pouvez-vous m'en faire un grief, puisque je n'ai rien fait pour qu'il en fût ainsi ?... »

Qui donc pourrait ne pas souscrire à de telles paroles, incontestablement les paroles d'un juste. Et ne faudrait-il pas, vraiment, le contraire d'un Dieu de bonté et de miséricorde pour repousser du pied celui qui les prononce en l'honnêteté de son cœur ?

Reconnaissez, vous qui avez le grand bonheur de posséder des certitudes, vous qui savez et sans doute possible, que vous tenez la Vérité, vous qui vivez en paix dans la croyance et refusez, de peur de perdre votre foi, de vous aventurer dans la philosophie de la science, reconnaissez que l'incrédulité n'est souvent que probité d'âme. Ne marquez donc ni haine ni mépris, ni dédaigneuse pitié à ces hommes à

l'esprit droit, à la haute culture, au grand cœur, qui, malgré bien des tentatives, ne peuvent pas se faire, sur l'origine des choses ou sur l'immortalité de l'âme, des idées pareilles aux vôtres. Ne veuillez pas qu'ils se soumettent, lorsque leur conscience ne le leur permet pas. N'exigez pas qu'ils soient religieux, pourvu qu'ils prennent religieusement les choses, comme disait Renan. Religieusement, entendez avec gravité, avec le culte de la vérité, le sentiment profond qu'il y a des choses sacrées, avec bonté, avec amour !

Ces hommes qui n'ont pas la foi, pourquoi les détester ? Ce sont vos frères en misère humaine, nés de la femme comme vous, voués aux mêmes joies éphémères, aux mêmes douleurs, aux mêmes séparations navrantes. Pourquoi leur déclarer de ces guerres d'idées, qui ne convertissent personne et fomentent la haine ? Dites-vous bien qu'une autre disposition de l'esprit, une culture orientée vers les sciences naturelles, un autre maître éloquent rencontré, auraient bien pu vous mettre en la place où ils sont, faire de vous des philosophes et non pas des chrétiens. Votre Évangile n'est-il pas plein de leçons de mansuétude ?

Et vous, du camp adverse, vous pour qui les religions sont des ennemies à combattre et que vous détestez, quand pardonnerez-vous, à ceux qui vivent dans la foi, les consolations, les espérances et cette sorte de bonheur qu'ils disent y trouver ?... Vos certitudes négatives, qui ne sont après tout que du doute scientifique, pourquoi vouloir les imposer ?



Qu'une foi puissante s'exalte jusqu'au fanatisme et dicte le *compelle intrare* de saint Luc, c'est chose déplorable, et qui pourtant se comprendrait encore ; mais contraindre à l'agnosticisme des âmes attachées au besoin de croire, interdire à des hommes ou à des femmes de revêtir une robe de bure pour dire leurs prières ou d'habiter derrière des grillages, imposer à un peuple entier, comme l'a voulu Louis XIV en révoquant l'Édit de Nantes, une même croyance, la singulière idée ! Dites un peu ce qui vous guide en souhaitant cette unité forcée, sinon l'orgueil d'avoir trouvé la seule vérité, un furieux besoin de dominer, la haine de ceux qui vous ont tourmentés jadis et dont il serait délicieux de tirer tardive vengeance<sup>1</sup> ? Voilà ce que mon cœur de philosophe n'acceptera jamais.

1. Dans un ouvrage qui date de 1905, époque où il avait pleinement accompli son évolution vers le socialisme, le maître Anatole France écrit : « Aux dieux ne plaise que je voie mon sentiment prévaloir à l'exclusion de tout autre et exercer un empire absolu sur les intelligences. Faites-vous un tableau, très chers amis, de l'état des mœurs, si des hommes en assez grand nombre, croyaient fermement posséder la vérité et si, par impossible, ils s'entendaient sur cette vérité. Une piété trop étroite, chez les Athéniens, a causé l'exil d'Anaxagore et la mort de Socrate. Que serait-ce si des millions d'hommes étaient asservis à une idée unique sur la nature des dieux... Ils mourront pour un nom. Ils tueront pour un nom. Car il est plus naturel encore aux hommes de tuer que de mourir, pour ce qui leur semble excellent et véritable. Aussi convient-il de fonder l'ordre public sur la diversité des opinions et non de chercher à l'établir sur le consentement de tous à une même croyance. » (*Sur la Pierre Blanche. L'histoire de Gallion, contée, dans la cabane du directeur des fouilles au Forum, par Nicole Langelier.*) N'est-ce pas la sagesse même ?...

Tenez ! Dans cette illustre déclaration des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* que, tout à l'heure, je rappelais, un mot, qui est, pourtant, dans la meilleure tradition de la langue, un mot ne me plaît qu'à demi : « ... ces crises d'affaiblissement où l'homme qui a eu de la force et de la vertu s'occupe à détruire la vie qu'il avait laborieusement édifiée. » Ce mot s'occupe n'a-t-il pas l'air de supposer, chez l'homme qui se convertit à l'approche de la mort, une aisance d'esprit dont on pourrait le tenir responsable et lui faire grief ? Le cerveau d'un mourant ne s'occupe point, il subit. Rien de moins voulu que l'évolution qu'il peut faire à l'heure où se sont effacées les activités de l'esprit pour laisser le champ libre à la seule affectivité. Alors doit apparaître, plus réel et plus attirant, ce Dieu sensible au cœur, insensible au raisonnement, dont nous parle Pascal. Plus rien ne vit de la pensée philosophique, des fortes raisons scientifiques de douter : reste en nous l'attendrissement. Allez-vous faire reproche au pauvre être si son cœur fond aux minutes suprêmes ; si, déprimé, abattu, demi-mort, il épouse les états d'âme inséparables des grandes dépressions, les sentiments d'humilité, d'indignité, les remords sans raisons valables, un irrésistible besoin de s'accuser, de faire pénitence et, pour tout dire, de se confesser !

La fin d'Émile Littré en est un admirable exemple. Nous savons maintenant que, cyclothymique tout au long de sa vie, atteint, au cours des derniers

mois, d'une période mélancolique particulièrement dure et longue, l'auteur du Dictionnaire donna tous les signes classiques d'un état d'esprit, assurément morbide, mais ressemblant, à s'y méprendre, aux sentiments d'humilité chrétienne — si bien que, seul, un spécialiste des maladies nerveuses, appelé près de lui, eût pu porter le diagnostic et rendre intelligible cette antinomie singulière : un homme qui s'accuse de fautes imaginaires et qui, ne croyant pas en Dieu, ne sait à qui demander son pardon — « Mouvement inachevé du côté de l'esprit, mais complet du côté du cœur », écrivait en 1910 Mgr Baudrillart (toujours l'idée pascalienne). Comme on comprend que le pieux entourage du philosophe positiviste se soit trompé, de la meilleure foi du monde !

J'ai vu d'autres conversions plus formelles et pas plus concluantes. J'ai vu des mères, des femmes en prière, le cœur déchiré à la pensée d'une éternelle séparation. Pour un pauvre cœur, plein de pieuses certitudes, quelle alternative : accabler un mourant de ses supplications ou le laisser à tout jamais banni du paradis de Dieu ! J'ai vu le malade sans forces, oubliant ses propres souffrances devant le désespoir d'une compagne bien-aimée. Je l'ai vu résister longtemps pour ne point abjurer ses vieilles et robustes convictions philosophiques... Cruelle lutte en vérité.

— Je t'en supplie, laisse venir un prêtre jusqu'à toi !...

En pareil cas, à pareille heure, la décision dépend bien moins des facultés d'intelligence que du tempé-

rament. Orgueilleux, le mourant impose le silence impérieusement, ou bien, farouche, il se détourne vers le mur. Modeste, prompt à douter de lui, pétri de bienveillance et, par excès de bonté, suggestible, devant la souffrance morale d'une si chère amie, il cesse de combattre. Et, véritablement évangélique : « — Que votre volonté soit faite, et non la mienne ! » accorde-t-il.

Faiblesse plus belle à mes yeux qu'une stoïque résistance. Douceur d'âme, immolation du moi pour épargner une souffrance. Voilà, je pense, une façon de sainteté !

J'ai vu, encore, des malheureux de nature anxieuse et dont l'angoisse redoublait au moment de mourir. Leur âme, mal assurée, se laissait tirailler par mille incertitudes.

Et le doute, le cruel doute, compagnon de l'angoisse, s'emparait d'eux, faisait tourbillonner dans leur tête épuisée toutes les raisons agnostiques, celles que nous apportent la science des mondes, l'histoire de la terre, des plantes et des bêtes, la physiologie, la psychologie normale et la psychologie morbide, l'histoire des religions — tout cela se heurtant à des rappels d'une enfance pieuse, au poids que font sur nous des siècles de foi sans critique, aux affirmations tranquillement catégoriques de cette Église, de ces Églises qui possèdent la certitude, clamant sans peur de se tromper leur *Ego sum resurrectio et vita*, à cette soif de vivre encore, de ne pas périr tout entier, de trouver, dans une autre vie, la compensation promise aux souffrances, aux injustices,

aux cruautés imméritées de notre existence terrestre ! Ceux-là aussi, la voix d'un prêtre chaleureux et bien persuasif les cueillera sans peine. Qui donc leur en fera reproche ?...

Les religions sont fortes de toutes ces faiblesses de l'intellect, fortes de toutes les puissances affectives, de nos dépressions, de nos doutes, de nos tendresses, de nos avidités de vivre et de survivre. Cette force, quoi qu'on en dise, elles la garderont, probablement, tant qu'il y aura dans ce monde des déprimés, des anxieux, des suggestibles par bonté, et aussi des égocentristes qui ne consentent pas à voir leur très précieuse personne se résorber dans le grand Tout.

A quoi bon guerroyer contre des faits de psychologie sociale d'une telle importance et d'une telle solidité ? Nos haines sont vraiment affreuses, et si vaines !

Comprenons-nous, excusons-nous les uns les autres. Soyons-nous indulgents. Et puisqu'il n'est évidemment pas possible de nous rendre vraiment meilleurs, ainsi que l'espérait Descartes<sup>1</sup>, essayons de mettre à la mode la réciprocité dans l'indulgence, cette courtoise honnêteté, cet esprit de chevalerie, dont notre moyen âge sut honorablement ennoblir sa rudesse.

1. « ... Car même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusques icy, je crois que c'est dans les médecins qu'il faudra les chercher. » (Discours de la Méthode.)

## CONCLUSION

Sans compter le talent qu'eût réclamé un aussi grand objet, bien des choses manquent à ce livre.

On aurait pu le grossir, par exemple, d'un chapitre sur le crime passionnel, c'est-à-dire sur l'homicide commis au cours d'une véhémence réaction anxieuse, sans participation de la tendance avide, ni de la tendance perverse.

Certes, les documents ne manquaient pas, non plus, pour faire voir comme les petits états dépressifs et hyperémotifs — chez les êtres médiocrement pénétrés du sentiment éthique — mènent facilement aux toxicomanies : l'état subanxieux à l'opium, à la morphine, à l'héroïne ; l'état mélancolique à la griserie par l'alcool ou l'infamale cocaïne.

Mais cet ouvrage n'a vraiment rien d'un traité didactique. L'important serait qu'il ait su mettre en lumière, pour un public soucieux de s'instruire et gourmand de comprendre, les tristesses ou les malheurs que vaut à l'humanité sa disposition natu-

relle à réagir au monde extérieur, pour peu que l'organisme soit — de naissance ou par accident — sursensibilisé.

Nous avons ensemble compris ce qu'est cette misère : effroyable, quand elle se hausse au-dessus des forces humaines et les écrase de son poids ; et féconde, par ailleurs, en ses formes légères, puisqu'une exquise émotivité, frôlant la maladie, mais conjugée à l'imagination, est la condition nécessaire de toute création d'art.

Et nous avons aussi pris conscience, chose importante pratiquement, de l'insuffisance totale de ces cures dites psychiques et morales, pour le soulagement durable et pour la guérison des grands malades anxieux. Nous avons impartialement constaté la faillite de ces entraînements systématiques à l'espérance — dont on a mené tant de bruit dans le monde et que les foules, mal enseignées, admettent comme article de foi — de ces prédications paradoxales, des folles exaltations de la *Christian-Science*, de ces excitations à guérir par le dédain des médicaments et le seul sentiment de la dignité humaine, qu'on veut croire partout et toujours maîtresse de sa destinée ! Méthodes qui se disent hautement spiritualistes, alors qu'elles sont seulement ignorantes des premiers éléments du problème, laissent le pauvre être humain désemparé, achèvent son épuisement par la lutte qu'elles imposent, et trop souvent le mènent, par le plus court chemin, au point culminant de l'angoisse, au suicide.

Cet axiome, qu'on a tenu, a priori, pour évident :

« A maladie morale convient et doit suffire un traitement moral », est une lourde, une dangereuse sottise.

Ayons ici la fierté légitime d'une profession trop souvent désarmée, mais qui, sur ce terrain, peut se vanter de discerner le mal, de rendre le sommeil, de réduire l'angoisse, de retenir l'homme éperdu au seuil du désespoir. Je l'ai dit et veux le redire : le nombre des vies humaines que récupèrent les plus modestes parmi les gens de mon métier en empêchant le suicide, est l'honneur de la médecine psychiatrique.

\*  
\* \*

Mais, n'est-ce pas ? ce qui monte en se dégageant de tant d'observations accumulées, où j'ai puisé quelques exemples seulement, c'est une grande leçon de bienveillance.

A notre heure de civilisation, nous sommes encore — sans nécessité vraie pour la défense de la communauté — cruellement sévères pour certaines défaillances accidentelles, dont il faudrait savoir qu'elles ne menacent guère l'harmonie sociale, qu'elles demeureront sans récidence, qu'elles n'ont rien à voir avec la perversité et proviennent uniquement d'une impulsion morbide, irrésistible. C'est vrai pour certains actes de violence, pour les kleptomanies, vrai pour les psychoses de guerre et pour ces angoisses où l'amour subit de si tristes déviations, vrai pour le suicide, si durement et si aveuglément traité aujourd'hui encore en certaines contrées.



Tenons pour choses sacrées le salut du pays et le bon ordre social, sachons éliminer d'une main ferme les êtres foncièrement mauvais, partant inadaptables, qui font le mal et recommencent à le faire, les pervers-nés, ou ces pervertis par contagion, parfaitement intolérables. Sauvons les hyperémotifs, s'ils sont purs de tout alliage méchant.

C'est un diagnostic à faire, et nous seuls avons en mains les éléments indispensables à la séparation de l'ivraie et du grain qui peut être utilisable encore.

Nous les avons, ces éléments, mais nous ne les avons pas depuis longtemps. C'est seulement avec les travaux de Kraepelin, de Dupré, de Delmas, de quelques autres, qu'ils ont acquis la fermeté, la précision nécessaires. Maintenant un expert en psychiatrie, vraiment instruit de la psychopathologie et de la psychologie modernes, peut, dans la grande majorité des cas, apporter au juge d'instruction, au conseil de guerre, au tribunal correctionnel ou à la cour d'assises, des enseignements décisifs.

Il y a plus. Les jugements rendus et définitivement acquis, je crois qu'ils serait sage de nous utiliser encore, dans l'espoir d'éviter cette chose effroyable, le mélange dans les prisons et dans les bagnes des âmes gangrenées irrémédiablement et de celles où luit encore, sous la cendre, une étincelle. La lecture des deux ouvrages de M. Albert Londres sur le bague civil et sur les bagnes militaires, démontre jusqu'à l'évidence la nécessité de ce tri, que nous seuls, je crois, pouvons faire.

La médecine psychiatrique a cette portée sociale.

Elle occupera la place que lui disposent ses magnifiques découvertes, le jour où les spécialistes mes confrères, sachant imposer silence à de fâcheuses rivalités, auront fait un grand pas vers l'unification de leurs doctrines. Trop de dissentiments retarderont longtemps encore, j'en ai peur, l'avènement du jour où il nous sera permis de faire tout le bien qui, dès maintenant, pourrait découler de notre savoir.



Depuis cette effroyable guerre que le monde a dû traverser, il est de mode d'accuser la science moderne de mettre à la disposition de l'Immoral son ingéniosité prodigieuse, de servir avec complaisance les haines collectives, l'ambition d'un seul ou l'esprit de vengeance. Voyons plus juste. Indifférente, comme la nature dont elle n'est que le miroir poli, la science peut le bien et le mal, selon l'âme de ceux qui commandent à son emploi.

Sans doute, elle est moins prompte à guérir qu'à détruire, encore que, depuis Pasteur, elle nous ait apporté, avec de belles réalisations, les plus splendides espérances de faire reculer la mort. Nous voyons clairement qu'elle met, aux mains des hommes généreux, des moyens, de jour en jour moins imparfaits, de réduire l'immense champ de la douleur, de la laideur et du désordre humains.

Et regardez ! Présentement, elle jette au creuset et refond la psychologie ; voici des psychiatres qui

forgent et modèlent en forme toute neuve la vieille classification des facultés de l'âme. Parce que nous les comprenons mieux, nous apprenons à rendre tolérables les plus dures souffrances morales, doute inquiet, anxiété, affreux besoin de fuir la vie.

On disait au xviii<sup>e</sup> siècle que la philosophie

Nous rend plus doux et plus humains.

Sans doute, la science ne nous rend pas directement meilleurs ; et même elle apparaît un peu décourageante, alors qu'elle nous fait toucher du doigt la terrible stabilité, le caractère indélébile de nos tendances constitutionnelles.

Mais, en éclairant d'un jour vif la véritable raison d'être et le motif profond de certains actes, elle donne, à ceux qui savent la comprendre, une grande leçon de mansuétude et de sérénité.

Tandis que j'écrivais ce livre, attentif à sa voix, il me semblait l'entendre me redire cette simple parole, légitime conclusion après l'étude de toutes ces misères : *Ayons pitié les uns des autres !*

# TABLE

---

INTRODUCTION . . . . . I

## PREMIÈRE PARTIE

---

### L'ÉMOI

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### QUELQUES PRÉCISIONS

Les maîtres de la science de l'émotivité. — L'anxiété, point culminant de l'émoi ; le suicide, point culminant des états anxieux. — La psychologie de ces cas appartient à la médecine. — Emmèlement du moral avec le physique. — Quelques précisions nécessaires. — Les quatre émotions. — L'unité de l'émoi. — Émotivité et bonté ne sont pas même chose. — Influence de l'entraînement sur les manifestations de l'émoi. . . . .

3

#### CHAPITRE II

##### SYMPTOMES D'ÉMOTIVITÉ

La constitution émotive. — Les signes cliniques : variétés de spasmes. — L'attaque de nerfs émotive et la crise hystérique. — La mentalité émotive : les larmes, les

*Pommes*

bouffées de colère. — Le crime passionnel purement émotif. — Formes psychasténiques. — Les accidents hyperémotifs : par diffusion, par dérivation, par explosion, par besoin exagéré de certitude et par le mécanisme du réflexe conditionnel. — Expériences de Pawlow. — Un cas type de kleptomanie. — Phobies et superstitions émotives. . . . .

49

### CHAPITRE III

#### QUELQUES HISTOIRES D'ÉMOTIFS

Utilité des exemples concrets. — Explosion émotive à propos d'une séparation ; inhibition émotive à l'heure de l'heureuse réunion. — Violent émoi maternel ; persistance de la psychose émotive acquise ; diagnostic de l'émotivité pure. — La vie d'un émotif constitutionnel : timidité familiale, scolaire, conjugale ; un timide peut faire un brave, grâce à la force de l'amour-propre et de l'éthisme. — Accident de chemin de fer ; psychose émotive intense consécutive. — Émotivité et sinistrose. — La question de médecine légale . . . . .

50

## DEUXIÈME PARTIE

### L'ANGOISSE ET L'APPEL DE LA MORT

#### CHAPITRE PREMIER

##### L'ANGOISSE MÊME

L'anxiété c'est l'exagération de l'émotivité. — C'est la moins tolérable de toutes les souffrances. — L'angoisse mineure ou le trac : sa forme inhibitrice, sa forme exaspérée ; le trac des étudiants devant leurs examinateurs. — L'état anxieux ou subanxieux et les diverses toxicomanies. — L'anxiété chronique : état d'alerte perpétuelle. — L'accès aigu d'angoisse ; le premier accès. — Comparaisons pour donner une idée de l'angoisse à ceux qui ne l'ont jamais éprouvée. . . . .

77

## CHAPITRE II

## LE MORTEL PAROXYSMES

Pourquoi l'abolition de l'instinct de conservation ? — Opinion courante sur le suicide — *Le Fort comme la mort* de Maupassant ; *Werther*. — Ce n'est point par une décision raisonnée que l'homme se donne la mort. — Les statistiques de Durkheim ; multiplication du suicide dans les sociétés modernes. — Suicide et misère. — Causes diverses invoquées. — Le suicide se multiplie à mesure que l'homme vieillit. — Suicides dits rationnels. — La contagion du suicide ; Victor Hugo ; Napoléon. — Clémence actuelle de l'Église. — Seule la psychiatrie donne du suicide une explication valable. — L'hérédité du suicide ; *La Geôle*, de M. Paul Bourget. — Prophylaxie du suicide. — Faillite des méthodes dites psychothérapeutiques et notamment de la Christian-Science. — On empêche le suicide par le traitement médical de l'angoisse. — Exemple à ne point oublier . . . . . 101

## TROISIÈME PARTIE

## ÉROS, POLÉMOS, ATROPOS

## CHAPITRE PREMIER

## LES ANGOISSES D'AMOUR

La doctrine de Siegmund Freud. — Utilité pratique de l'étude de certaines anomalies : manifestations étranges de la psychose émotive-anxieuse. — Le péché de jeunesse : excitabilité et timidité tout ensemble. — Jean-Jacques, Madame de Warens et Madame Basile. — Crainte de l'inconnu ; les toniques ne font qu'accroître l'émotivité paralysante ; *le Moyen de Roger*. — La timidité des satyres ; l'observation de Jean-Jacques. — Les jaloux anxieux : une femme sans jalousie. — Jaloux par sentiment de la propriété. — Jaloux par émotivité et

par humilité. — Pourquoi certaines femmes aiment la jalousie et, loin de la calmer, la suscitent. — Le Mauvais Désir . . . . . 161

## CHAPITRE II

### LES ANGOISSES DE GUERRE

Les héros et les déserteurs. — Il faudrait faire le départ de l'émotivité pathologique et de la lâcheté ; doit-on soigner ? doit-on punir ? — Nous sommes armés maintenant pour faire de bons diagnostics et donner à la justice militaire des indications précises. — Le courage revêt des formes très diverses : il peut résulter de l'éthisme, de l'amour-propre, de l'intérêt, ou plus simplement, de l'excitation hypomaniaque. — Exemples de courage morbide. — L'angoisse de guerre; le raptus anxieux ; quelques exemples. — L'observation d'un lâche. — Des hyperémotifs d'emblée et de l'impossibilité de les aguerrir. — Sur quoi se base notre diagnostic. — Le mécanisme des angoisses de guerre. — L'amnistie d'après-guerre doit savoir distinguer le déserteur par hyperémotivité morbide de l'insoumis qui, froidement, a mis la frontière d'un pays neutre entre le péril des combats et sa chère personne. . . . . 208

## CHAPITRE III

### L'ANGOISSE DE MOURIR

Méditation. — La page ultime des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. — *Les Paroles d'un Solitaire*. — La cause véritable de quelques conversions *in extremis*. — Exemple de Littré. — Le doute au moment de mourir. — Soyons-nous indulgents . . . . . 266

CONCLUSION . . . . . 279

